MARIUS ANDRÉ

LA VIE HARMONIEUSE DE MISTRAL

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Enfermer la vie de Mistral en trois cents pages est une entreprise difficile. Nul cependant ne pouvait la mieux réaliser que Marius André. Admirateur passionné du Maître, son ami fervent et son disciple, son collaborateur aussi pendant de longues années, poète lui-même, et des plus purs, en langue provençale, Marius André devait, mieux que quiconque, brosser dignement cette fresque lumineuse qui a été la vie du patriarche de Maillane.

Sa disparition brutale, en septembre 1927, n'a pas permis à l'auteur d'Emé d'arange un cargamen de parachever ce beau dessein.

Il en laissait cependant le manuscrit riche de substance, plein de faits, d'une documentation unique dans lequel la vie et l'œuvre de Mistral étroitement unies dessinaient leur courbe harmonieuse.

De propos délibéré, Marius André négligeait tout ce qui avait déjà été dit, tout ce qui était connu sur la naissance et l'organisation du Félibrige par exemple, sur l'apparition et le retentissement des grandes œuvres poètiques qui succédèrent à Mirèio.

Il s'était attaché à dresser la figure surhumaine de Mistral conducteur de peuple, chef de race, pontife suprême de la Renaissance provençale dans l'unité française et de justifier les moindres manifestations de sa politique et de son idéologie.

Un provençalisant zelé, M. Jean Camp, a bien voulu apporter un soin pieux à la revision du manuscrit de Marius André, à sa mise au point et à son achèvement, avec la volonté constante d'eu respecter l'ordonnance et la pensee maîtresse, avec le souci jaloux de ne pas écrire une ligne qui ne pût être approuvée par le probe écrivain sur la tombe de qui on pourrait graver la noble épitaphe qu'avait voulue Mistral:

Non nobis, Domine, non nobis,
Sed nomini tuo
Et Provinciæ nostræ da gloriam.

X X X X X X X X X X X X X X

AVANT-PROPOS

Les principales sources où j'ai puisé pour écrire cette Vie de Mistral sont:
Ses Mémoires et Récits où il raconte sa propre histoire depuis ses origines et sa naissance jusqu'à sa trentième année;
- Ses discours et ses poèmes;
- La collection de l'*Armana prouvençau* de 1855 à 1915;
- La collection du journal l'*Aiòli* (1891-1899);
- Les archives de la Bibliothèque-Musée de Villanova y Geltru (Catalogne);
- Ses lettres, celles du baron de Tourtoulon, du poète et diplomate roumain Vasile Alecsandri, et d'autres personnages, au Catalan Albert de Quintana;
- Des notes personnelles prises après des entretiens familiers au cours desquels le maître donnait des enseignements à ses jeunes disciples.

J'avais dix-sept ans lorsque j'eus l'immense bonheur de le connaître et de passer souvent, soit seul, soit en compagnie de Folcò de Baroncelli-Javon des après-midi entières à Avignon et à Maillane.
Quelques années après, en 1891, il fondait l'*Aiòli* dont je fus l'un des principaux rédacteurs. Dès lors, nous fûmes intimement associés, mon ami Folco et moi, à ses travaux; régulièrement trois fois par mois et parfois davantage, nous passions sept à huit heures consécutives avec lui.
Je quittai Avignon en mai 1894 pour aller en Espagne où j'eus, durant plusieurs années, une autre grande chance: celle de vivre dans l'intimité de Victor Balaguer, le vieil ami de Mistral, qui maintes fois égrena devant moi, chez lui à Madrid et pendant un voyage en Aragon et en Catalogne, le trésor des souvenirs de ses séjours à Avignon et compléta, sur ses relations avec les félibres provençaux, les renseignements que je tenais déjà de Mistral.
Les deux poètes étant morts, il eût été difficile ou, plutôt, il eût paru suspect que je fisse état, dans un livre, d'entretiens avec l'un et l'autre par quoi j'avais eu une connaissance détaillée de certains épisodes ignorés du public.

Heureusement, presque tout se trouvait, écrit et signé par eux et leurs amis et correspondants, à la Bibliothèque-Musée de Villanova y Geltru, fondée par Balaguer, qui lui avait légué ses livres, ses objets d'art, sa collection de tableaux, ses manuscrits et toutes les lettres qu'au cours d'une longue existence de poète, de patriote, de politique, chargée d'œuvres et d'honneurs, il avait reçues de ses amis, de ses collaborateurs et d'hommes illustres de tous les pays d'Europe. Après la mort de Balaguer, Mistral, sachant quelle importance auraient ces archives pour l'histoire de la Provence et de la Catalogne, y déposa les lettres de Balaguer.
Les lettres adressées par Mistral à Albert de Quintana sur la transformation de ses idées politiques et sociales à la suite de la guerre de 1870 et de la Commune, celles que reçut le même Quintana d'autres personnages au sujet de la propagande pour

l'union du peuple latin, de l'organisation et du résultat des manifestations d'Avignon et de Montpellier, forment un dossier d'une importance aussi considérable, resté inédit, et qui est tout entier en ma possession. Sans lui et sans la correspondance avec Balaguer, une Vie de Mistral présenterait forcément des lacunes.

Évidemment, il existe une quantité énorme de lettres de Mistral à d'autres personnes, et j'ai pu prendre connaissance d'un grand nombre d'elles. Je ne crois pas qu'elles ajoutent quelque chose de vraiment essentiel à la biographie du poète; elles pourront même être une source de quelques erreurs si on n'aborde pas leur dépouillement avec un esprit critique, impartial et déjà averti qui tienne compte des circonstances où elles ont été écrites, des sentiments et opinions des personnes à qui il s'adresse et de la qualité de leur esprit. Lorsqu'il causait avec des gens qui lui étaient indifférents ou leur écrivait sur des sujets qui l'intéressaient peu ou pas du tout, Mistral, par un excès de courtoisie qui n'allait pas sans un brin d'ironie et de dédain imperceptible, et parfois pour ne pas perdre inutilement son temps ou se débarras des importuns et des incompétents, abondait dans leur sens.
D'autre part, il n'a pas vécu quatre-vingt-quatre ans dans un temps de révolution et de guerres sans que ses opinions politiques ne se soient modifiées une seule fois. Ce qu'il y a eu d'immuable en lui c'est l'amour de sa Provence, la fidélité à la mission qu'il s'était donnée et qu'il a magnifiquement remplie de sauver sa langue, ses traditions, l'âme meme du pays, en un mot tout ce que broyait ou menaçait le rouleau compresseur d'une centralisation aussi funeste à la France entière qu'à la race provençale. Pour le reste, ce serait dénaturer ses idées, ses sentiments et ses enseignements que de le transformer en un politicien asservi à un parti et ne s'en détachant jamais. C'est ce qu'on a tenté de faire, il y a quelques années, lorsque furent publiées quelques poésies françaises écrites par lui en 1848, à l'âge de dix-huit ans.
On ne pourra utiliser — bien ou mal — sa volumineuse correspondance qu'à partir de 1964, quand ses œuvres seront tombées dans le domaine public. Jusque-là, la volonté de Mme Mistral, devant laquelle on ne peut que s'incliner, est que les lettres qui sont inédites le restent. Je me suis donc abstenu de donner le texte complet des lettres à Balaguer et à Quintana; je me suis borné à quelques courtes citations pour authentiquer en quelque sorte les faits d'ordre intellectuel, moral ou politique, sur lesquels elles ont précisé ma documentation orale; elles ne touchent, d'ailleurs, en rien à sa vie privée ni à celle de tiers. Quant aux autres lettres que je cite longuement, elles ont été déjà imprimées dans des publications diverses, dont quelques-unes du vivant de Mistral et avec son assentiment.

X X X X X X X X X X X X X X

LA VIE HARMONIEUSE DE MISTRAL

CHAPITRE PREMIER

Au mas du Juge. — Le mariage de François Mistral avec Adélaïde Poulinet. L'enfance du poète. — La pastorale et le *Pater* vaudois. — L'école buissonnière. — Au Collège royal d'Avignon. — Les premiers vers provençaux de l'élève Mistral. — Joseph Roumanille et le sergent Monier.

Au Mas du Juge, dans la cuisine basse et longue qui servait de salle à manger, le maître, François Mistral, achevait de prendre le repas du soir en compagnie de son fils, de ses charretiers, valets de labour et bergers. Un caleil suspendu à un long roseau éclairait la table de son lumignon, faisait rougeoyer le cuivre des bassinoires suspendues aux murs et des chaudrons alignés sur de vastes étagères. Des bûches énormes achevaient de se consumer dans la cheminée et la servante couvrait la braise de cendre afin d'en trouver assez, à l'aurore, pour rallumer le feu.

Les verres ayant été vidés, le premier charretier ferma son couteau. A ce signal, le maître et les serviteurs se levèrent, firent le signe de la croix et remercièrent Notre-Seigneur de la nourriture qu'ils venaient de prendre. Pendant cette rapide oraison ils regardaient, les uns, au-dessus de la cheminée, une image surmontée d'un rameau de laurier bénit et représentant saint Gent qui attelle un loup à sa charrue, les autres, sur le mur en face, une image où l'on voyait les saintes Maries et leurs compagnons que de méchants Juifs avaient abandonnés a la fureur des flots sur une vieille barque sans voiles ni rames et qui venaient aborder, doucement poussée par une brise miraculeuse, sur une plage de Camargue.
Les serviteurs, immobiles et silencieux, attendaient un ordre du maître. Allait-il reprendre la conversation sur les travaux du jour et leur donner des conseils pour ceux du lendemain ou bien — car il y avait peu à faire aux champs en ce mois d'hiver — leur lirait-il un chapitre du *Don Quichotte* ou quelques pages de la Bible? Le maître leur dit:
— N'oubliez pas que c'est demain que j'épouse Délaïde Poulinet et que vous êtes tous invités à la noce.
Là-dessus, il leur souhaita une bonne nuit, et chacun alla se coucher.
Personne n'eut envie de sourire en entendant ce veuf, qui avait dépassé sa cinquante-cinquième année, annoncer son mariage avec la fille, qui en avait vingt-quatre, du maire de Maillane, car maître François inspirait le plus profond respect par sa sagesse, sa bonté et sa piété, non seulement à ses serviteurs et journaliers, mais aussi aux gens des mas voisins et à ceux du village.

Il les dominait tous par son autorité et sa haute taille; il semblait bâti pour vivre jusqu'à cent ans et, après avoir dépassé la cinquantaine, il étonnait ses garçons de labour par une vigueur physique et une résistance aux plus durs travaux qui surpassaient les leurs. Dans la noble et grande science nécessaire pour conduire une exploitation agricole, dit le poète de *Mireille* en parlant de maître Ramon, nul ne pouvait se vanter d'en savoir plus que lui. Il était magnifique comme un roi dans son gouvernement... — Maintes fois, à la face des jeunes valets, il portait encore fier et joyeux, sur la paume des mains, deux pleins setiers de blé.
Et nous savons, par une lettre du poète que nous donnerons plus loin, que le portrait qu'il fait de maître Ramon est celui de maître François.
Les Mistral étaient des *ménagers,* c'est-à-dire, lit-on dans les *Mémoires et Récits*, — de ces familles qui vivent sur leur bien, au labeur de la terre, d'une génération à l'autre. Les ménagers, au pays d'Arles, forment une classe à part sorte d'aristocratie qui fait la transition entre paysans et bourgeois, et qui comme toute autre, a son orgueil de caste. Car si le paysan, habitant du village, cultive de ses bras, avec la bêche ou le hoyau, ses petits lopins de terre, le ménager, agriculteur en grand, dans les mas de Camargue, de Crau ou d'autre part, lui, travaille, debout en chantant sa chanson, la main à la charrue.
Grâce à des documents d'archives on a pu reconstituer une partie de leur arbre généalogique.

Ils sont originaires du Dauphiné qui est terre de langue provençale. A la fin du quinzième siècle, on trouve des Mistral, marchands à Valence et marchands riches, car ils peuvent acquérir des baronnies. Durant les siècles suivants, ils s'élèvent dans la hiérarchie sociale; la plupart sont conseillers au Parlement et prennent rang dans la noblesse; il en est qui sont seigneurs de la Manche d'Entremont, d'autres, marquis de Montmirail. En 1548, le chanoine Nicolas Mistral fait bâtir à Valence l'élégant monument connu sous le nom de Pendentif pour servir de tombeau à sa famille. Le poète de *Mireille* descend des Mistral baron de Croyes qui vinrent s'établir en Provence, on ne sait à quelle date
exacte; ils y deviennent, par alliance, seigneurs de Montdragon, puis de Romanin. L'hôtel des Mistral de Romanin existe encore à Saint-Rémy où on l'appelle “Palais de la reine Jeanne”. Maître François Mistral, né à Saint-Rémy, devint Maillanais par l'acquisition du Mas du Juge. Une branche de la famille, restée à Saint-Rémy, était, au milieu du dix-neuvième siècle, une dès plus riches de la région.
Celle qui va donner à la Provence son plus grand poète avait eu des revers de fortune, comme si les saints et les dieux tous les dieux — du pays eussent voulu qu'elle retournât à la terre, la travaillât, la fît fructifier en compagnie des plus humbles et y puisât de nouvelles forces et des vertus nouvelles afin de préparer la venue de Mireille et de Calendal.
François Mistral, qui avait vingt et un ans en 1793, s'engagea dans l'armée et fit, comme simple soldat, les campagnes de la Révolution et de l'Empire, sans jamais rien perdre de ses qualités d'homme de la terre ni de la ferveur de sa foi religieuse.

— J'ai, dit maître Ramon c'est-à-dire maître François, dans le premier poème de son fils, j'ai entendu l'horrible tonnerre des bouches emplir la vallée des Toulonnais; d'Arcole j'ai vu le pont qui tombe, et les sables d'Égypte combugés de sang vivant!
Mais, au retour de ces guerres, à fouir, à bouleverser le sol nous nous mîmes comme des hommes, au point de nous sécher la moelle, de pieds et d'ongles! La journée s'entamait avant l'aube, et la lune des soirées nous a vus plus d'une fois ployés sur la houe.
On dit: “la terre est généreuse!”, mais, telle qu'un arbre d'avelines, à qui ne la frappe à grands coups, elle ne donne rien et si l'on comptait pas à pas les mottes de terre de cette aisance que mon travail m'a conquise, on compterait les gouttes de sueur qui ont ruisselé de mon front!

L'ancien soldat a conquis des terres, les Mistral de Maillane auront, grâce à lui, un des plus beaux patrimoines de la contrée; il pourrait — mais il ne le fait point et son fils ne le fera pas non plus relever le blason des Mistral nobles qui a trois feuilles de trèfle avec cette devise: *Tout ou Rien.*
— Le trèfle, dit un jour Péladan au poète, qui, lorsqu'il a quatre feuilles, devient talismanique, exprime symboliquement l'idée du Verbe autochtone, de développement sur place, de lente croissance en un lieu toujours le même. Le nombre trois signifie la maison (père, mère, fils), au sens divinatoire. Trois Trèfles signifient donc trois harmonies familiales succédentes, ou neuf, qui est le nombre du sage à l'écart. La devise *Tout ou Rien* rimerait aisément à ces fleurs sédentaires et qui ne se transplantent pas: devise, comme emblème, de terrien endurci.
Mais laissons là ces bagatelles, conclut Mistral qui rapporte ces propos du Sâr, et nous dit ensuite comment son père, devenu veuf de sa première femme, se remaria. Ici, il faut citer textuellement une page de ses *Mémoires et Récits* auxquels nous aurons encore maintes fois l'occasion de nous referrer; car comment éviter d'abondantes citations du livre où il raconte lui-même, avec une parfaite aisance et une noble simplicité, sa vie depuis son enfance jusqu'à sa trentième année?

— Une année, à la Saint-Jean, maître François Mistral était au milieu de ses blés qu'une troupe de moissonneurs abattait à la faucille. Un essaim de glaneurs suivait les tâcherons et ramassait les épis qui échappaient au râteau. Et voilà que mon seigneur père remarqua une belle fille qui restait en arrière, comme si elle eût eu peur de glaner comme les autres. Il s'avança près d'elle et lui dit:
— Mignonne, de qui es-tu? Quel est ton nom?
— La jeune fille répondit:
— Je suis la fille d'Étienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Délaïde.
— Comment! dit mon père, la fille de Poulinet, qui est le maire de Maillane, va glaner?
— Maître, répliqua-t-elle, nous sommes une grosse famille: six filles et deux garçons, et notre père, quoiqu'il ait assez de bien, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous répond:
— Mes petites, si vous voulez de la parure, gagnez-en. Et voilà pourquoi je suis venue glaner.

Six mois après cette rencontre, qui rappelle l'antique scène de Ruth et de Booz, le vaillant ménager demanda Délaïde à maître Poulinet, et je suis né de ce mariage.

Joseph-Étienne-Frédéric Mistral naquit le 8 septembre 1830. Sa mère voulut lui donner le prénom de Nostradamus en l'honneur de Notre-Dame, dont c'était la fête ce jour-là, et aussi par souvenance de l'auteur des *Centuries*, le fameux astrologue natif de Saint-Rémy. Mais on ne voulut accepter ce prénom ni à la mairie ni à l'église; et l'enfant fut appelé Frédéric en mémoire d'un pauvre petit garçon qui, au temps où maître François et Délaïde Poulinet se parlaient — comme on dit, en Provence, de deux amoureux — faisait leurs commissions d'amour et qui était mort d'une insolation. Mistral dit que ce prénom de Nostradamus, qu'il aurait été fort capable de porter sans ridicule, avait été trouvé "par l'instinct maternel". Qu'est-ce que cela signifie, sinon qu'il fut, toute sa vie, un lecteur passionné des prophéties de l'astrologue de Saint-Rémy et qu'il arriva à en élucider quelques quatrains?

Frédéric passa toute son enfance première au mas avec ses parents, les garçons de labour, les faucheurs et les bergers qui lui firent son éducation, en plein air, et lui en apprirent plus, en histoire naturelle et en astronomie que n'en savent les petits citadins, après plusieurs années d'école primaire. Sa mère s'était chargée, tout naturellement, de l'instruction religieuse dans laquelle les saints populaires de la Provence tenaient la plus grande place; elle lui apprenait leurs légendes édifiantes et les cantiques que le peuple chante à leurs pèlerinages. Le tout en bonne langue du terroir, car personne ne parlait le français au mas du Juge; mais tout le monde le comprenait et pouvait, à l'occasion, le parler avec les messieurs et les dames qui, comme le marquis de Barbentane et sa femme, leurs voisins de terre, venaient faire visite à maître François et à Délaïde. Et, de temps en temps, les soirs d'hiver ou les après-midi de pluie, le maître lisait à haute voix *la Bible, l'imitation de Jésus-Christ ou Don Quichotte,* les seuls livres qu'on lui ait jamais vus entre les mains. Mais l'enfant n'assistait pas à ces lectures qui n'étaient pas de son âge; et il préférait les sornettes, les cantiques et les prières de sa mère. Et un jour qu'un bourgeois cossu vint au mas et parla français, bien qu'il n'ignorât point le provençal, le petit Frédéric demanda:
—Pourquoi cet homme ne parle-t-il pas comme nous?
— Parce que c'est un monsieur, lui répondit-on.

Il y avait donc un langage pour les gens riches et distingués et un autre pour les paysans et les bergers, pour les gens des mas et du village! Et le bon Dieu était un monsieur et la Sainte Vierge une dame, car c'est en français que sa mère lui faisait réciter le *Pater* et l'*Ave Maria*, alors que les saints étaient priés et chantés dans la langue des paysans. Et ce français auquel il ne comprenait pas grand'chose se confondait pour lui avec le latin que le curé chantait à la messe et aux vêpres dans l'église de Maillane.
Une fois, il assista à une représentation de la *Pastorale*, ce mélodrame religieux dont le sujet est la naissance de l'Enfant Jésus et dont la dernière scène se passe dans

l'étable de Bethiéem, et qui n'a jamais cessé d'être populaire en Provence. Elle était jouée dans une remise par une troupe d'amateurs villageois. Or, dans cette *Pastorale* écrite pour le peuple et jouée devant un public de paysans, le dialogue était en deux langues; les gens de la terre, les bohémiens et les voleurs parlaient en provençal, la Sainte Vierge et les anges en français. Et nul des spectateurs ne se sentait offensé par cette injure depuis plusieurs siècles, les messieurs de la ville, les fonctionnaires de l'Etat, les maîtres d'école, les curés même, n'avaient cessé d'affirmer au peuple que sa langue — qui avait été celle des troubadours et des princes — était un patois grossier, indigne des gens comme il faut, et, à plus forte raison, de Dieu, de la Vierge et des anges. Et on les croyait. Lorsque, en 1858, en pleine floraison félibréenne, un an avant la publication de *Mireille*, la Sainte Vierge apparut à Bernadette et lui parla en langue d'Oc, ce fut un scandale que quelques prêtres essayèrent d'étouffer:
— Petite malheureuse! lui dirent-ils. Comment oses-tu prétendre que l'Immaculée Conception parle ton affreux patois?
L'idée félibréenne qui était en germe dans l'esprit de l'enfant — car sa mère qui était une aristocrate de la terre l'y avait déposée et la faisait grandir sans s'en douter — devait se résumer en ceci: détruire le préjugé injurieux, faire parler la Vierge, les anges et les héros en provençal comme au temps de la reine Jeanne, des rois de Sicile et d'Aragon, comme, à notre époque, devant la grotte de Lourdes, rendre au peuple le respect et l'amour de sa langue, relever la dignité de cette langue menacée d'une déchéance complète, l'épurer pour qu'elle puisse aborder tous les genres en vers comme en prose et que cesse d'être vraie la condamnation prononcée contre elle, quelque quarante ans auparavant, par un de ses poètes, l'abbé Hyacinthe Morel, qui avait écrit:
— Dans l'état où il a été abandonné, le provençal doit être banni de tous les genres qui exigent de la force ou de l'élévation. Les genres où cet idiome est comme dans son élément sont la parodie ou le burlesque, les ouvrages de style simple et naïf, l'ode anacréontique, la narration familière et légèrement maligne, et le conte grivois, aurait pu ajouter l'abbé.
Tout, jusqu'aux incidents les plus fortuits de la vie du mas à la fois humble et noble, saine et pure, concourt à préparer l'enfant à la mission dont il aura pleine conscience avant même sa vingtième année.

Son seigneur père, l'homme le plus charitable du pays, donne l'hospitalité du soir et de la nuit aux journaliers qui parcourent la campagne en quête de travail, aux chemineaux, aux colporteurs qui vont d'un village à l'autre et de mas en mas offrant leurs marchandises, et les fait asseoir à la table familiale. Dans la réalité de cette existence patriarcale, c'est comme lorsque, au premier chant de *Mireille,* le vannier Ambroise et son fils Vincent s'arrêtent, à la nuit tombante, devant le Mas des Micocoules, sûrs qu'on leur permettra de coucher à la meule de paille.

Avec son fils, le vannier alla s'asseoir sur un rouleau de labour. Sans plus de paroles, à tresser tous les deux une manne commencée, ils se mirent avec ardeur un instant, et de leur gerbe dénouée, ils croisaient et tordaient les osiers dociles.

... Déjà, dehors à la fraîcheur, Mireille, la gente fermière, sur la table de pierre avait mis la salade de légumes; et du large plat chavirant sous la charge, chaque valet tirait déjà, à pleine cuiller de buis, les fèves... Et le vieillard et son fils tressaient.
— Eh bien? voyons! Ne venez-vous pas souper, maître Ambroise? avec son air un peu bourru, dit maître Ramon, le chef de la ferme. Allons! laissez donc la corbeille! Ne voyez-vous pas naître les étoiles? Mireille, apporte une écuelle. Allons, à table! car vous devez être las.
— Allons! fit le vannier. Et ils s'avancèrent vers un coin de la table de pierre et coupèrent du pain.

Mireille, leste et accorte, avec l'huile des oliviers assaisonna pour eux un plat de féverolles. Elle vint ensuite en courant le leur apporter de ses mains.

Il n'y a qu'à remplacer le nom de Mireille par celui de Délaïde: c'est ainsi que François Mistral accueillit plusieurs fois Pierre Juvénal et ses trois fils, des colporteurs qui descendaient tous les ans en Provence pour vendre aux gens des mas du fil, des aiguilles, des rubans et de la graisse de marmotte qui a la vertu d'assouplir les articulations demi-ankylosées. Pierre Juvénal venait d'un village de la frontière du Piémont où il y a encore des Vaudois. On sait que ces hérétiques qui habitaient le Lubéron, le Dauphiné et les Alpes avaient traduit en provençal le Nouveau Testament et les prières de l'Église. Leurs descendants, même ceux qui étaient retournés au catholicisme, avaient gardé l'habitude de réciter leurs prières dans la vieille langue, dans la traduction qu'en avaient faite leurs ancêtres. Frédéric Mistral se rappela toute sa vie et il raconta dans un des premiers volumes de l'*Armana prouvençau* — qu'après le souper et avant d'aller se coucher, Pierre Juvénal et ses trois fils avaient récité à haute voix le *Pater* vaudois qui est, d'ailleurs, exactement la prière catholique mise en vieille langue du terroir:

— *Nostre Paire, que es als cels, santificat sia lo téus noms; avenganos lo téus règne, e sia facha la tua volontats, si com el cel e en la terra; e dona nos oilo nostre pan que es sobrecausa; e perdona nos les nostres deùtes assi com nos perdonam als nostres dèutèires; e non nos amenes en tentacion, mais delièura nos del mal. Amen.*

Loué soit le bon Dieu qui comprend le vieux provençal! Il doit entendre aussi le nouveau qui ne diffère guère de celui des Vaudois et des Camisards.
Mais comme le curé de Maillane n'adopte pas le *Pater* de Pierre Juvénal, le petit Frédéric s'attache de plus en plus aux saints méridionaux qui, sûrement, parlent le provençal au paradis comme ils l'ont parlé sur terre, saint Gent de Montaux, le plus populaire du Comtat, bien qu'il ne soit pas inscrit au calendrier de l'Église, saint Véran de Vaucluse, saint Benezet, le bâtisseur du pont d'Avignon, saint Sèr de Pei-Loubié qui guérit de la surdité, ceux qui venus de l'étranger pour évangéliser la Provence s'y établirent et se nationalisèrent, comme les saintes Maries et saint Trophime, et enfin ceux qui ont été nationalisés par la ferveur du peuple et dont le plus illustre est saint Jean le Moissonneur; et il leur sera fidèle toute sa vie.

Ce n'est que lorsqu'il eut atteint sa huitième année que maître François et Délaïde se décidèrent à l'envoyer à l'école du village. Pour apprendre à lire, à écrire et à compter, à connaître les choses de la terre et des eaux, les bêtes et les plantes, les étoiles, les travaux des champs, il n'aurait pas eu besoin de quitter le mas; ses parents, les garçons de labour et les bergers y auraient suffi. Mais il y avait bien d'autres sciences à apprendre. D'abord le français.

Il en savait déjà quelques bribes pour avoir écouté les messieurs et les dames qui venaient voir son père et sa mère et avoir passé des après-midi de dimanche chez son grand-père maternel, où il rencontrait les enfants d'un ancien juge qui étaient déjà de petits messieurs bien élevés puisqu'ils parlaient français comme de grandes personnes de la ville; ils savaient même des fables et des tirades de tragédies, et c'est par l'un d'eux qui déclamait le récit de Théramène que Frédéric avait fait connaissance avec Racine qui l'avait fort ennuyé:

À peine nous sortions des portes de Trégène.
Il était sur *chon sar*, ses gardes *afflizés*
Imitaient son silence autour de lui *ranzés.*

Il faut qu'il apprenne le français pour causer avec ces gens distingués qui lui déplaisent, avec le marquis et la marquise de Barbentane, et savoir bien tourner une lettre au sous-préfet pour le cas où, quand il sera grand, il serait maire de Maillane, comme grand-père Étienne.
— Donc, écrit Mistral dans ses Mémoires, on m'envoya à l'école vers les huit ans… pas plus tôt; Dieu merci! Car, en ce qui a trait à mon développement intime et naturel, à l'éducation et trempe de ma jeune âme de poète, j'en ai plus appris, bien sûr, dans les sauts et gambades de mon enfance populaire que dans le rabâchage de tous les rudiments.
Il en a plus appris parce qu'il a été élevé par maître François et Délaïde.

À l'école, les petits Maillanais songent surtout à faire des *plantié.* Un *plantié,* c'est l'école buissonnière, l'escapade que font les enfants loin de l'école et de la maison parce que, ayant commis quelque faute, ils ont peur d'être battus; et ils vont par les champs au hasard; ils *plantent* là l'école et les parents. Il y a des *plantié* plus nobles, ceux qui ne sont pas déterminés par la peur des coups mérités.
— Les plus fiers et les plus hautains, ceux qui ont délaissé l'école et la famille, non tant par cagnardise que par soif d'indépendance ou pour quelque injustice qui les a blessés au cœur, ceux-là fuient l'homme et son habitation. Ils passent le jour, couchés dans les blés, dans les fossés, dans les champs de mil, sous les ponts ou dans les huttes. Ils passent la nuit aux meules de paille ou bien dans les tas de foin. Vienne la faim, ils mangent des mûres (celles des haies, celles des chaumes), des prunelles, des amandes qu'on oublia sur l'arbre ou des grappillons de lambruche. Ils mangent le fruit de l'orme (qu'ils appellent du pain blanc), des oignons remontés, des poires d'étranguillon, des faînes, et, s'il le faut, des glands. Tout le jour n'est qu'un jeu, tous les sauts sont des cabrioles. Qu'est-il besoin de camarades? Toutes les bêtes et

bestioles, là, vous tiennent compagnie; vous comprenez ce qu'elles font, ce qu'elles disent, ce qu'elles pensent, et il semble qu'elles comprennent tout ce que vous leur dites...

Frédéric, qui manquait constamment l'école pour aller polissonner dans les champs en compagnie d'autres enfants, fit, au bout de trois mois, un *plantié*, un vrai et grand *plantié.*

— II faut enfermer ce gamin, dit le père, sinon il n'apprendra jamais rien et deviendra un mauvais sujet.
Et on le mit au pensionnat de Saint-Michel, situé dans la montagnette de Frigolet qui fleure bon le thym et la lavande, à deux heures du Mas du Juge, entre Graveson, Tarascon et Barbentane. Il était tenu par le bon M. Donnat qui, avant la République démocratique et sociale, avait tout bonnement, et sans tant de vacarme, résolu le problème de la Banque d'échange, — qu'après lui le fameux Proudhon, en 1848, essaya vainement de faire prendre à Paris.
De ses quarante élèves, tous enfants du voisinage, à peine une dizaine payaient en argent le prix de la pension; tous les autres payaient en nature, en provisions ou en denrées, ou en travail de leurs parents.
Saint-Michel était le modèle des pensionnats rêvés par Frédéric:
— Dans les collèges, d'ordinaire, les écoliers sont parqués dans de grandes cours froides, entre quatre murs. Mais nous autres, pour courir, nous avions toute la Montagnette. Quand venait le jeudi, aux heures de la récréation, on nous lâchait tel qu'un troupeau, et en avant dans la montagne, jusqu'à ce que la cloche nous sonnât le rappel. Aussi, au bout de quelque temps, nous étions devenus sauvages, ma foi, autant qu'une nichée de lapins de garrigues. Et il n'y avait pas danger que l'ennui nous gagnât.

Une fois hors de l'étude, nous partions comme des perdreaux, à travers les vallons et sur les mamelons.
— ... Et nous nous roulions dans les plantes de thym; nous allions grappiller, soit les amandes, soit les raisins verts oubliés dans les vignes; sous les chardons-rolands, nous ramassions des champignons; nous tendions des pièges aux petits oiseaux; nous cherchions dans les ravins les pétrifications qu'on nomme, dans le pays, *pierres de Saint-Etienne*; nous furetions aux grottes pour dénicher la Chèvre d'Or; nous faisions la glissade, nous escaladions, nous dégringolions, si bien que nos parents ne pouvaient nous tenir de vêtements ni de chaussures.
Nous étions déguenillés comme une troupe de bohémiens.
En somme, c'était l'école buissonnière presque en permanence, le *plantié* collectif, puisque ce bon M. Donnat lâchait les enfants, à travers la montagnette et la plaine sans même les faire accompagner par un surveillant. Il leur arrivait de démolir un mur en pierres sèches pour avoir le plaisir de le reconstruire aussitôt.
Avec un pareil système, Frédéric devint un bon élève.

À la fin de la première année, il parlait si bien le français qu'on lui confia le rôle d'une princesse dans les *Enfants d'Édouard*, de Casimir Delavigne. La seconde année, on le mit à l'étude du latin.
Ce pensionnat modèle ne pouvait durer longtemps: c'était trop beau. M. Donnat avait résolu le problème de la Banque d'échange,mais cela l'obligeait à courir sans cesse les villages et les mas du voisinage pour assurer la nourriture et l'entretien de tout son monde. Le pensionnat était un vieux couvent qui avait souvent besoin de réparation et M. Donnat était si bon qu'il prenait des élèves qui payaient peu ou même rien du tout, et ce n'étaient pas ceux qui mangeaient le moins. Un jour, on s'aperçut que la domestique était enceinte des œuvres du cuisinier, qui était un nègre, à moins que ce ne fût de celles du maître d'études ou d'un professeur; on soupçonna aussi M. Donnat. Ce fut un affreux scandale. La domestique s'enfuit pour aller cacher sa honte, le nègre la suivit — décidément, c'était lui le coupable — puis, les professeurs, qui étaient mal payés, s'en allèrent l'un après l'autre. Le pensionnat se trouva sans domestique, sans cuisinier, sans professeurs, et M. Donnat, qui manquait de ressources nécessaires pour renouveler rapidement tout son personnel, fut obligé de fermer l'établissement et de renvoyer les enfants à leurs familles. Et il alla terminer tristement ses jours dans un hospice d'Avignon.
C'en est fini avec l'école primaire de Maillane et les *plantiés*. C'en est fini avec le pensionnat de la Montagnette, cette école buissonnière au milieu des thyms, des romarins et des lavandes, tout illuminés d'or et d'azur.
— Ô aromes! Ô clartés! Ô délices! Ô mirage! Ô paix de la nature douce! Quels espaces de bonheur, de rêve paradisiaque, vous avez ouvert sur ma vie d'enfant! s'écriait Mistral plus d'un demi-siècle après.

L'oncle Benoni, frère de Délaïde, attelle un cheval à la charrette où grimpent le petit Frédéric, sa mère et trois de ses tantes. Et en route pour Avignon!
Pour la première fois, l'enfant voit une ville. On l'y promène toute l'après-midi. Le soir, l'oncle paie la comédie; dans un théâtre on joue *Maniclo ou le savetier bel esprit,* pièce provençale du poète toulonnais Étienne Pélachou, et dans l'autre l'*Abbaye de Castro,* grand mélodrame français. La mère, les tantes optent pour *Maniclo* qu'elles ont pourtant déjà entendu à Maillane. Frédéric, indisposé contre le théâtre français par le récit de Théramène ânonné par l'enfant de l'ancien juge, insiste aussi pour revoir *Maniclo*. Si encore on jouait les *Enfants d'Édouard,* la tragédie de Casimir Delavigne où il a joué un rôle à Saint-Michel, il irait à la représentation pour juger si les acteurs de la ville l'interprètent mieux que ne l'ont fait ses camarades et lui-même.
Le lendemain, il est enfermé dans la rue Pétramale, au pensionnat Millet d'où, la seconde année de ses études, on le mène deux fois par jour au Collège Royal (aujourd'hui lycée) pour y suivre les cours universitaires. Du pensionnat de M. Millet il passa, dans les mêmes conditions, à celui de M. Dupuy.
À Saint-Michel, où nous venons de voir quelle vie il menait, il avait pour compagnons des enfants de ménagers comme lui ou d'artisans de village. Aux deux pensionnats d'Avignon c'est l'élément citadin qui domine: fils de bourgeois, de boutiquiers, d'employés et de fonctionnaires qui se croient supérieurs en bonnes

manières, en intelligence et en savoir au “petit paysan” — avec quelle moue dédaigneuse ils prononcent ces deux mots! — venu du village de Maillane. La plupart des professeurs et surveillants partagent cette opinion injurieuse; ils interdisent aux élèves villageois de parler la langue de leur famille qu'ils qualifient, selon l'usage, de patois grossier; il ne leur est même pas permis de la parler entre eux, aux récréations et à la promenade, et s'ils le font, ils sont punis.
— Habitué — écrira Mistral dans une lettre où il donnera quelques renseignements biographiques à son ami Jean-Baptiste Gaut — habitué à n'entendre autour de moi que la langue de Provence, je fus, je dois le dire, très vivement contrarié de me voir interdire au collège l'idiome de ma famille et de mon pays, et cette interdiction m'était d'autant plus douloureuse que tout ce qui dans ma bouche rappelait le cru était tourné en ridicule. Je me sentais humilié non seulement en ma personne, mais dans toute ma famille, mais dans toute ma race.

Mais en ce provençal, qu'il lui est interdit de parler au collège, on écrit des poésies, on compose des *Pastorales* et comédies qui sont jouées dans les villages et même dans les villes n'a-t-il pas vu, le soir de son arrivée à Avignon, des messieurs et des dames se divertir au *Savetier bel esprit.* Or il se sent la vocation poétique. Donc il écrira des vers provençaux. Non! les bons propos ne doivent pas être renvoyés à long terme; c'est tout de suite qu'il veut être poète. Et il n'a pas encore quinze ans.
Un dimanche à vêpres, un maître répétiteur le surprend qui écrit, avec un bout de crayon, dans son paroissien ouvert.
Il s'approche, lui chipe le papier et lit: ce sont des vers provençaux, une traduction des Psaumes de la Pénitence, dont Mistral conservera un quatrain dans ses *Mémoires et Récits:*

> Que l'isop bagne ma caro,
> Sarai pur, lavas-me lèu
> E vendrai pu blanc encaro
> Que la tafo de la nèu.

Il est ébloui, et non sans raison. Cette langue est d'une pureté parfaite. Il y a, dans les vers de l'enfant, des expressions inconnues des patoisants, des mots dont les bourgeois ne connaissent même pas le sens; ceux-ci disent *nèjo*, alors que le mot en pur provençal est *nèu (neige*). Quant au beau mot de *tafo*, qui signifie *blancheur de la neige encore vierge de tout contact*, c'est un de ceux que les patoisants, et les messieurs ignorants accuseront, dans une quinzaine d'années, Mistral d'avoir inventés en les tirant du grec ou du latin. Le petit collégien écrit le provençal comme le parlent les pauvres paysans et les bergers de Maillane, Graveson et Saint-Rémy. Le maître d'études est ébloui par la blancheur immaculée de cette neige. Il s'y connaît. Il est fils d'un jardinier de Saint-Rémy et s'appelle Joseph Roumanille.
Après les vêpres il remet la poésie au directeur du pensionnat, M. Dupuy, qui “rimait aussi en provençal, mais ne s'en vantait pas, et il avait raison”, et était le frère de Charles Dupuy, mort député de la Drôme, poète provençal aussi mais non dépourvu de talent.

Tous deux furent d'accord pour juger qu'il ne fallait pas contrarier la vocation poétique de l'élève Mistral (Frédéric). Le même jour, à la promenade autour des remparts d'Avignon, Roumanille prend à part le petit poète et le questionne:
— Tu t'amuses donc à faire des vers provençaux?
— Oui, quelquefois, répond timidement Frédéric qui s'attend à être grondé, puni même, mais n'en est pas moins décidé à continuer de rimer dans la langue du Mas du Juge.
— Moi aussi, reprend le répétiteur. Veux-tu que je t'en dise? Écoute.
Et Roumanille lui récite des poésies: *les Deux Agneaux, le Petit Joseph, Pauloun, le Pauvre* et deux ou trois autres, "une vraie éclosion de fleurs d'avril, de fleurs des prés, fleurs annonciatrices du printemps félibréen, écrit Mistral, qui me ravirent de plaisir et je m'écriai:
— Voilà l'aube que mon âme attendait pour s'élever à la lumière!
"J'avais bien, jusque-là, lu à bâtons rompus un peu de provençal, mais ce qui m'ennuyait, c'était de voir notre langue, chez les écrivains modernes (à l'exception de Jasmin et du marquis de Lafare — que je ne connaissais pas), employée, en général, comme on eût dit par dérision. Et Roumanille, beau premier, dans le parler populaire des Provençaux du jour, chantait, lui, dignement, sous une forme simple et fraîche, tous les sentiments du cœur."
Roumanille, qui n'a qu'une douzaine d'années de plus que l'élève, cause dorénavant avec lui, à chaque récréation, à chaque promenade. Il lui parle de ces deux poètes qu'il n'a pas encore lus et lui en récite des strophes. Il lui expose son art poétique qui est un cours de morale. Avant de venir à Avignon, chez M. Dupuy, le fils du jardinier de Saint-Rémy a été répétiteur à Nyons d'où il avait envoyé ses premiers vers au *Bouillabaisso*, le journal provençal que Joseph Désanat publiait à Marseille. Nyons était alors un foyer de poésie provençale. Marseille en était un autre. Mais les poètes marseillais sont, en général, des gens grossiers, dit Roumanille, et ce qui est pis encore, quelques-uns affichent dans leurs poésies une immoralité révoltante. Le pire de tous est Victor Gelu qui chante les *nèrvi* et les portefaix du port, les ivrognes, les ouvriers bambocheurs, la lie de la population, quoi! et blasphème. Mais quel talent! Il est le mieux doué de tous, celui qui connaît le mieux la langue populaire et savoureuse. Quel dommage que de pareils dons soient si mal employés! Lui, Roumanille, il ne sépare jamais la poésie de la religion et de la morale. Le bon Dieu, la Sainte Vierge, les enseignements de notre sainte religion, les vertus familiales, la vie simple et édifiante des humbles travailleurs de la terre que ne dépravent pas les innovations dangereuses du siècle, l'apostolat évangélique auprès des gens corrompus de la ville, telles sont les sources de son inspiration. Il essaie de faire en provençal ce que Jean, Reboul, le boulanger de Nîmes, fait en français. Quel poète que ce Reboul qui a mérité l'admiration de Lamartine!
— Sois toujours bon chrétien, mon enfant, le reste viendra par surcroît. Et n'oublie jamais que le plus beau jour de ta vie est celui de ta première communion.
— Oui, monsieur, répond Frédéric qui, dans quelques années, se mettra à négliger, et pour toujours, plusieurs des commandements de Dieu et de l'Église.
Roumanille a la foi religieuse, mais il lui manque la foi patriotique provençale. Il écrit dans la langue populaire, mais il la croit vouée à une prompte disparition, et,

dans trois ans, il écrira dans une note de son recueil de poésies: *li Margarideto* (*les Pâquerettes*):
“Le doux parler de Provence meurt, malgré les efforts que font, pour en retarder le trépas, tant d'intelligences d'élite... Le temps n'est pas éloigné où il ne restera plus de lui qu'un faible écho des soupirs de son agonie... Pauvre langue morte, sur la tombe de laquelle nous poserons bientôt une humble couronne de margarideto!”

Dans une dizaine d'années, Roumanille aura la foi et c'est son élève, devenu son maître, qui la lui inspirera.
Il y avait, au pensionnat, un autre maître d'étude qui paraît avoir eu une influence d'une sorte différente sur le jeune Mistral:
— Nous avions, chez M. Dupuy, comme maître d'étude, un ancien sergent d'Afrique, appelé M. Monnier, qui aurait bien été, nous disait-il, pénitent rouge, si une confrérie de cette couleur-là eût existé dans Avignon.
Franc comme un vieux soldat, brusque et prompt à sacrer, il était, avec sa moustache et sa barbiche rèche, toujours de pied en cap, ciré et astiqué.
Au Collège Royal, où nous apprenions l'histoire, il n'était jamais question de la politique du siècle. Mais le sergent Monnier, républicain enthousiaste, s'était, à cet égard, chargé de nous instruire. Pendant les récréations, il se promenait de long en large, tenant en main l'histoire de la Révolution. Et s'enflammant à la lecture, gesticulant, sacrant et pleurant d'enthousiasme:
— Que c'est beau! nous criait-il, que c'est beau! quels hommes! Camille Desmoulins, Mirabeau, Bailly, Vergniaud, Danton, Saint-Just, Boissy
d'Anglas! Nous sommes des vermisseaux aujourd'hui, nom de Dieu, à côté des géants de la Convention nationale!
— Quelque chose de beau, les géants conventionnels, lui répondait Roumanille quand parfois il se trouvait là, — des coupeurs de têtes! des traîneurs de crucifix! des monstres dénaturés qui se mangeaient les uns les autres et que, lorsqu'il le voulut, Bonaparte acheta comme pourceaux en foire!

En dépit des protestations indignées de Roumanille, Frédéric prenait plaisir aux propos enflammés du sergent Monnier sur les géants de 93. Il avait dix-sept ans. On était en 1847; la Révolution approchait à grands pas.

En août de la même année, l'élève Mistral passe, à Nîmes, son examen de baccalauréat et écrit à Roumanille:

— ... On n'a pas tort de dire que le bon Dieu est un brave homme. Oh! Oh! Oh! Je suis reçu! Que je sais content! Je vais travailler la terre!

X X X X X X X X X X X X X X

CHAPITRE II

Adolphe Dumas. — La venue de Mistral à Paris. — La vérité sur sa première rencontre avec Lamartine. — *Le Quarantième Entretien.*

Il était une fois un poète “parisien”, nommé Adolphe Dumas, qui éprouvait de temps en temps l'irrésistible besoin d'aller revoir sa Provence natale qu'il avait quittée dès son enfance dans des circonstances qui font du début de sa vie un vrai conte de fée, selon l'expression de Mistral au chapitre de ses *Mémoires et Récits* consacré à l'éclosion de *Mireille:*

“Enfant du peuple, ses parents tenaient une petite auberge entre Orgon et Cabannes, à la Pierre-Plantée. Et Dumas avait une sœur appelée Laure, belle comme le jour et innocente comme l'eau qui naît; et voici que sur la route passèrent une fois des comédiens ambulants qui, dans la petite auberge, donnèrent à la veillée une représentation. L'un d'eux y jouait un rôle de prince. Les oripeaux de son costume qui scintillaient sous les falots lui donnaient sur les tréteaux l'apparence d'un fils de roi, si bien que la pauvre Laure, naïve, hélas! comme pas une, se laissa, à ce que racontent les vieillards de la contrée, enjôler et enlever par ce prince de grand chemin. Elle partit avec la troupe, débarqua à Marseille et, ayant reconnu bientôt son erreur folle, et n'osant plus rentrer chez elle, elle prit à tout hasard la diligence de Paris où elle arriva, un matin, par une pluie battante. Et la voilà sur le pavé seule et dénuée de tout. Un monsieur qui passait en landau, et qui vit tout en larmes la jeune Provençale, fit arrêter sa voiture et lui dit:
— Belle enfant, mais qu'avez-vous tant à pleurer?
Laure, naïvement, conta son équipée. Le monsieur, qui était riche, épris soudain, la fit monter dans sa voiture, la conduisit dans un couvent, lui fit donner une éducation soignée et l'épousa ensuite. Mais la belle épousée, qui avait le cœur noble, n'oublia pas ses parents. Elle fit venir à Paris son petit frère, Adolphe, lui fit faire ses études, et voilà comment Dumas Adolphe, déjà poète de nature et de nature enthousiaste, se trouva un jour mêlé au mouvement littéraire de 1830. Vers de toute façon, drames, comédies, poèmes, jaillirent coup sur coup de son cerveau bouillonnant.”

Romanesque, ardent d'imagination comme sa sœur aînée, le fils de l'aubergiste s'engagea lui aussi, avec le même enthousiasme, dans une troupe, celle des romantiques, mais il la suivra jusqu'à la fin de ses jours. Il est même “une sorte de Don Quichotte du romantisme”. C'est dire qu'ayant toutes les nobles qualités du chevalier de la Manche mais aussi ses défauts, il mènera une vie malheureuse.

Et pourtant, il fut un poète et, comme l'a dit Théodore de Banville qui s'y connaissait, “il eut presque tout du génie”. Les plus illustres de ses contemporains l'avaient en

grande estime et il fut l'ami de Victor Hugo, de Lamartine, d'Alfred de Vigny, de Béranger, de Jules Janin, de Mignet et de Barbey d'Aurevilly.
En 1840, il consacre à sa *Provence* un volume de poésies dont l'une, une seule, *Mes amours pour Avignon*, est en langue provençale et accompagnée de la note suivante:
— On me pardonnera ces strophes provençales. Chaque mot est un souvenir d'enfance. Je n'ai pu résister au bonheur de parler la langue des trouvères de Provence. Tout cela vit encore sur les lèvres des femmes avec tout le génie de ce peuple, l'amour et la poésie.
Au fond, c'est une fantaisie, une lubie même, pour étonner ou amuser ses confrères du Nord. Il ne recommencera plus — du moins il le croit — car il est persuadé que, littérairement, le provençal est mort, ce n'est plus qu'un patois. Mais il l'adore, et le désir de le parler avec les braves gens de son village et surtout avec les jolies filles d'Avignon est un des motifs qui le poussent vers cette Provence d'où, dit-il, on l'avait emporté dans le Nord “comme un arbre que l'on transplante sans savoir s'il n'en mourra pas”.
En 1855, il commença d'écrire un grand drame, *Bianca Collona*, dont l'action se passe à Avignon, sur lequel il compte pour entrer à l'Académie française. Mais sa santé est ébranlée et l'inspiration ne lui vient pas à Paris: il faut aller chercher l'une et l'autre à Avignon.

Afin de faire payer son voyage et ses frais de séjour, en partie du moins, par le gouvernement, il demande une mission littéraire dans le Midi de la France. Après bien des démarches et une longue attente, il finit par obtenir une indemnité de huit cents francs pour aller “recueillir les poésies populaires de nos provinces méridionales”.
II part. Pour se remettre en joie et en santé, il vagabonde par villes, bourgs et villages de Provence, s'arrêtant surtout à Cabannes, à Eyragues, à Avignon et à la Fontaine de Vaucluse. L'inspiration lui revient; il écrit son drame; mais il n'oublie pas qu'il doit au ministère de l'Instruction publique un travail d'une valeur de huit cents francs, et il s'occupe de sa mission. Il se renseigne auprès des curés, des maîtres d'école et des paysans. Le curé de Cabannes lui recommande, en fait de chants populaires, le *Magnificat* et un ouvrage en deux volumes où il trouvera tous les cantiques composés, en français et en latin, sur sainte Madeleine. A Avignon il découvre de la poésie populaire en langue provençale: les noëls de Saboly et de Peyrol; mais, comme les cantiques latins et français “découverts” à Cabannes, ils sont imprimés et en vente chez les libraires. Il n'était pas besoin de faire le voyage pour se les procurer. En somme, sa récolte est bien pauvre il n'y a en fait de populaire et d'inédit que quelques jolis couplets anonymes cueillis par-ci, par-la et qui seront l'ornement de son rapport. Mais le destin l'a chargé, sans qu'il s'en doute, d'une autre mission, — de la plus magnifique des missions.

Au mois de février 1856, il va à la fête votive de Maillane consacrée à sainte Agathe. Là, il apprend qu'un jeune homme du village, nommé Frédéric Mistral, s'occupe, lui aussi, de poésie provençale; il se fait indiquer sa demeure, la Maison du Lézard, tout près de la place de l'Église.

Le Don Quichotte du romantisme va frapper à la porte de la sagesse, de l'épopée et du lyrisme classiques.
Mais laissons la parole à Mistral qui a écrit le récit de cette providentielle entrevue:
— ...Je reçus la visite d'un poète de Paris que le hasard (ou, plutôt, la bonne étoile des félibres) amena, à son heure, dans la maison de ma mère. C'était Adolphe Dumas; une belle figure d'homme de cinquante ans, d'une pâleur ascétique, cheveux longs et blanchissants, moustache brune avec barbiche, des yeux noirs pleins de flamme et, pour accompagner une voix retentissante, la main toujours en l'air dans un geste superbe. D'une taille élevée, mais boiteux et traînant une jambe percluse, lorsqu'il marchait, on aurait dit un cyprès de Provence agité par le vent.
— C'est donc vous, monsieur Mistral, qui faites des vers provençaux? me dit-il tout d'abord et d'un ton goguenard en me tendant la main.
— Oui, c'est moi, répondis-je, à vous servir.
— Certainement, j'espère que vous pourrez me servir. Le ministre, celui de l'Instruction publique, M. Fortoul, de Digne, m'a donné la mission de venir ramasser les chants populaires de Provence, comme *le Mousse de Marseille*, la *Belle Margoton*, *les Noces du papillon* et, si vous en saviez quelques-uns, je suis ici pour les recueillir.
Et, en causant à ce propos, je lui chantai, ma foi, l'aubade de Magali toute fraîche arrangée pour le poème de *Mireille.*
Mon Adolphe Dumas, enlevé, épaté, s'écria:
— Mais où donc avez-vous pêché cette perle?
— Elle fait partie, lui dis-je, d'un roman provençal (ou, plutôt, d'un poème provençal en douze chants) que je suis en train d'affiner.
— Oh! ces bons Provençaux! Vous voilà bien toujours les mêmes, obstinés à garder votre langue, en haillons, comme les ânes qui s'entêtent à longer les bords des routes pour y brouter quelque chardon. C'est en français, mon cher ami, c'est dans la langue de Paris que nous devons aujourd'hui, si nous voulons être entendus, chanter notre Provence. Tenez! écoutez ceci:

J'ai revu sur son roc, vieille, nue, appauvrie,
La maison des parents, la première patrie,
L'ombre du vieux mûrier, le banc de pierre étroit,
Le nid que l'hirondelle avait au bord du toit,
Et la treille, à présent sur les murs égarée,
Qui regrette son maître et retombe éplorée,
Et, dans l'herbe et l'oubli qui poussent sur le seuil,
J'ai fait pieusement agenouiller l'orgueil,
J'ai rouvert la fenêtre où me vint la lumière,
Et j'ai rempli de chants la couche de ma mère.

Mais, allons, puisque poème il y a, dites-moi quelque chose de votre poème provençal.
Et je lui lus alors un morceau de *Mireille*, je ne me souviens plus lequel.

— Ah! si vous parlez comme cela, me fit Dumas après ma lecture, je vous tire mon chapeau et je salue la source d'une poésie neuve, d'une poésie indigène dont personne ne se doutait...

Et il donne à Mistral des conseils dont celui-ci n'a que faire. Il ne goguenarde plus. Mais il prend un ton protecteur, il crâne. Il a cinquante ans, le double de l'âge de son interlocuteur; il est Parisien, célèbre dans le monde des lettres; les grands théâtres de la capitale jouent ses drames; il espère entrer à l'Académie; d'autres y sont qui ne le valent pas. Mistral est un jeune inconnu, un villageois; il écrit de beaux vers dans la langue de son village, certes, mais enfin...
Oui, mais enfin, le poète parisien, fier de ses succès et de l'amitié de Victor Hugo et de Lamartine, ne crâne pas longtemps. C'est une âme dévoyée, mais noble, qui vient d'être touchée par la grâce.
Dans une étude citée plus haut et d'où il se dégage qu'Adolphe Dumas fut une victime du romantisme, Théodore de Banville écrit:
“À cette époque tourmentée, enfiévrée, ardente, avide d'un but inconnu, figurez-vous un jeune homme à l'âme ingénue, nourri des poètes et né poète lui-même, imaginez-le né sur cette terre fleurie de Vaucluse où le murmure des fontaines enivre comme le parfum des roses, et où la brise semble soupirer encore les noms du divin Pétrarque et de Laure de Noves; supposez qu'avec l'impitoyable candeur de la vingtième année, il ait lu, pris au pied de la lettre les programmes de ses maîtres et qu'il veuille y conformer sa vie et son œuvre, sans rien soupçonner de l'ignorance et de l'indifférence publique, des défaites qui l'attendent, des difficultés invincibles contre lesquelles il se brisera; vous aurez toute les explications de ce long martyre que s'appelle la vie d'Adolphe Dumas.
Le voici revenu sur cette terre fleurie qu'il n'a jamais cessé d'aimer. Sur les lèvres d'un jeune villageois non moins divin que Pétrarque, il découvre la poésie de cette terre; en même temps, il a une révélation de la sagesse, de l'ordre, de la beauté classique; révélation si éclatante et si pure que dans l'histoire de l'humanité, de nombreux siècles se sont écoulés souvent sans qu'on en eût une semblable. Il est frappé au cœur et à l'esprit du plus bienfaisant des coups. La route de Maillane est un chemin de Damas. Il a trouvé son maître. Ah! il peut “prendre au pied de la lettre les promesses “de ce maître; il peut y “conformer sa vie et son œuvre”, si ce n'est pas trop tard après plus de trente ans de romantiques erreurs et de parisiennes désillusions!
Il est déjà bien tard. Adolphe Dumas n'est plus à un âge où une existence se transforme complètement. Paris le tient, Paris avec ses théâtres, son Académie, ses éditeurs, ses journaux, ses salons et ses cafés littéraires, Paris le rappelle d'un invincible attrait. Pourtant, cette radieuse journée de la sainte Agathe maillanaise du “bel an de Dieu “1856 ne sera pas perdu.

Dans ce Paris qui fait et défait des gloires universelles, il va devenir le héraut, le Jean-Baptiste du chantre de Mireille. Il contribuera, en le présentant à Lamartine, à le faire monter, d'une allègre ascension, jusqu'au sommet le plus haut de la gloire, alors

que lui, après toute une vie de batailles littéraires et de souffrances, il reste au pied de la colline.
Ce Don Quichotte s'impose la plus noble des tâches, celle dans l'acccomplissement de laquelle il n'y aura ni ridicule à braver, ni avortement, ni disproportion entre les moyens et les résultats, ni illusion des sens et de l'esprit. Et il aura sa récompense. Son nom qui, sans cette bienheureuse rencontre, eût été voué à l'oubli, est à jamais inséparable de celui de Mistral; il l'accompagne dans la gloire.
Il l'y accompagne aussi pour un autre motif. Ce romantique Parisien, qui est entré en maître dans la villageoise Maison du Lézard, en sort disciple. Il va, lui aussi, écrire des poésies provençales. Et ce ne sera plus une boutade comme en 1840. Par une vingtaine de poésies postérieures à 1856, et dont quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvre, il s'est placé à un des premiers rangs des artisans de la Renaissance provençale. Rien ne restera de l'œuvre française d'une vie qui, sans la sainte Agathe, eût été perdue, gâchée entièrement; mais ses pages provençales vivront aussi longtemps que la langue de Mireille.
Des souvenirs de ses lectures classiques ont afflué a sa mémoire. Lui, Adolphe Dumas, fils de l'aubergiste de Cabannes, il vient de retrouver la poésie homérique parce qu'il s'est souvenu de son père et de sa mère, et de la langue qu'ils lui parlaient; parce que, en parcourant les villages de l'un et de l'autre côté de la Durance, il a retrouvé cette Grèce qu'est la Provence agricole et pastorale. Dans la Maison du Lézard il a découvert un jeune Homère et avec lui la poésie grecque dans une poésie provençale non encore ouïe bien qu'elle courût les champs en attendant celui qui lui donnerait sa forme bucolique et lyrique parfaite, — la poésie immortelle parce que, n'étant point née d'une mode passagère ni vêtue d'oripeaux, elle ne sera jamais tuée ni ridiculisée par une mode nouvelle, vouée aussi à une prompte mort.
Avant cette époque, Mistral avait pris l'habitude, qu'il garda jusqu'à sa mort, d'inviter quelques amis à passer chez lui la journée de Sainte-Agathe, et parfois même “trois jours, comme les bohémiens”. En 1856, nul ami ne vint, comme si le dieu de la poésie eût voulu réserver la fête de cette année à Adolphe Dumas. Après l'entretien, Mistral alla, selon son habitude, faire un tour au village avec son hôte. Celui-ci, illuminé par la poésie du jeune Provençal, y retrouva, plus encore qu'avant, des souvenirs de ses lectures d' Homère.
Mais, dira-t-on, il n'y avait point de princes dans ces réunions de paysans. Et il y en a tant dans *l'Odyssée!* En effet, dans l'île d'Ithaque, qui n'était pas plus peuplée que le canton de Saint-Rémy dont fait partie Maillane, il y avait plus de cent princes, candidats à la main de Pénélope, sans compter les autres. Eh bien! dans ce canton de Saint-Rémy, il y a plus de cent cinquante princes au sens homérique du mot. De ce nombre, il y en a au moins vingt qui dansent devant Adolphe Dumas qu'ils qualifient d*'étranger* — toujours homériquement — et qu'ils honorent en cette qualité, même s'ils savent qu'il est natif du village provençal de Cabannes. Ils dansent, non avec Mme Pénélope, mais chacun avec sa princesse, sa Nausicaa qui, la veille, a lavé son linge à la fontaine et y retournera dans quelques jours. Ce sont des princes et des princesses pareils à ceux d'Homère, c'est-à-dire des fils de propriétaires fonciers, des patriciens de la terre; héritiers des biens, des traditions et des vertus de la famille, ils deviendront des chefs à leur tour. Les garçons iront à la guerre, s'il le faut; là, ils

seront encore des héros homériques, des princes. Mais le gouvernement ne fera pas graver sur leurs armes, comme sur le bouclier de l'Iliade, des scènes champêtres, des images de la terre qu'ils iront défendre.
Et voilà une des raisons pour lesquelles Mistral, à la première strophe de *Mireille*, se dit “humble écolier du grand Homère et non de Virgile”. Ce chantre de l'*Énéide* est un très grand poète de cœur, mais un citadin, un poète de cœur, même lorsqu'il écrit des Bucoliques. Ses princes sont de vrais princes dans le sens que nous donnons à ce mot. Le poète de *Mireille* ne célèbre, dans cette épopée rustique, que ceux qui appartiennent a son seigneur père, à l'aristocratie naturelle d'une race d'agriculteurs, à ceux dont il a dit, dans une chanson familiale et nuptiale:
— Nous avons tenu la charrue avec assez d'honneur, et conquis le terroir avec cet instrument.

Mistral termine le récit de la visite de Dumas par ces lignes:
— Adolphe Dumas, avec son tempérament ardent, avec son expérience de vieux lutteur parisien et tous ses souvenirs d'enfant de la Durance, arrivait donc à point nommé pour donner au Félibrige le billet de passage entre Avignon et Paris.

Le jeune et sage villageois subissait-il donc, lui aussi, l'attirance de la capitale? Oui, mais pour d'autres raisons que ceux qui vont s'y établir, y “font de la littérature ou de la politique et oublient, lorsqu'ils ne les renient pas, leur berceau, leur langue et leur race”.
Une cinquantaine d'années plus tard, il a fait graver sur son tombeau:

Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo et Provinciæ nostram gloriam.

(Non pas à nous, Seigneur, mais à ton nom et à notre Provence donne la gloire.)

Ces paroles, il aurait pu les écrire sur la première page de *Mireille* et de chacun de ses autres poèmes. L'idée que Dieu se servira de lui pour remettre en honneur la langue provençale si injustement méprisée des Provençaux eux-mêmes et glorifier son pays aux yeux du monde a déjà germé.
Elle grandit dans l'atmosphère de jeunesse, d'allégresse, d'ardent amour de la poésie, de fervente affection et d'admiration que lui font ses amis à Avignon, à la Fontaine de Vaucluse, à Gadagne et à Châteauneuf. Elle suit le rythme du poème et le fait bondir parfois. Jusqu'au dernier moment, jusqu'au jour où *Mireille* prendra, dans l'imprimerie Seguin, sa forme définitive, le grand patricien de la poésie qu'est le jeune Maillanais aura des redressements magnifiques. Jules Véran, qui a écrit une excellente étude sur la “Genèse de *Mireille*” et a eu, entre les mains, le manuscrit du premier chant qui fut donné à l'imprimerie, nous en cite un trait caractéristique. À la seconde strophe, Mistral avait dit de son héroïne:
— Je me suis dit, dans mon idée, de répandre son malheur.
Tout à coup, quelques jours seulement peut-être avant l'impression, un souffle de légitime orgueil et de vaste espérance passe sur son front qu'attendent les lauriers. Le génie se cabre; il biffe la phrase et écrit au-dessus:

— Je veux qu'en gloire, elle soit élevée comme une reine!
Il veut... *Non nobis, Domine, non nobis...*
A l'âge d'or de la poésie provençale, Avignon, Toulouse et Limoges donnaient la gloire; de toutes les terres du Midi elle rayonnait sur l'Europe entière qui apprenait des troubadours ce que sont la courtoisie et l'art poétique — ce qu'est la civilisation. Au milieu du dix-neuvième siècle, peu de Provençaux connaissaient cette histoire et peu la connaissent aujourd'hui, car on persiste à ne pas l'enseigner à l'école primaire ni dans les collèges. Mistral, qui a entrepris de faire l'éducation de son peuple, écrit dans l'Armana de 1856:
— La langue provençale ou, si vous préférez, la langue d'Oc, était, autrefois, la langue de toute l'Europe; c'est à peine si les autres nations commençaient à jargonner, que les Provençaux avaient déjà une langue riche, souple, pure, musicale. Les chevaliers, les dames, les peuples, les rois, les empereurs la parlaient par délice et n'étaient jamais si contents que lorsqu'ils pouvaient entendre la chanson harmonieuse d'un troubadour.
N'est-ce pas en langue provençale qu'un roi anglais, Richard Cœur-de-Lion, jetait sa plainte à ses armées qui le laissaient en prison dans la tour du duc d'Autriche? Et Frédéric II, le roi de Sicile quand le désir de chanter le prenait, ne préférait-il pas la langue provençale à la langue de son pays?
Il fallait donc qu'il fût bien beau, ce langage de nos ancêtres, pour que les princes ne voulussent que lui à leur cour, et pour que des poètes comme Dante, comme Pétrarque, vinssent à l'école des poètes provençaux! Et pourtant cette divine langue qui a inventé la poésie moderne, cette langue aimable qui, plus que toute autre, a servi à tirer l'Europe de la barbarie, piétinée par le temps, pourchassée par les guerres, a vu son empire diminuer de plus en plus et, depuis longtemps, elle a fini par se cantonner dans le pays allègre où elle avait pris naissance.

Et, même dans ce pays, elle s'est réfugiée chez les pâtres et les paysans. Les vieilles capitales de la langue d'Oc ne donnent plus la gloire. Elles ont perdu l'antique fierté, tombées au rang de chef-lieu de préfecture d'un État monstrueusement centralisé, elles sont dans l'attente continuelle d'une autorisation ou d'un mot d'ordre de la grande ville du Nord. Elles ne croiront en Mireille que lorsque Paris leur aura dit qu'il faut y croire. Mistral ne pourra se passer de cette investiture de la capitale.
D'autre part, c'est très sincèrement qu'il a écrit:
— Car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et gens des mas.

Mais qui, depuis des siècles, a fait à la langue provençale une guerre qui, pour ne pas se traduire par des emprisonnements et des exils, n'en a pas moins eu pour résultat d'inspirer à tant de paysans et de bergers la honte de la parler et le désir de faire de leurs enfants des gens distingués, c'est-à-dire parlant la langue parisienne, des déclassés, des dévoyés?
Pour surmonter les obstacles qu'il prévoit et pour que sa Provence soit élevée en gloire, Mistral a donc besoin de parrainages parisiens. Adolphe Dumas vient de lui en promettre; peut-être a-t-il déjà prononcé le nom prestigieux de Lamartine.
Tout va bien. *Sian emé Diéu.* Le poète est avec Dieu.

En attendant l'heure qui doit venir, il continue de travailler à son poème. Une longue patience est un des éléments de son génie.

Toute sa vie n'est qu'une aspiration vers le plus haut degré possible de perfection humaine et un labeur ininterrompu pour y parvenir.
Enfin, au commencement de l'été de 1858, *Mireille* est achevée. Mistral est pressé par ses ami d'aller à Paris avec son manuscrit. L'un d'eux, Ludovic Legré, qui doit s'y rendre en août, insiste particulièrement pour s'y trouver en même temps que lui. Mais le poète hésite. Est-il vraiment nécessaire de faire ce voyage, et le moment est-il bien venu? Enfin, le 10 août, il écrit à Legré:
— Entraîné par les ardentes et touchantes sollicitations de vous et de mes bons amis d'Avignon, je me prépare, comme vous savez, à partir pour Paris dans peu de jours. Fais-je bien? fais-je mal? Dieu seul le sait! À la garde de Dieu!
Le voilà donc à Paris où, dès son arrivée, il va rendre visite à Adolphe Dumas.

Reprenons le chapitre de *Mireille* dans ses *Mémoires et Récits*:
— Eh bien! cette *Mireille*, me fit-il, est-elle achevée?
— Elle est achevée, lui dis-je, et la voici... en manuscrit.
— Voyons donc; puisque nous y sommes, vous allez m'en lire un chant.
Et quand j'eus lu le premier chant.
— Continuez, me dit Dumas.
Et je lus le second, puis le troisième, puis le quatrième.
— C'est assez pour aujourd'hui me dit l'excellent homme. Venez demain à la même heure, nous continuerons la lecture; mais je puis, dès maintenant, vous assurer que si votre œuvre s'en va toujours avec ce souffle, vous pourriez gagner une palme plus belle que vous ne pensez.
Je retournai, le lendemain, en lire encore quatre chants et, le surlendemain, nous achevâmes le poème.

C'est le 26 août que la lecture est achevée. Le même jour, dans le feu de l'enthousiasme, Adolphe Dumas écrit la lettre suivante au directeur de la *Gazette de France* qui la publie aussitôt:
"*La Gazette du Midi* a déjà fait connaître à la *Gazette de France* l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de la Provence. Qu'est-ce que mistral? On n'en sait rien. On me le demande, et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment de poésie d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.
L'Académie française viendra dans dix ans consacrer une gloire de plus, quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles; mais je veux être le premier qui aurai découvert ce qu'on peut appeler, aujourd'hui, le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et des Scipion.
On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures. J'ai le poème dans les mains, il a douze chants. Il est signé Frédéric

Mistral, du village de Maillane, et je le contre-signe de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagée à faux, et de ma responsabilité, qui n'a que l'ambition d'être juste.
En vous priant de vouloir bien annoncer le premier une œuvre catholique comme Sainte-Marthe et Sainte-Madeleine de Provence, je n'entends pas juger dans une lettre un poème qui est la tradition nationale d'un peuple comme le *Roland* et la glorification des mœurs rurales avec tous les charmes agrestes des *Géorgiques*; je prends acte.
Je ne suis qu'un bon messager de la bonne nouvelle, et en vous faisant partager l'honneur que je me fais, je vous donne une juste idée de ma haute estime et de toute la reconnaissance que je vous dois."

Cette lettre que Mistral qualifie "d'ébouriffante", ne produisit pas l'effet que Dumas avait attendu. Elle fut accueillie par des lazzi, constate le poète.
— Allons, disaient certains journaux, le mistral s'est incarné, paraît-il, dans un poème. Nous verrons si ce sera autre chose que du vent.
Nous verrons... Quand verra-t-on? Quand le volume sera imprimé, quand l'auteur l'aura envoyé aux critiques et que le public pourra l'acheter chez les libraires. Ce n'est donc pas sans motif que Mistral avait hésité à aller à Paris avec son manuscrit.

Le généreux et candide Adolphe Dumas le contre-signe de sa parole d'honneur et de sa responsabilité. Mais en pareille matière, une gloire éclatante et subite ne peut être donnée à un inconnu que par un homme qui est déjà lui-même et depuis longtemps en pleine gloire.
— Je vais vous présenter à Lamartine, dit le bon Adolphe à son ami Frédéric.
C'est par cela qu'il aurait fallu commencer.
De la première entrevue du jeune chantre de *Mireille* avec le vieil et illustre poète des *Méditations*, nous avons deux récits, chacun a fait le sien.
Celui de Lamartine est au début du *Quarantième Entretien*. Il tient deux pages écrites avec un art consommé mais à sa manière, la romantique, c'est-à-dire qu'il n'éprouve aucun scrupule à donner quelques entorses à la prosaïque réalité des faits qui, d'ailleurs, ne sont pas d'une importance capitale. Mistral, dit-il, vint le voir au soleil couchant d'un beau jour de printemps, il fut invité à dîner et, après le repas, il récita à son hôte quelques vers lyriques qui plurent à celui-ci mais sans l'enivrer.
Or, la vérité est que Mistral fit à Lamartine sa première visite un soir d'été après diner; il arriva même un peu trop tôt et dut attendre que le grand homme eût achevé son repas. Il lui récita quelques strophes de *Mireille* et non des vers lyriques de ses petits poèmes antérieurs.
Lamartine a donc truqué.
Il est intéressant de chercher pourquoi.

1° Un "beau et modeste jeune homme" apporte la jeune et fraîche poésie de la terre provençale.
Il aurait donc fallu qu'il arrivât à Paris avec le printemps.
Par conséquent, Lamartine affirmera que ce fut par un soir printanier.

2° Il ne l'a pas invité, à l'avance, à dîner parce qu'il ne le connaissait pas encore et qu'il croit, avec tous les Parisiens, qu'Adolphe Dumas, dans son enthousiasme de Provençal et d'ami, exagère considérablement en qualifiant Mistral de Virgile de la Provence. Plus tard, après avoir lu *Mireille* imprimée, il partagera cet enthousiasme et, pour le communiquer à ses lecteurs, il continuera de composer son récit en faisant appel non à sa mémoire mais à son imagination. Il inventera un dîner, qui, après coup, lui paraîtra indispensable pour accueillir le printemps à la fin du mois d'août et il écrira ce paragraphe dont il serait vraiment dommage que les lecteurs des *Entretiens* et la postérité eussent été privés:
— Mistral s'était assis sans façon à ma table d'acajou de Paris, selon les lois de l'hospitalité antique, comme je me serais assis à la table de noyer de sa mère, dans son mas de Maillane. Le dîner fut sobre, l'entretien à cœur ouvert, la soirée courte et causeuse, à la fraîcheur du soir et au gazouillement des merles, dans mon petit jardin grand comme le mouchoir de Mireille!
Comme le Maillanais dut savourer ce repas imaginaire en lisant le *Quarantième Entretien!*

3° Mistral n'a pas apporté son manuscrit. Il a seulement récité quelques strophes de *Mireille* pour donner une idée de la musique du vers provençal. Lamartine n'a pas pu se rendre compte de ce qu'était l'œuvre entière en ses douze chants. Mais il ne faut pas le dire! L'art romantique de la mise en scène exige que *Mireille* soit une révélation foudroyante, que Lamartine la lise d'une traite, seul, la nuit de préférence. Il est donc nécessaire que pas une page ne lui ait été communiquée ni récitée avant l'apparition du livre. C'est pourquoi il écrira:
— Le jeune homme nous récita quelques vers dans ce doux et nerveux idiome provençal qui rappelle tantôt l'accent latin, tantôt la grâce attique, tantôt l'âpreté toscane. Mon habitude des patois latins parlés uniquement par moi jusqu'à l'âge de douze ans, dans les montagnes de mon pays, me rendait ce bel idiome intelligible. C'étaient quelques vers lyriques, ils me plurent mais sans m'enivrer: le génie du jeune homme n'était pas là; le cadre était trop étroit pour son âme; il lui fallait comme à Jasmin, cet autre chanteur sans langue, son épopée pour se répandre.

Et cela, afin de pouvoir écrire, quand l'épopée aura été imprimée et qu'il l'aura lue en entier:
— Je rejetai le volume sur la cheminée et je me dis: — Je n'ai pas le cœur aux vers; à un autre temps!
Cependant, quand l'heure du sommeil ou de l'insomnie fut venue, je pris, par distraction, le volume sur la tablette de la cheminée, et je l'emportai sous le bras dans ma chambre.
Je le jetai sur mon lit, j'allumai ma lampe et, comme je n'arrive plus jamais à quelques heures de sommeil que par la fatigue des yeux sur un livre, je rouvris le livre et je lis. Cette nuit-là, je ne dormis pas une minute.

Il lit et relit jusqu'à l'aurore. Et ainsi, la révélation n'a pas été fragmentée. Du moins, il veut qu'on le croie.

Mistral, dans une lettre intime, a raconté en ces termes à Roumanille la soirée de la première entrevue:

Paris, 2 septembre 1858.

Mon cher ami,

Dimanche vers les sept heures et demie du soir, nous sommes allés chez Lamartine. Je dois te dire que Dumas lui avait, quelques jours auparavant, demandé la permission de m'introduire. Dumas lui avait exposé le plan, le sujet, les péripéties et la forme de mon poème. Dans un salon assez joli, tout tapissé de tableaux, ouvrages de Mme de Lamartine, nous attendîmes quelques instants l'arrivée du grand homme... Il soupait. Tout à coup, la porte s'ouvre et un grand vieillard, à tête magnifique, à noble démarche, vient nous souhaiter la bienvenue. C'était lui, tel que je me l'étais figuré en lisant ses écrits. II me mit tout de suite à l'aise, s'assit à côté de moi et me dit qu'il était d'autant plus charmé de me connaître que Dumas et Reboul, à l'insu l'un de l'autre, lui avaient fait de moi le plus grand éloge. Reboul, dit-il, m'a cité trois noms Roumanille, Aubanel et vous, un dramatique, un lyrique et un épique.
Et, ce disant, il prit sur la cheminée un cigare et l'alluma. Après avoir parlé quelques instants de la Provence, du provençal, d'Arles, de la Crau et de la Camargue, il me pria de lui dire quelques strophes de *Mirèio*, non, dit-il, pour comprendre le sens, mais pour juger de l'harmonie. Je lui récitai les quatre ou cinq premières strophes du premier chant. Il en fut ravi et trouva cela bien plus doux que l'italien. Alors entrèrent sa nièce, sa sœur, Dargand l'historien de Marie Stuart, et un autre monsieur. Lamartine leur dit le plaisir que lui avaient causé mes vers, et on me fit répéter mes strophes. Un effet inouï: la nièce de Lamartine, une jeune femme de vingt-deux ou vingt-cinq ans, était (sans forfanterie) suspendue à mes lèvres: “que c'est joli, que c'est doux, etc., “à tel point que la comtesse de Peyronnet, bru de l'ancien ministre, belle jeune femme d'une trentaine d'années, étant entrée avec ses deux filles, on voulut que je redise les mêmes strophes à la nouvelle venue.
La comtesse de Peyronnet est Anglaise — *quau trou vous a pas di qu'à mesuro qu'acabave moun coublet, la bello escoutarello se viravo devers lis autri damo e ié venié:*
(Figurez-vous qu'à mesure que j'achevais mon couplet, la belle écouteuse se tournait vers les autres dames et leur disait:)
— Je crois que cela signifie: — *Je chante une jeune fille qui, etc, — humble écolier du grand Homère... — car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres,*
etc., et ainsi de suite, avec une facilité, une grâce qui nous émerveillèrent. Le reste de la soirée se passa à me questionner sur mon village, mon genre de vie, etc...

Je compte bien, me dit Lamartine, que vous m'enverrez votre ouvrage, et je vous écrirai. Imprimez sur beau papier; ici on y tient beaucoup.

Et voilà, ça s'est bien passé, Dumas en était ravi.

Nous allons un de ces jours chez Taride lui proposer d'afficher perpétuellement sur sa boutique: *Librairie provençale.*
— Je vous embrasse, lisez, si vous en avez l'occasion, ma lettre à Théodore; je voudrais lui écrire aussi, et je lui dois une lettre, mais à Paris on vit en courant, tout se fait à la hâte, les jours filent comme chez nous les heures.

Tout s'est bien passé, dit Mistral, heureux d'avoir été reçu par le grand homme. Mais Lamartine estimera, après coup, que cela aurait dû se passer différemment. Et il inventera de toutes pièces un récit plus poétique. Nous aurions mauvaise grâce à le lui reprocher; mais il nous permet de saisir sur le fait un des procédés de déformation du romantisme. Et cet innocent accroc à la vérité va être suivi, comme nous le verrons, d'autres beaucoup plus graves et d'autres vraiment coupables.
Du récit de la première entrevue écrit par Lamartine, il faut extraire ce portrait de Mistral à l'âge de vingt-huit ans:
— Je vis entrer Adolphe Dumas, suivi d'un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure lorsqu'il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon.
C'était Frédéric Mistral, le jeune poète villageois, destiné à devenir, comme Burns le laboureur écossais, l'Homère de Provence.
Sa physionomie, simple, modeste et douce, n'avait rien de cette tension orgueilleuse des traits ou de cette évaporation des yeux qui caractérise trop souvent ces hommes de vanité, plus que de génie, qu'on appelle les poètes populaires: ce que la nature a donné, on le possède sans prétention et sans jactance. Le jeune Provençal était à l'aise dans son talent comme dans ses habits; rien ne le gênait parce qu'il ne cherchait ni à s'enfler, ni à s'élever plus haut que nature. La parfaite convenance, cet instinct de justesse dans toutes les conditions qui donne aux bergers, comme aux rois, la même dignité et la même grâce d'attitude ou d'accent, gouvernait toute sa personne. Il avait la bienséance de la vérité; il plaisait, il intéressait, il émouvait; on sentait dans sa mâle beauté le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi.

C'est parfait. On voit dans ces lignes que le vieux poète a été séduit, dès le premier abord, par le jeune inconnu et qu'il a vu sur son front et dans son regard le signe du génie pondéré, la marque des élus d'Apollon. Quant à Dumas, il nous le présente ainsi:
— Le Dumas poétique, le Dumas prophétique, le Dumas de la Durance, celui qui jette de temps en temps des cris d'aigle sur les rochers de Provence, comme Isaïe en jetait aux flots du Jourdain, sur les rochers du Carmel, Adolphe Dumas, enfin, que je respecte à cause de son éternelle inspiration et que j'aime à cause de sa rigoureuse sincérité, vint un soir du printemps dernier frapper à la porte de ma retraite, dans un coin de Paris.
Sa tête hébraïque fumait plus qu'à l'ordinaire de ce feu d'enthousiasme qui s'évapore perpétuellement du foyer sacré de son front.
— Qu'avez-vous? lui dis-je.

— Ce que j'ai? répondit-il; j'ai un secret qui sera bientôt un prodige. Un enfant de mon pays, un jeune homme qui boit comme moi les eaux de la Durance et du Rhône, est ici, chez moi, en ce moment. Depuis huit jours qu'il a pris gîte sous mon humble toit, il m'a enivré de poésie natale, mais tellement enivré que j'en trébuche en marchant, comme un buveur, et que j'ai senti le besoin de décharger mon cœur avec vous...

Quel contraste que celui de ce prophète aux cris d'aigle, de cette tête hébraïque et fumante avec la sobre élégance et l'instinct de justesse du poète de *Mireille!* C'est pourtant lui qu'Apollon a choisi pour être le héraut de la gloire de son jeune compatriote. Le diable porte pierre. Et Adolphe Dumas était un bon diable, un diable repenti et touché de la grâce.

X X X X X X X X X X X X X X

CHAPITRE III

L'enthousiasme de Lamartine. — Le triomphe nîmois de *Mireille.* — M. de Cabrières et le Père d'Alzon. – Jean Reboul, le poète ouvrier. — Le baptême de *Mireille.*

— Maintenant, cher ami, avait dit Adolphe Dumas à Mistral, retournez à Avignon pour imprimer votre *Mireille*. Nous avons, en plein Paris, lancé le but au caniveau, laissons courir la critique; il faudra bien qu'elle y ajoute les boules de son jeu, toutes, l'une après l'autre.
Mistral retourne à Avignon et raconte à ses amis comment il a été reçu à Paris; mais il ne donne pas encore son manuscrit à l'imprimerie. Rentré dans son village, il le reprend, le remet sur le métier, le polit et le repolit avec la patience du génie. Cependant, à Paris, le bon Dumas n'a plus d'autre préoccupation que la gloire de son jeune ami; l'apparition du poème étant imminente, il multiplie les démarches pour que la critique “ajoute les boules de son jeu”. Il en parle surtout à Lamartine. Il a une foi et une intuition magnifiques c'est le poète des *Méditations* qui révélera au monde — la Renaissance provençale.

Mireille est enfin imprimée pendant les derniers mois de 1858 et mise en vente au début de janvier suivant, chez Roumanille qui s'était établi libraire-éditeur, rue Saint-Agricol. Dans la boutique désormais illustre de son ancien professeur, du frère aîné, du compagnon qui n'avait même pas attendu que *Mireille* fût achevée pour saluer en son cher Frédéric le maître radieux, le chef de la Renaissance, Mistral fait son “service de presse”. Les deux premiers exemplaires qui partent pour Paris sont

adressés à Adolphe Dumas et à Lamartine. Ce n'est pas à l'auteur que celui-ci accuse réception de l'envoi; il prend un intermédiaire, leur ami commun, Reboul, auquel il écrit:
— J'ai lu *Mirèio*... Rien n'avait encore paru de cette sève nationale, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu dans le soleil. J'ai tellement été frappé à l'esprit et au cœur que j'écris un *Entretien* sur ce poème. Dites-le à M. Mistral. Oui, depuis les *Homérides de l'Archipel*, un tel jet de poésie primitive n'avait pas coulé. J'ai crié comme vous: c'est Homère.

Comme on le voit, le vieux Reboul partageait l'enthousiasme de Dumas et de Roumanille, et avait écrit à Lamartine qu'un Homère provençal venait de se révéler.
Lamartine demande à Dumas des notes sur Mistral, sa biographie, ses origines, sa famille, sur Maillane. Dumas le documente, puis écrit au poète pour avoir des renseignements complémentaires. Mistral répond:
— Mon cher ami, si je n'étais chrétien et si je n'avais toujours devant les yeux la vie humble et stoïque de mon pauvre père, il y aurait de quoi devenir fou de joie.
Mais ne craignez rien. Le seul sentiment que m'inspire le bonheur inouï qui m'arrive, c'est un attendrissement profond, c'est un besoin infini de reconnaissance envers Dieu et les hommes, les hommes dont il se sert pour élever mon nom. Plus je réfléchis à ce que vous me dites de M. de Lamartine, plus mon étonnement redouble. Je suis accablé, écrasé de tant d'indulgence. La bonté du grand homme est aussi merveilleuse que son génie. M. de Lamartine, dites-vous, désire sur votre humble serviteur quelques renseignements biographiques. Ma vie ne saurait être plus simple qu'elle n'est.
Je suis né à Maillane en septembre 1830, dans la ferme que mon père s'était acquise par le labeur de sa main et la sueur de son front. Et cette dernière expression n'est pas une formule de rhétorique. Si vous aviez connu mon père, mon cher ami, vous en seriez enthousiasmé comme je le suis encore. Je l'ai peint dans mon poème sous deux formes diverses, *Mèste Ambroi* et *Mèste Ramoun.* Je n'ai mis dans ces deux caractères de vieillard aucun trait, je ne leur ai prêté aucune parole que je n'aie vu dans mon vieux père, entendu dans sa bouche. Volontaire de 1793, il avait conservé pourtant toutes les idées austères et pieuses du vieux temps.

Mai de retour d'aquéli guerro,
A fouire, à bourjouna la terro
Nous sian mes coume d'ome à nous desmesoula.

Je n'ai jamais connu d'homme plus vertueux que lui; il n'a jamais permis dans la maison qu'on s'occupât du prochain; il mangeait (et nous mangions tous) avec ses valets de labour, et il faisait asseoir les mendiants à sa table, et il avait pour eux les mêmes égards que pour le reste du monde.
Je n'ai jamais connu de travailleur plus intrépide que lui. Jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il allait, lui-même, briser les mottes de ses champs. Je n'ai vu nulle part une foi comme la sienne. Quand la pluie ne lui permettait pas de sortir ou les

jours de fête, il lisait à haute voix le Nouveau Testament, devant la famille et les domestiques, et pleurait à chaudes larmes au récit de la Passion.
Quant à ses bienfaits, le village en masse se pressait à ses funérailles.
Je vous parle beaucoup de mon vieux père parce que c'est lui qui m'a rendu poète. Devant ces mœurs austères, homériques, bibliques, devant ce saint modèle de poésie vivante, je ne pouvais devenir autre chose que je ne suis, faire autre chose que je n'ai fait.
Ma mère, mon excellente mère, qui pleure en entendant lire votre lettre, vous savez comment elle est; par sa simplicité elle était digne d'être l'épouse de mon père. Quant à moi, comment se fait-il que je sois resté dans mon mas? C'est d'abord le bonheur que j'éprouvais à ne pas quitter mon père au terme de sa course; c'est ensuite l'irrésistible besoin de composer *Mirèio*. J'ai mis à ce travail neuf ou dix ans.

Je voue embrasse avec mon cœur.

12 mars 1859, Maillane.

Dans le courant du même mois, Adolphe Dumas écrit à Mistral:

— Encore une lettre de joie pour vous, mon cher ami. J'ai été hier au soir, chez Lamartine. En me voyant entrer, il m'a reçu avec des exclamations et il m'en a dit autant que ma lettre à la *Gazette de France.* Il a lu et compris, dit-il, votre poème d'un bout à l'autre. Il l'a lu et relu trois fois, il ne le quitte plus et ne lit pas autre chose. Sa nièce, cette belle personne que vous avez vue, a ajouté qu'elle n'avait pas pu le lui dérober un instant pour le lire, et il va faire un *Entretien* tout entier sur vous et *Mirèio*... Vous avez été l'objet de la conversation générale toute la soirée et votre poème a été détaillé par Lamartine et par moi depuis le premier mot jusqu'au dernier. Si son *Entretien* parle ainsi de vous, votre gloire est faite dans le monde entier. Il dit que vous êtes “un Grec des Cyclades”. Il a écrit à Reboul:
“C'est un nouvel Homère! “Il me charge de vous écrire *tout ce que je veux* et il ajoute que je ne puis trop vous en dire, tant il est ravi. Soyez donc bien heureux, vous et votre chère mère dont j'ai gardé un si bon souvenir.

Dans ses *Mémoires et Récits*, Mistral fait suivre la lettre de Dumas de ces lignes:

“Je tiens à consigner ici un fait très singulier d'intuition maternelle. J'avais donné à ma mère un exemplaire de *Mirèio*, mais sans lui avoir parlé du jugement de Lamartine que je ne connaissais pas encore.
A la fin de la journée, quand je crus qu'elle avait pris connaissance de l'œuvre, je lui demandais ce qu'elle en pensait; et elle me répondit, profondément émue:
— Il m'est arrivé, en ouvrant ton livre, une chose bien étrange: un éclat de lumière, pareil à une étoile, m'a éblouie sur le coup, et j'ai dû renvoyer la lecture à plus tard.

Qu'on en pense ce qu'on voudra, j'ai toujours cru que cette vision de la bonne et sainte femme était un signe très réel de l'influx de sainte Estelle, autrement dit de l'étoile qui avait présidé à la fondation du félibrige."

L'influx n'était-il pas celui du génie rayonnant du fils qui avait déjà agi sur la mère et sur d'autres membres de la famille bien avant l'apparition du poème? Il y a un détail, touchant entre tous, dont Mistral n'a pas parlé dans ses *Mémoires et Récits* et que Jules Véran, qui en a eu connaissance par un témoin digne de foi, a sauvé de l'oubli:

"Au Mas du Juge, croyons-le, on voyait sur le front de Frédéric le rayon divin et on s'inclinait. De l'atmosphère d'affection respectueuse dans laquelle le jeune Mistral vivait au milieu des siens, nous avons une preuve saisissante. C'est un récit que nous fit le poète nîmois Alexandre Ducros, dont le nom a été d'autant plus vite oublié qu'il n'avait jamais brillé d'un grand éclat. Ducros, qui vivait alors à Paris, se trouvait d'un voyage que quelques littérateurs parisiens firent à Maillane quelques années après la publication de *Mireille.*
Mistral conduisit ses visiteurs au *Mas du Juge,* qu'il n'habitait plus et qui était resté la propriété de son frère. Comme il leur montrait la chambre où il avait écrit *Mireille*, son frère intervint.
— Tiens, Frédéric, dit-il, tu pourras montrer à ces messieurs ces papiers.
Et il tendit au poète étonné un paquet soigneusement ficelé.
— Qu'est ceci? demanda Mistral.
— Voilà, expliqua son aîné. Quand tu travaillais dans cette chambre à ta *Mireille*, tu jetais à terre les feuilles que tu avais écrites et dont tu ne voulais plus parce que tu les avais recopiées. Et nous, sans te le dire, nous les ramassions et les conservions. Les voici..."

Mireille ayant paru et les lettres d'Adolphe Dumas se faisant de plus en plus pressantes et enthousiastes, Mistral ne pouvait plus tarder à retourner à Paris.

"L'année qui vient de s'écouler, 1859, a été pour la littérature provençale une année de bonheur. Le nouveau Gai-Savoir a fait connaître glorieusement ce qu'il pouvait faire; Paris, la France entière, ont connu, salué et applaudi la renaissance félibréenne, et les plus hauts représentants des belles lettres, le plus beau génie qu'il y ait à cette heure et dans ce siècle sous la chape du soleil, le grand poète Lamartine a consacré pour une bonne fois et devant tous notre littérature.
— Donc, bon peuple de Provence, écoute-moi!
Je vais te redire en pure vérité les triomphes qu'ont obtenus quelques-uns de tes enfants, triomphes qui te font un devoir d'aimer toujours davantage ta langue et ton pays."

C'est ainsi que débute la "Chronique félibréenne "de l'*Armana prouvençau*
"pour le bel an de Dieu 1860 "consacrée entièrement — à part une page sur les *Oubreto de Roumanille* qui venaient de paraître — à Mistral et au triomphe de sa *Mireille.* Elle est signée: Anselme Mathieu, mais c'est et Mistral qui l'a écrite, comme il

a écrit les autres chroniques qui portent la signature du poète de Châteauneuf. Remarquons ce prélude du récit de l'événement capital de la vie du Maillanais et de l'histoire de la Renaissance provençale: bien qu'écrivant sous le nom d'un ami qui lui sert et servira encore de pseudonyme, Mistral évite de prononcer son propre nom; il parle des “triomphes de quelques-uns” — Aubanel et Roumanille qui vont l'accompagner à Nîmes — il rapporte tout à la Provence et à son peuple.
Dans cette chronique, le récit du “triomphe parisien” de *Mireille* est précédé de celui du “triomphe nîmois”. Tout le monde sait comment l'œuvre et le poète furent accueillis à Paris; presque tout le monde ignore qu'une ville du Midi n'avait pas attendu un signal parisien pour saluer la splendide aurore de son génie poétique, et que *Mireille* fut baptisée à Nîmes. Pour le savoir, il faut recourir à l'*Armana*, à ce trésor d'*Armana prouvençau* sans la collection duquel on ne peut écrire une Vie de Mistral ni une Histoire de la littérature provençale.

À Paris, l'accueil fait au poète aura, malgré lui, quelque chose de théâtral. Chez les plus intelligents et les plus enthousiastes, l'admiration la plus sincère n'ira pas sans une dose plus ou moins grande d'incompréhension. Mistral sera, pour ces Parisiens, un phénomène unique, un isolé, un génie spontané pareil à la fleur romantique et tropicale qui éclate en s'ouvrant comme un coup de tonnerre et, quand on s'apercevra qu'il n'est pas le “paysan” qu'on croyait, c'est-à-dire qu'il ne porte pas une blouse et des sabots, on éprouvera une déception qui ne sera pas sans influencer la critique.
À Nîmes, rien de pareil. Là, on sait ce que c'est qu'un fils de paysan à son aise qui exploite ses propriétés. On fête, en famille, un compatriote; on sait qu'il est un grand, un très grand poète, qu'il s'est élevé d'un merveilleux coup d'aile au-dessus de tous les autres, mais on n'oublie pas les premiers de ces autres. En même temps que Mistral on invite Roumanille et Aubanel qui forment avec lui la trinité félibréenne. On veut fêter *Mireille*, mais aussi la Renaissance provençale. Si haut qu'il soit, Mistral n'est pas plus toute cette Renaissance que Sophocle n'est toute la poésie grecque de son époque, que Virgile n'est tout le siècle d'Auguste et Ronsard toute la Pléiade. Nîmes a compris ce que Paris ne peut comprendre.
Les trois amis arrivent dans la grande ville languedocienne l'après-midi du 12 mars 1859, et ils sont reçus...
À la mairie ou à la préfecture? avec un vin d'honneur, de la musique et des discours officiels? Non. Ils vont dîner dans l'intimité, au collège de l'Assomption dont le directeur et le sous-directeur ont pris, avec l'évêque chez qui ils dîneront le lendemain, l'initiative de cette fête.
Or, l'évêque est Mgr Plantier. “Maître dans l'art de dire, maître dans l'art d'écrire la parole sacrée, Mgr Plantier, en véritable prince de l'Église, aime de tout son cœur les belles-lettres et protège les lettres, “dit Mistral dans sa chronique. Ajoutons, soixante-six ans après, que le souvenir de ses talents et de ses vertus est toujours vivant en Languedoc et en Provence. Le directeur du pensionnat, que la même chronique appelle M. d'Alzon, est le Père d'Alzon, fondateur de l'ordre des Assomptionnistes que Rome canonisera, sans doute un jour. Le sous-directeur, un jeune abbé, M. de Cabrières, est le futur évêque de Montpellier et cardinal de Cabrières.

Deux princes de l'Église catholique, deux gloires de l'épiscopat français, illustres par les lumières de leur esprit autant que par leurs vertus; le vénérable fondateur d'un ordre religieux, un saint; et, en même temps qu'eux, à Paris, un vieillard, le plus grand, ou tout au moins l'un des plus grands poètes français du siècle, tels sont les personnages qui se penchent sur le berceau d'une petite campagnarde créée par la poésie d'un jeune villageois. Est-il rien de plus beau, de plus émouvant que ce baptême dans l'histoire des lettres modernes?

Mistral, Roumanille et Aubanel dînent donc avec M. d'Alzon, M. de Cabrières, le préfet des études et l'économe du pensionnat; puis on se rend à la mairie où a lieu la réception.
— La grande salle était pleine, dit l'auteur de la chronique, et riche de beau monde, et parée pour la fête. Tout Nîmes qui aime à faire du bien. Car, voyez-vous, bon jour, bonne œuvre! si la fête se faisait en l'honneur des félibres, la réunion était au profit des pauvres. Le grand saint Vincent de Paul, comme Bridayne, comme Jean de Matha, comme tant d'autres vaillants apôtres de la charité chrétienne, était un enfant de nos contrées, il parlait notre langue d'Oc. Il est donc tout naturel que la Muse provençale tienne si souvent compagnie à saint Vincent.

La sainteté catholique ne cessa d'accompagner *Mireille* pendant cette journée et la suivante.
Après que les trois poètes eurent récité des poésies, il y eut un moment touchant, un moment solennel et grand quand, tout à coup, apparut Reboul, le vénérable et beau Reboul; il tenait à la main trois couronnes de laurier, nouées de rubans blancs à franges d'or, avec les noms des trois félibres brodés sur les rubans.
Reboul est bien oublié aujourd'hui, même dans sa ville natale. Et c'est justice toute son œuvre est d'une médiocrité affligeante; il n'en reste — et encore — que les neuf strophes de *l'Ange et l'Enfant* qui traînent dans quelques anthologies surannées.

Une poésie provençale, *Ma Capitelle*, écrite dans la bonne langue savoureuse du terroir nîmois, vaut mieux que ses œuvres complètes-lyriques, épiques, dramatiques et didactiques — en français, et mérite seule d'être retenue. Au lieu d'être l'aîné de Mistral de plus de trente ans, il aurait mieux valu pour lui, pour la ville de Nîmes et pour la poésie, qu'il fût son cadet d'une dizaine d'années. Entraîné par son exemple, par celui de Roumanille et d'Aubanel et par leur succès, il serait devenu, comme son compatriote Bigot toujours si populaire, un bon poète de langue d'Oc: sa *Capitelle* en est la preuve. Car cette langue était la sienne, la seule qui lui fût vraiment familière et qu'il parlât quotidiennement. Le français était sa langue du dimanche et il se croyait obligé — le malheureux! — d'écrire, pour plaire à cette grande dame, des épopées, des tragédies, des poésies morales, larmoyantes, mortellement ennuyeuses, en forçant son talent, alors que sa veine naturelle eût été, au contraire, de chanter à la bonne franquette les plaisirs, les délassements et les jeux de la population nîmoise dans la ville, à la garrigue et au maset.
Mais, en 1859, Reboul était presque un grand personnage il était le plus célèbre des poètes ouvriers, bien qu'il fût établi boulanger à son propre compte. Les poètes

ouvriers étaient encore à la mode. On attendait toujours qu'un génie éclatant sortît de leurs files, car on estimait que le fait d'être maçon comme Poncy, boulanger comme Reboul, ou couturière comme Reine Garde, confère une grâce spéciale pour la poésie. Cet engouement datait de la Révolution de 1848, il était démocratique et romantique.

George Sand avait été la prophétesse de la poésie ouvrière:
— Allons, s'écriait-elle, poètes prolétaires, à l'œuvre! Chantez vos hymnes de vérité... Ce n'est pas sans dessein que la Providence a délié ainsi tout à coup les langues condamnées jusqu'ici à bégayer la poésie; elle avait donné toujours cette faveur, comme la récompense des studieuses éducations, à des natures rêveuses, délicates, vouées à l'oisiveté du corps, aux patients labeurs de l'esprit. Il semblait que le poète dût être une âme essentiellement contemplative, qu'il dût avoir, au moins à ses heures d'inspiration, une existence errante et solitaire, qu'il eût besoin de recueillement et de silence pour fixer les images délicates et fugitives de ses magiques tableaux. Et voilà que des hommes, cloués à un travail abrutissant, des hommes de peine, comme on les appelle, de robustes ouvriers à la main de fer, à la voix tonnante, se mettent à rêver au bruit de l'enclume et du marteau, au cri de la scie et du métier, dans le tumulte du chantier ou dans l'air fétide de l'échoppe, des chants purs et suaves, des formes exquises, des sentiments sublimes. Oh qu'ils durent être étonnés, ceux qui ne comprennent pas la dignité de l'homme et les desseins de Dieu sur le peuple et que nous devons en être reconnaissants, nous qui attendions avec impatience cette conséquence de la logique divine, cette manifestation prophétique de la virilité populaire...

Ces poètes-ouvriers que George Sand glorifiait étaient socialistes, anticléricaux et chrétiens à la manière du vicaire savoyard.

Il avait suffi que la République fût proclamée pour qu'un cordonnier ignorant reçût de Dieu le don d'improviser "dans l'air fétide de son échoppe "des chants purs et sublimes. C'était si beau que les conservateurs ne voulurent pas que la poésie populaire restât un monopole républicain. Aussi vit-on, sous l'Empire, surgir des poètes-ouvriers catholiques et royalistes. Reboul était leur maître. Mais, question de religion et de politique mise à part, ils ne valaient pas plus les uns que les autres et l'on finit par se lasser d'attendre le génie qui ne se manifestait point.
Il est étrange que certains critiques aient vu et voient encore dans ces rimeurs prolétaires des précurseurs du Félibrige et soient allés jusqu'à prétendre que les divagations de la dame de Nohant ont eu quelque influence sur la vocation poétique et patriotique de Mistral. On ne peut se tromper plus lourdement. La poésie mistralienne est à l'antipode de celle-là. Il n'y a même aucun rapport entre les chansons provençales de Charles Rieu qui était un pauvre paysan, et les niaiseries politiques et sentimentales qui faisaient monter George Sand sur son trépied.
Revenons à Reboul qui, du moins, entre autres qualités avait celles contre quoi cette dame ne cessait de fulminer puisqu'il était catholique et fidèle à la cause d'Henri V. Il était si populaire à Nîmes, en 1848, que ses compatriotes firent de lui un député à

l'Assemblée nationale. Il était encore en pleine gloire une dizaine d'années après, à l'apparition de *Mireille*, et Mistral pouvait, sans exagération, écrire dans sa chronique:
— Il est adoré dans son pays. Et il ne faut pas lui enlever son droit; s'il est populaire, il le mérite, et par ses chants, et par l'exemple de sa vie, et par sa magnanimité.

Il faut se reporter d'esprit à l'époque pour comprendre combien les encouragements et les applaudissements de Reboul furent précieux pour les trois jeunes poètes qui avaient contre eux des préjugés séculaires, et l'émotion qui s'empara d'eux en même temps que de toute l'assistance lorsqu'il apparut avec les trois couronnes de laurier à la main et dit, d'une voix émue, à Mistral, à Roumanille et à Aubanel:

> Chantant comme David pour calmer la douleur,
> Merci, chers troubadours, merci de votre aumône!
> Prix de votre génie et de votre bon cœur,
> Un triomphe aussi doux est plus que de l'honneur.
> La charité vous offre une couronne
> Et l'ami s'en fait un bonheur.

Comme poésie, ce n'était pas fameux, mais la bonne intention y était.

Aussitôt après, un orphelin, un pauvre enfant de Saint-Vincent de Paul s'avance et leur présente des bouquets de marguerites à Roumanille, de fleurs de grenadier à Aubanel, d'épis de blé à Mistral et leur récite un compliment en vers provençaux.
Le lendemain, la ville de Nîmes, “représentée par la fleur de sa population” et ses hautes autorités religieuses, militaires et civiles, offre à la Muse provençale un banquet qui a lieu, comme le dîner intime de la veille, au pensionnat de M. d'Alzon et de M. de Cabrières. Reboul y porte ce toast:
— Je bois à *Mireille*, le plus beau miroir où la Provence se soit mirée jamais! Mistral, tu vas à Paris. Souviens-toi qu'à Paris les escaliers sont de verre. N'oublie pas ta mere! N'oublie pas que c'est dans un mas de Maillane que tu as fait *Mireille* et que c'est cela qui te fait grand! N'oublie pas que c'est un catholique de la paroisse de Saint-Paul qui a posé la couronne sur ta tête!

Cette journée se termine par un dîner et une soirée de poésie à l'évêché.
Mistral peut partir pour Paris. *Mireille* est baptisée.

X X X X X X X X X X X X X X

CHAPITRE IV

Second séjour de *Mistral* à Paris. — Le triomphe parisien de *Mireille*. — Les étonnements de Barbey d'Aurevilly. — La reconnaissance de Mistral pour Lamartine. — Les rayons et les ombres du *Quarantième Entretien*. — L'invitation au silence.

Il part d'Avignon le 16 mars 1859. Tous ses amis provençaux savaient déjà, par des lettres et des articles de journaux venus de la capitale, qu'il marchait vers un triomphe certain. Le lendemain, Aubanel écrivait à Ludovic Legré:

"Mistral était ici hier, il déjeuna à la maison et partit pour Paris par le convoi de midi. *Mirèio* va avoir le plus magnifique succès. Déjà Henri d'Audigier, dans *la Patrie*, Jourdan, dans le S*iècle*, en ont parlé. Mistral a reçu un déluge de lettres les plus flatteuses; entre autres, George Sand l'appelle un des plus grands poètes de la France. Mais le plus enthousiaste et le plus sympathique, c'est Lamartine. Lamartine a écrit un *Entretien sur Mirèio*; il l'a lue trois fois, le poème est toujours sur sa table et ne le quitte pas, sa nièce n'a pas pu le lui dérober un instant pour le lire à son tour. Il parle de *Mirèio* à tous ceux qui le visitent.
Il a demandé à Dumas des détails biographiques et intimes sur Mistral et sa mère. Enfin ça va être un dithyrambe du plus haut lyrisme sur la Provence et son poète. Est-ce beau? Savez-vous qu'à Marseille vous n'en êtes pas là et qu'il n'a paru que des platitudes ou des articles sans flamme?"

Marseille n'a pas suivi l'exemple de Nîmes; elle attend le mot d'ordre de la capitale.
Le 28 du même mois, Aubanel communique à Legré les premières nouvelles qu'il a reçues du séjour de Mistral à Paris; il les tient de Mistral même, d'Anselme Mathieu qui a accompagné celui-ci, et d'Adolphe Dumas:

"Mistral est à Paris dans la joie et dans la gloire; il trouve partout des admirateurs et des amis. En arrivant, il est allé chez Lamartine; il y avait, ce soir-là, chez le poète, nombreuse réunion; entre autres visiteurs, un ambassadeur, et Andriane, le compagnon de Silvie au Spielberg. Lamartine a présenté Mistral à tous avec les éloges les plus enthousiastes; on n'a parlé que de *Mirèio*. Il a dit à Mistral qu'il avait déjà écrit cent quinze pages sur son poème, qu'il y consacrerait tout un *Entretien* et qu'il y aurait de quoi écrire pour deux. Puis, se tournant vers Dumas et désignant notre ami:
— Maintenant qu'il est jeune et beau, avant qu'il parte, faites-lui faire sa photographie à laquelle nous souscrirons tous.

Enfin, Mistral croyait rêver. Certes! voilà de quoi tourner des têtes moins solides que celle de Mistral; mais je me fais garant de son bon sens et de son bon cœur, et vous

verrez qu'après ses triomphes, il nous reviendra de là-haut aussi simple, aussi naïf, aussi rustique qu'auparavant.”

Mistral passe deux mois à Paris. Rien ne résume mieux l'effet produit par le poète et son œuvre que la longue étude que lui consacre Barbey d'Aurevilly dans *le Pays* du 17 avril 1859. Le connétable des lettres avait rencontré Mistral chez Lamartine et échangé avec lui ces brefs propos:
— Comment! vous êtes Mistral, vous?
— Moi-même.
— Mais alors, vous n'êtes pas un pâtre?
— Hélas! non.
— Vous avez reçu de l'éducation?
— Hélas! oui.
Barbey d'Aurevilly, après avoir lu *Mireille*, est à la fois subjugué, enthousiasmé par la poésie, déçu, irrité par le poète qui n'est pas un berger ou un garçon de ferme en sabots.
— J'aurais aimé, écrit-il, à rencontrer dans M. Frédéric Mistral, nouvellement découvert et dont le nom, beau comme un surnom, convient si bien à un poète de son pays, un homme né et resté dans la société qu'il chante, ayant le bonheur d'avoir les mœurs de ses héros et d'être un de ces poètes complets dont la vie et l'imagination s'accordent, comme le fut Burns. Mais, hélas! quelques mots qui sentent leur collège, mêlés à la traduction interlinéaire, bien faite d'ailleurs, et surtout des notes dans lesquelles nous trouvons des prétentions de linguiste, de la botanique, de l'histoire littéraire et toutes sortes de choses que j'eusse mieux aimé ne pas y voir, ont donné à penser que M. Frédéric Mistral n'est pas si sauvage ni si autochtone que je le voulais. Je l'aurais volontiers rêvé un chanteur solitaire comme ces rapsodes anonymes de *l'autre côté*, dont Fauriel nous a traduit les chansons charmantes qui ont tant de rapport d'accent avec ce chant presque grec de *Mirèio*. J'en aurais fait un de ces courlieux du rivage dont la critique n'aurait pas pu dire:
— ... Est-il ignorant ou cultivé? N'est-ce qu'un patoisant de génie ou réellement sait-il plus de français qu'il n'en faut pour traduire son poème?

Quant tout à coup il nous a lui-même appris qu'il fait partie d'une littérature et, *oimè!* d'une littérature provinciale. Ils ont un cénacle là-bas... On l'imaginait assis sur du varech, ce Théocrite homérique qui “chante cette fille de la glèbe dont en dehors de la Crau il s'est peu parlé”, et pas du tout, il fait partie d'un canapé dont il nous nomme les doctrinaires. Le mistral n'est plus un vent coulis! Cela a été une déception. Mais voyez! cette déception, funeste au poète, bien loin d'enlever à son œuvre quelque chose de son prestige ou de sa puissances a tourné à son profit et fait preuve pour elle. Il faut, en effet, que cette ouvre soit d'une sincérité bien profonde pour résister dans l'imagination de ceux qui la lisent à de pareilles révélations.

On ne saurait être plus faux, plus romantique dans le pire sens du mot que ne l'est Barbey d'Aurevillv dans cette page.

Il va jusqu'à regretter, non seulement que Mistral ne soit pas un sauvage, un berger “assis sur du varech”, mais encore qu'il y ait une renaissance littéraire provençale. Il est gêné par Roumanille et Aubanel que les Nîmois viennent d'associer au triomphe de *Mireille*! Mais quels ne doivent pas être, comme il le dit lui-même, le prestige et la puissance de l'œuvre pour qu'il résisté “à de pareilles révélations”, surmonte “cette déception funeste”, et écrira dans le même article:

“Voici une belle et fière réplique à bien des choses contemporaines. Pendant que nous nous civilisons de plus en plus et que le réalisme, cet excrément littéraire, devient l'expression de nos adorables progrès, un poète de nature, de solitude et de réalité idéalisée, nous donne un poème fait avec des choses primitives et des sentiments éternels. Ce n'est pas un poème d'haleine courte comme les meilleures poésies de ce temps pulmonique, asthmatique et lyrique qui n'a que des cris et des soupirs... quand il en a. Ce n'est pas non plus de ces œuvres d'un métier enragé, diaboliquement travaillées, de ces ciselures de Benvenuto myope qui craint de n'avoir jamais assez appuyé sur son burin. C'est un poème d'haleine longue et de touche franche — trop forte pour être un effort — et qui a douze chants pleins, ni plus ni moins qu'une épopée. C'est, en effet, une épopée, mais une épopée bucolique, dont l'amour d'une jeune fille est le sujet et la mort de cette jeune fille, le dénouement. Matière d'élégie et pas plus! pour qui n'aurait eu à son service que des facultés de sensibilité et d'imagination ordinaires, matière d'épopée comme toute chose peut l'être sous la main d'un homme de création et de fécondité...

... Partout, à toutes les places de son poème, le poète de *Mirèio* ressemble à quelque beau lutteur qui garderait, comme un jeune dieu, sur ses muscles, lustrés par la lutte, des reflets d'aurore. Depuis André Chénier, on n'a rien vu — si ce n'est les chants grecs publiés par Fauriel — d'une telle pureté de galbe antique, rien qui soit enfin plus gracieux et plus fort, dans le sens le plus juste de ces deux mots, qui expriment les deux grandes faces de tout art et de toute pensée. Le poète de *Mirèio* est un André Chénier, mais c'est un André Chénier gigantesque qui ne tiendrait pas dans les *quadri* où se tient le génie du premier. Il y étoufferait. Grec, comme André Chénier, par le génie, l'auteur de *Mirèio* a, sur André tombé de son berceau byzantin dans le paganisme de son siècle, l'avantage immense d'être chrétien comme ces pasteurs de la Provence, dont il nous peint les mœurs et nous illumine les légendes. A la fleur du laurier, aimé de Chénier et cueilli au bord de l'Eurotas, il marie l'aubépine sanglante du Calvaire.

De race phocéenne et de pays profondément catholique, il bénéficie, dans son talent, de son pays et de sa race, et peut-être pour cette raison serait-il difficile à qui ne serait pas de la même terre que lui — à moi, par exemple, chouette grise de l'Ouest et goéland rauque d'une mer verte — de préciser avec exactitude à quels endroits du poème en question expire la poésie que M. Mistral n'a pas faite et à quelle place commence la sienne.

Qu'importe, du reste! Poésie du terroir ou poésie d'âme individuelle, toutes les deux sont à lui au même titre et font également sa poésie, car les poètes vraiment grands sont toujours le résultat de deux hasards sublimes. La circonstance du génie qui leur est donné ne leur appartient ni plus ni moins que la circonstance de la vie qui le leur

développe, et l'auteur de *Mirèio* possède, au degré le plus profond et le plus extraordinaire, ces deux sources d'originalité.
Et il y puise sans les épuiser l'une et l'autre. Jamais poète n'a tordu plus vigoureusement un sujet que M. Frédéric Mistral n'a tordu cette malheureuse petite églogue dont il fait aujourd'hui, comme d'une grappe enchantée, ruisseler des beautés intarissables sous le pressoir de ses douze chants. Eh bien! il n'est pas une seule de ces beautés qui ne soit différente des autres et qui ne marque par une variété d'autant plus étonnante que les mœurs peintes par M. Mistral sont naïves dans leur pittoresque et les personnages qu'il met en scène des êtres essentiellement primitifs. Malgré la simplicité foncée de leur type, ces cueilleuses de mûres et ces pâtres ne se répètent ni ne se ressemblent, et tous, ils portent sur le front leur rayon d'individualité...

Encore une fois, — ne nous lassons pas d'y revenir — le caractère de cette poésie divinement douce ou divinement sauvage, est le caractère le plus rare, le plus tombé en désuétude, dans la production de ce temps, c'est la simplicité et la grandeur. Cette poésie ne nous donne plus la sensation ordinaire de l'étranger, mais la sensation extraordinaire du naturel, tel que les anciens l'ont conçu et réalisé toujours, et Shakespeare quelquefois après eux. Nous n'oublierons pas de sitôt cette âpre et pure sensation, et nous voudrions la faire partager; mais le talent de M. Mistral tient un tel espace, il a besoin d'un tel champ pour se déployer dans sa magnificence ou dans son charme, un peu farouche tous les deux, ses bas-reliefs fourmillent de tels détails que de tous les poètes difficiles à citer dans un article de la nature de celui-ci, il est peut-être le plus difficile. Il faut le lire et le lire tout entier pour en avoir une idée, impossible à donner par des citations isolées qui ne seraient jamais que des démembrements de sa pensée ou de sa forme. Un chant ou deux — et, par exemple, le plus beau de tous, *le Combat* — ne suffiraient point pour avoir a mesure de cette main puissante sur les octaves de son clavier."

Il y aurait des réserves à faire, des erreurs à relever dans ces pages comme dans celle que nous avons citée d'abord. Tenons-nous-en au ton général qui est d'une grande, sincère et intelligente admiration. Mieux que la plupart de ses contemporains, mieux même que Lamartine, Barbey d'Aurevilly était fait pour comprendre Mistral. Celui qui, au milieu du dix-neuvième siècle, jugeait avec tant de clairoyance les défauts et les vices de la poésie de Victor Hugo et avait lui-même une âme de poète, devait goûter plus que quiconque la beauté d'un poème qui apparentait son auteur aux représentants les plus hauts et les plus purs de l'immortelle poésie classique.

Mais il est difficile d'échapper complètement aux erreurs, aux préjugés et aux sophismes du temps et du milieu où l'on vit. Mistral l'a fait. Barbey d'Aurevilly n'a pu s'en dégager tout entier.
Son article servit utilement la gloire naissante du poète; mais pour qu'elle resplendît comme un éclair et devînt rapidement universelle, il fallut que Lamartine lui consacrât tout un fascicule, le quarantième, de son *Cours familier de littérature.* Singulière fantaisie du destin; il fallut une grande harpe romantique.

Dans sa chronique de 1860, Anselme Mathieu, c'est-à-dire Mistral, raconte comment celui-ci en eut connaissance:

“Un jour, nous étions quatre à nous promener, sur le boulevard des Italiens, quatre félibres, Dumas, Garcin, Mistral et moi, Mathieu; et tous quatre nous parlions de la splendeur qui venait d'illuminer la langue provençale. Mistral, rassasié de gloire, nous dit:
— Maintenant, en voilà assez, et de reste! Si vous voulez venir, demain je pars pour Maillane; il me tarde d'embrasser ma mère.
— Eh bien! lui répondit le grand poète de Cabannes, ce soir il faut venir toucher la main de Lamartine, et puis tu partiras.”

Donc, dans la soirée, Mistral et Dumas se dirigèrent tout doucement vers la maison du grand homme. En les voyant, celui-ci, avec sa bienveillance qui fait joie et sa belle simplicité:
— Ah! leur dit-il, c'est vous? Asseyez-vous, poètes; je lirai à Mistral ce que je pense de son livre.

Et, devant la haute société qui emplissait le salon, devant Mme de Lamartine, reine sympathique, et devant sa charmante nièce, Mme de Cessia. Lamartine, de sa grande et harmonieuse voix, lut le *Quarantième Entretien de son Cours de littérature.*

Adolphe Dumas dit que, jamais de sa vie, il n'avait vu une si belle scène. Quand il arriva, vers la fin, à ce passage magnifique où l'éloquent poète compare Mistral à l'aloès des îles d'Hyères, celui-ci, le cœur gonflé de larmes, se leva pour embrasser et remercier son bienfaiteur; mais un débordement de larmes lui coupa la parole et, *pecaire!* il retomba sur sa chaise en sanglotant.”

Le lendemain, il épanchait naïvement ce cœur plein de gratitude, d'émotion et d'admiration dans la lettre suivante:

Paris, le 9 mai 1859.

Oh! monsieur de Lamartine! un seul nom me vient sur les lèvres en voulant vous écrire: mon père!
Il n'est pas de parole au monde qui puisse mieux rendre ce que j'éprouve pour vous!
Vous m'avez vu hier soir étouffer mes sanglots à l'audition de l'entretien sublime et pathétique que vous me consacrez. Je suis rentré dans ma chambre, avec M. Adolphe Dumas, avec deux autres poètes provençaux, mes amis. Nous avons passé la nuit à vous lire, nous avons sangloté toute la nuit.
Hier, je n'étais rien, un pauvre poète de village, heureux d'une humble gloire qui allait d'Arles à Avignon, et aujourd'hui que vous m'avez tant donné, je n'ose presque revenir et me montrer dans mon village avec tant de richesses. Il me semble que ma gloire ne m'appartient pas; plus que jamais je sens le besoin de me cacher, de me

recueillir, et de parler avec ma mère de l'immensité de vos dons. Vous avez détaché de vos épaules le manteau radieux de l'immortalité et vous m'en avez couvert. Comment ferai-je pour m'en rendre digne? et comment ferai-je aussi pour vous payer en reconnaissance la millième partie du bien que vous me faites. Je me sens écrasé... Ah! poète magnanime, si la France entière dont vous avez grandi le nom parmi les noms des peuples, si la France que vous avez sauvée est si petite en face des obligations sacrées qu'elle vous a, comment ferai-je, moi pauvret, pour élever ma reconnaissance à la hauteur de vos largesses! Oh! n'importe, je vous le jure devant Dieu, vous n'aurez pas tendu la main à un ingrat. Si humble et si petit que soit le grain de blé, lorsqu'il monte en épis vers la rosée du ciel, il peut encore faire honneur à la main qui l'a semé.
Votre parole magnifique vient de créer ma gloire et peut-être mon génie. L'une et l'autre font déjà partie de la traînée de lumière que vous laissez derrière vous. Que ne puis-je aussi faire remonter à sa source la moitié du bonheur que vous me donnez!
Je vous salue, ô le plus noble de tous les hommes, et de nouveau je vais pleurant sur vos pages divines. Laissez-moi donc me dire, avec le plus grand respect, votre enfant dévoué.

Mistral reste encore une dizaine de jours à Paris.
Le 19 mai, veille de son départ, il écrit à Lamartine:

Cher et illustre maître, vous avez vu l'embarras de mon adieu. Ma parole rebelle n'a su vous exprimer ce que je sens, mais Dieu, qui est là-haut et qui voit tout, sait si je vous aime et combien je vous aime.
Je pars demain. Quelque temps après mon arrivée, je vous écrirai. Je vous remercie des merveilleux éloges que vous faites de moi à tous ceux qui ont l'honneur de causer avec vous. Dieu vous rende en bonheur ce que vous me donnez en bonheur et en gloire.

Votre bon serviteur à jamais dévoué.

Le mois suivant, le 15 juin, il lui renouvelle l'expression de sa reconnaissance et lui raconte son retour au village.

“Cher et illustre maître, j'ai élevé un autel dans mon cœur et je vous y offre tous les jours en sacrifice ma plus douce pensée. Depuis mon arrivée dans mon village, parler de vous, penser à vous est la meilleure de mes joies.
Une charmante jeune fille de Dijon doit vous avoir écrit quels délicieux moments nous vous devons, et avec quel amour nous avons, toute une journée, béni votre grand cœur et chanté votre immortel génie. Elle m'a transmis votre réponse, et pour elle et pour moi je vous en remercie. Me permettrez-vous de vous raconter comment m'ont accueilli mes compatriotes? Je parle seulement des gens de mon village. Ils ont été profondément émus de mon succès. Ils ne se rendent pas tout à fait compte du

mot gloire, car au delà de l'horizon de nos campagnes, et en dehors de leurs idées rustiques, tout leur apparaît vague, nébuleux, indéterminé. Et pourtant, ils avaient senti d'instinct que quelque chose de nouveau et de glorieux pour nos contrées s'agitait dans le lointain. Aucun d'eux n'allait à la ville porter ses grains, ses primeurs et ses garances sans qu'il s'enquît de ce qu'on disait de moi dans Paris la grand'ville. Et le porteur de la bonne nouvelle émerveillait tous les voisins de la veillée, et les faucheurs, les laboureurs ou les *magnanarelles* disaient entre eux au milieu de leurs travaux:
— Qui aurait dit que Frédéric, cet enfant que nous connaissons tous et que nous tutoyons journellement, eût fait de si belles choses sans sortir de chez nous, et surtout en parlant de nous!
— Quand j'arrivai, ma bonne mère vint à ma rencontre au milieu de la petite place de Maillane et, m'ayant embrassé publiquement, elle me dit, toute attendrie (et ce furent ses premières paroles):
Va, j'ai bien prié, tous les soirs et tous les matins, pour M. de Lamartine, et si le bon Dieu m'écoute, il deviendra heureux!

“À peine entré dans ma maison, les paysans du voisinage vinrent, les uns après les autres, me saluer et me toucher la main. Ne trouvant pas de mots pour exprimer leurs impressions au sujet d'un événement si extraordinaire pour le pays, tous me disaient avec une émotion profonde:
— Il paraît que ça a bien marché! Allez, nous sommes bien contents, aussi contents que vous.

Ensuite venait l'admiration pour Lamartine, *le plus sapant et le plus grand de tout Paris.* Et des questions, et des questions:
— Quel âge a-t-il? Comment est-il? Comment vit-il?
Et quand j'avais satisfait à toutes leurs demandes, ils s'en allaient en repentant:
— Allez, nous sommes bien heureux, aussi heureux que vous.

Voilà, maître bien aimé, tout mon triomphe villageois; il est simple et humble comme toutes les choses de la vie populaire, mais au moins il est franc, sans amertume et sans envie. Quant aux cités, il n'y est bruit que de votre *Quarantième Entretien,* ça été une fièvre, un étonnement colossal. On se l'est passé de main en main. On ne savait qu'admirer le plus de votre splendide éloquence ou de votre magnanimité. J'ai reçu, ces jours derniers, votre *Quarante et unième Entretien.* Il se termine comme au reste tous les autres, par une gerbe de pensées radieuses, puissantes et prophétiques.
Vivez, cher maître! et qu'ainsi longtemps encore vos paroles divines soient la voix inspirée et l'enseignement de l'univers!
Je vous salue, ô mon bienfaiteur, avec amour et vénération, et je vous prie de présenter mes salutations les plus affectueuses et les plus respectueuses à Mme de Lamartine et à madame votre nièce.

Votre dévoué poète.

Enfin, le 8 septembre de la même année, il envoyait à Lamartine un salut en vers provençaux, dont voici la traduction:

Si j'ai l'heur d'avoir ma nacelle à flot de bon matin, sans crainte de l'hiver, à toi, bénédiction, ô divin Lamartine, qui en a pris le gouvernail!
Si sa proue porte un bouquet, bouquet de laurier en fleurs, c'est toi qui me l'as fait, et si ma voile s'enfle, c'est le vent de ta gloire qui dedans a soufflé.
Aussi, tel qu'un pilote qui gravit la colline d'une église blonde et, sur l'autel du saint qui l'a gardé sur mer, suspend un petit navire,
Je te consacre *Mireille:* c'est mon cœur et mon âme, c'est la fleur de mes années; c'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles t'offre un paysan.

Généreux comme un roi, lorsque tu m'illustras au milieu de Paris, tu sais que, dans ta maison, le jour où tu me dis: *Tu Marcellus eris,*
Comme fait la grenade au rayon qui la mûrit, mon cœur s'entr'ouvrit, et, ne pouvant trouver un langage plus tendre, se répandit en pleurs.

Dans sa hâte généreuse de révéler au public français l'apparition d'un poème épique en Provence, Lamartine interrompt la publication, dans son *Cours familier de littérature,* d'une série d'études sur la littérature dramatique d'Allemagne. Il a consacré à *Faust* et à *Herman et Dorothée le trente-huitième et trente-neuvième Entretiens:* “La suite au prochain numéro”, lit-on au bas de la dernière page de celui-ci. Le “mois prochain” est celui de *Mireille.*
Tous les lecteurs qui ne se reportent pas au texte complet croient que le *Quarantième Entretien* se termine par cette magnifique cadence qu'on ne peut se lasser d'admirer:

“O poète de Maillane, tu es l'aloès de la Provence. Tu es grand de trois coudées en un jour, tu as fleuri à vingt-cinq ans, ton âme poétique parfume Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Hyères et bientôt la France, mais plus heureux que l'arbre d'Hyères, le parfum de ton livre ne s'évaporera pas en mille ans.

Malheureusement, il tombe à plat sur cette phrase qui suit immédiatement après et clôt l'entretien:
— J'espère que nos lecteurs me pardonneront cette digression. Nous allons revenir à l'Allemagne.

Sans doute, Lamartine devait aux abonnés de ses fascicules cette explication de l'interruption de ses chapitres sur la littérature allemande; mais il est surprenant que l'artiste du verbe et de la période harmonieuse n'ait pas isolé cet avis en post-scriptum et en petits caractères.
L'entretien suivant commence par ces mots: — Revenons à l'Allemagne.

Et nous ne pouvons nous empêcher de donner un sens symbolique à cette phrase écrite sans aucune préméditation, ainsi qu'à la circonstance purement fortuite qui fait

que l'apologie de Mistral interrompt, pendant un mois, celle de Gœthe, de Schiller et de l'Allemagne poétique, romantique, pacifique et candide. Lamartine, se hâtant de revenir à un grand travail ininterrompu, quitte une terre et une poésie classiques où il vient de faire une heureuse incursion, pour cette Allemagne, c'est-à-dire pour la plus grande et la plus malfaisante des erreurs de son siècle. En rapprochant le nom du jeune Mistral de ceux d'Homère et de Virgile, il ne comprend pas, il ne peut pas comprendre que cette comparaison doit être prise dans le sens le plus strict, le plus complet: après un demi-siècle de déraison et de débauches romantiques, l'immortelle poésie donne un chef-d'œuvre qui dominera le siècle tout entier. Et l'auteur de cette *Mireille* est, de tous les grands écrivains de ce siècle, le seul peut-être qui, au cours d'une longue existence, n'ait jamais été influencé par les idées métaphysiques, religieuses, sociales et esthétiques d'outre-Rhin.
Ce n'est pas manquer à la reconnaissance que nous devons à Lamartine ni lui marchander l'admiration que de relever les erreurs de son *Quarantième Entretien.* Et, d'ailleurs, il est des vérités qu'il importe de rétablir enfin parce que les erreurs contraires, si magnifiquement drapées dans la prose lamartinienne, perpétuent des idées fausses sur Mistral, la Provence et sa Renaissance littéraire.
Ces erreurs sont celles de toute une époque, et si Lamartine en avait été indemne, s'il ne les avait pas développées dans quelques-unes de ces pages qui sont une véritable "harmonie poétique", il n'aurait pas atteint son but, car il n'aurait pas frappé l'imagination de ses contemporains. Or, le but a été atteint, et si bien qu'on ne peut s'empêcher de dire: *Felix culpa!*

Il n'y avait que deux hommes qui, par leur prestige universel, pussent produire un tel résultat: Victor Hugo et Lamartine. Mais peut-on imaginer quelle énorme caricature de Mistral et de sa *Mireille* aurait faite le poète de la *Légende des Siècles,* en admettant qu'il eût consenti à être leur parrain? Peut-on imaginer l'accueil que le faux prophète de Guernesey aurait fait au jeune Provençal si Adolphe Dumas le lui avait amené, un soir de tempête, sur son rocher? Il vaut mieux ne pas y penser. Mais Mistral pouvait s'entendre avec Lamartine et le poète des *Harmonies* pouvait, malgré ses erreurs romantiques et les sophismes dont il était victime, comprendre celui de *Mireille*.
— Dans l'ordre divin tout se fait pour un bien, a dit Mistral.

Tout se fit pour le mieux le jour où il alla frapper à la porte de la maison de Passy.
Depuis 1848, on s'était enthousiasmé, comme nous l'avons vu, pour des poètes populaires, illettrés ou, plus exactement, ce qui est bien pis, faux lettrés, primaires et prétentieux. On était allé chercher le génie dans des ateliers, des usines et des échoppes. On avait été bien obligé de reconnaître qu'on ne l'y avait pas trouvé et, dans son *Quarantième Entretien*, Lamartine, qui pourtant n'était pas sans quelque responsabilité dans cet engouement, se fait l'interprète de la déception de tous.

"Nous ne sommes pas fanatiques de la soi-disant démocratie dans l'art nous ne croyons à la nature que quand elle est cultivée par l'éducation; nous n'avons jamais goûté avec un faux enthousiasme ces médiocrités rimées sur lesquelles des artisans

dépaysés dans les lettres tentent trop souvent, sans génie, ou sans outils, de faire extasier leur siècle; excepté Jasmin, un grand épique, mais qui a trop bu l'eau de la Garonne au lieu de l'eau du Mélès; excepté Reboul de Nîmes, qui est né classique et qui semble avoir été baptisé dans l'eau du Jourdam, le fleuve des prophètes, au lieu du Rhône, le fleuve des trouvères, nous n'avons vu, en général, que des avortements dans cette poésie des ateliers. Que chantent-ils, ceux qui ne voient la poésie que dans la guinguette? Il pourrait en sortir des Béranger; mais des Homère et des Théocrite, non! Ces génies ne poussent qu'en plein air, ou en plein champ, ou en pleine mer. Vénus était fille de l'onde. La poésie est de même race que la grande beauté: elle sort de la mer."

Si encore ces rimeurs illettrés s'étaient bornés à être des poètes de guinguette, le mal n'aurait pas été bien grand. Après tout, il y a de la jeune et bonne joie populaire, le dimanche dans les guinguettes de la banlieue parisienne, il y en a dans les cabanons marseillais et dans les masets nîmois. Mon Dieu, ce n'est pas sublime, il n'est pas donné à tout le monde de l'être et personne ne peut l'être tous les jours. Il n'en est pas moins vrai qu'un certain genre de poésie y fleurit qui n'est pas à dédaigner et qui a été quelquefois exprimé heureusement, mais pas par les poètes dont parle Lamartine. La poésie populaire de ceux-ci a été un avortement, pour cette excellente raison qu'elle n'était pas populaire du tout, et que ces poètes-ouvriers avaient voulu suivre les conseils de George Sand dont la phraséologie les avait grisés: être des moralistes, des philosophes, des apôtres.
Lamartine abandonne donc l'usine et l'échoppe et va chercher le grand poète populaire dans les champs; il l'y trouve en la personne de Mistral qui est vraiment le poète parfait pour les raisons que donne l'auteur du *Cours familier de littérature* et pour d'autres qu'il méconnaît ou contre lesquelles il s'insurge.
Il croit à la nature, dit-il, mais seulement quand elle est cultivée par l'éducation. C'est la raison même qui vient de parler. Mais pourquoi l'esprit et les mots de l'*Entretien* sont-ils en contradiction constante avec cette sage parole? Pourquoi, dès la première page, affirme-t-il que Mistral est un "poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau, un poète primitif", et pourquoi qualifie-t-il d'idiome sauvage la langue de *Mireille?* Ce n'est qu'un début, toute son argumentation va tendre à restreindre cette part de l'éducation, à la nier parfois et même à la maudire lorsqu'il sera dans l'impossibilité de la passer sous silence.
Ce villageois, qui chante dans un idiome sauvage, écrit, dit Lamartine en parlant de la traduction de Mireille, "en un pur français classique". N'est-ce pas le signe d'une éducation très soignée, d'une culture littéraire très rare non seulement dans un milieu rustique du Midi où tout le monde parle provençal, mais aussi dans le Nord, à Paris même? Or, ce français classique et pur déplaît à Lamartine ou, tout au moins, il craint que ses lecteurs ne le goûtent guère. Et il le corrige dans les citations qu'il fait du poème, il refait la traduction, il la délaie, il l'alourdit.
Il veut que l'art se montre le moins possible dans ce qu'il appelle la poésie villageoise ou même qu'il en soit complètement absent. C'est ce qu'il dit dans une page qui est une des meilleures de l'*Entretien* et où les vérités sont mêlées aux erreurs comme toujours:

“Pourquoi aucune des œuvres, achevées cependant, de nos poètes européens actuels (y compris bien entendu mes propres essais), pourquoi ces œuvres du travail et de la méditation n'ont-elles pas pour moi autant de charme que cette œuvre spontanée d'un jeune laboureur de Provence? Pourquoi chez nous (et je comprends dans ce mot nous les plus grands poètes métaphysiques français, anglais ou allemands du siècle, Byron, Gœthe, Klopstock, Schiller et leurs émules), pourquoi, dans les œuvres de ces écrivains consommés, la sève est-elle moins limpide, le style moins naïf, les images moins primitives, les couleurs moins printanières, les clartés moins sereines, les impression enfin qu'on reçoit à la lecture de leurs œuvres méditées, moins fraîches, moins originales, moins personnelles, que les impressions qui jaillissent des pages incultes de ces poètes des veillées de la Provence? Ah! c'est que nous sommes l'art et qu'ils sont la nature, c'est que nous sommes métaphysiciens et qu'ils sont sensitifs, c'est que notre poésie est retournée en dedans, c'est que nous nous contemplons nous-mêmes et qu'ils ne contemplent que Dieu dans son œuvre; c'est que nous pensons entre des murs et qu'ils pensent dans la campagne; c'est que nous procédons de la lampe et qu'ils procèdent du soleil. Oui, il faut finir cet entretien par le mot qui l'a commencé: *il y a une vertu clans le soleil.* Sur chaque page de ce livre de lumière il y a une goutte de rosée de l'aube qui se lève, il y a une haleine du matin qui souffle, il y a une jeunesse de l'année qui respire, il y a un rayon qui jaillit, qui échauffe, qui égaye jusque dans la tristesse de quelques parties du récit.”

C'est du meilleur Lamartine, et son mot sur la vertu qui est dans le soleil est devenu justement célèbre. Mais pourquoi veut-il qu'il y ait une opposition irréductible entre la poésie des terres ensoleillées et l'art? Pourquoi le travail et la méditation seraient-ils la mort de cette poésie? Si Mistral est la nature, il est aussi l'art, la méditation et le travail, quoi qu'en dise son romantique parrain. *Mireille* n'échappe pas aux lois et aux conditions qui régissent toutes les grandes créations du génie humain.

Ce ne sont pas des “pages incultes” qui auraient “jailli” d'un esprit inconscient. Ce n'est pas une improvisation. Mistral ne s'est jamais vanté, comme l'a fait Lamartine, d'avoir improvisé un poème en une nuit de délire pour donner “un coup de poignard au Destin”.
Ce n'est pas “du premier jet” qu'il a “laissé couler de sa veine” une “épopée agreste”. Il a travaillé plus de sept ans à ce poème. On peut se rendre compte de son patient labeur d'artiste en lisant la poésie du *Grillon* dans un des premiers *Armana*, puis dans le volume des *Iles d'or*; avant de la publier dans ce recueil, il l'a refaite presque entièrement.
Au fond, Lamartine sait à quoi s'en tenir. Il regrette, comme Barbey d'Aurevilly, que le jeune villageois ne soit pas un paysan illettré ou un berger. Mais pour rendre ce villageois de génie sympathique à son public, il le rapproche le plus possible de son idéal. Il plaide les circonstances atténuantes si Mistral est un homme instruit, ce n'est pas sa faute, mais celle de son père; il s'est débarrassé autant qu'il a pu d'une érudition et d'une culture qui, s'il les avait développées, auraient étouffé son talent, et il est redevenu un homme de la nature.

Son père, comme tous les riches cultivateurs de campagne qui rêvent follement pour leur fils une condition supérieure, selon leur vanité, à la vie rurale, fit étudier son fils à Aix et à Avignon. C'était une idée fausse, quoique paternelle. Heureusement la Providence le trompa le jeune homme étudiait le grec, le latin, le grimoire de jurisprudence par obéissance...”

Lamartine n'a-t-il donc pas lu la lettre de Mistral à Adolphe Dumas, consacrée presque entièrement à son “seigneur père”? Il l'a lue puisqu'elle fait partie de la documentation qu'il avait demandée à Dumas. Il sait donc que, dans le cœur de cet admirable patriarche, il n'y avait ni rêve fou, ni vanité, ni idées fausses. Et cet aristocrate de la terre aurait tenté de dévoyer son fils et de faire de lui un avocat de sous-préfecture. Non! le père envoya l'enfant étudier dans un collège de la ville comme faisaient et font toujours tant de campagnards à leur aise. L'adolescent alla ensuite, de son plein gré, étudier le droit à Aix sans intention d'abandonner son village pour le reste de sa vie.
Donc, affirme Lamartine, le jeune homme victime de son père, étudie les lettres, puis le droit, par obéissance.

“Mais la veste de velours du paysan provençal et ses guêtres de cuir tanné lui paraissaient aussi nobles que la toge râpée du trafiquant de paroles, et, de plus, le souvenir mordant de sa jeune mère qui l'adorait et qui pleurait son absence, le rappelait sans cesse à ses oliviers de Maillane.”

Ce petit tableau est fait pour solliciter quelques larmes des lectrices mondaines et sensibles de la ville. Pauvre mère et pauvre enfant dont un paysan vaniteux fait le malheur! Forcer un enfant de la nature à apprendre le grec, le latin et le grimoire de la jurisprudence, quelle abomination! Heureusement, un événement inattendu met fin à ce double supplice.

Lamartine n'écrit pas le mot “heureusement”, mais un soulagement, un contentement se dégagent du paragraphe suivant qui commence ainsi:
“Son père mourut avant l'âge... Le tyran qui l'avait forcé d'aller à la ville où l'on s'instruit étant mort, le pauvre garçon revient vite à la campagne.
Eh bien! non, Lamartine exagère vraiment un peu trop. Le père ne mourut pas avant l'âge, mais à quatre-vingt-trois ans et le fils rentra au mas après avoir terminé ses études et avant cette mort. Mais Lamartine a besoin que le père meure — donc il le fait mourir avant ce retour pour donner au fils tout le mérite d'un redressement, d'une réaction, par quoi, revenant à la nature, il oubliera, pour devenir un poète spontané, les leçons de ses professeurs:
— Le jeune homme se hâta de revenir à la maison pour aider sa mère et son frère à gouverner les étables, à faire les huiles et à cultiver les champs. Il se hâta aussi d'oublier les langues savantes et importunes dont on avait obsédé sa mémoire et la chicane dont on avait sophistiqué son esprit. Comme un jeune olivier sauvage dont les enfants ont barbouillé en passant le tronc d'ocre et de chaux, Mistral rejeta cette mauvaise écorce; il reprit sa teinte naturelle, et il éclata dans son tronc et dans ses

branches de toute sa sève et de toute sa liberté, en pleine terre, en plein soleil, en pleine nature. Il se sentait poète sans savoir ce que c'était que la poésie; il avait une langue harmonieuse sur les lèvres sans savoir si c'était un patois... Il était, de plus, encouragé à chanter je ne sais quoi, dans cette langue adorée de Provence par quelques amis plus lettrés que lui, qui l'avaient connu et pressenti à Aix ou à Avignon pendant ses études...

Autant de phrases, autant d'erreurs.
L'étude du droit — que Lamartine appelle la “chicane” — ne sophistique pas les esprits. Mistral, pourvu de son diplôme de licencié, ne la poursuit pas plus avant parce qu'il ne la juge pas indispensable à l'œuvre à laquelle il va consacrer sa vie entière: le relèvement littéraire d'abord, puis social et politique de la Provence. Mais, pour le succès même de cette œuvre, il ne se hâte pas d'oublier les langues savantes dont il n'a appris que les éléments au collège et dans lesquelles il a continué de s'instruire lui-même à Aix. Au contraire! Il ne cesse de se perfectionner dans la connaissance du grec, du latin, des langues modernes dérivées du latin. Par un labeur opiniâtre, il est en train de devenir un des plus grands linguistes de son siècle. Il fera pour le provençal ce que Littré a fait pour le français, mais avec plus de mérite, car il n'avait pas de collaborateurs et les travaux antérieurs auxquels il pouvait se référer étaient infiniment plus rares que ceux dont disposent les auteurs de dictionnaires français; et il laissera un dictionnaire provençal-français; un véritable *trésor du Félibrige* qui, s'il n’avait pas écrit une seule page de poésie, suffirait à assurer l'immortalité à son nom.

Il se sent poète, mais il sait ce que c'est que la poésie; il le sait mieux que n'importe quel poète parisien de cette époque. Il sait que son provençal n'est pas un patois, et nul ne le sait mieux que lui.
Quelques amis l'ont encouragé à chanter en provençal, entre autres Roumanille, son aîné. Mais avant même qu'il écrive le premier chant de *Mireille*, il est plus lettré qu'eux. Il est déjà le grand lettré, l'humaniste de la pléiade félibréenne, son chef, son seigneur, son maître. Il est le seigneur parce que, seul, il a un génie de créateur, un génie conscient, raisonnable, discipliné, plus discipliné et plus raisonnable que celui du grand romantique qui prophétise sur un rocher battu par des vagues tumultueuses, plus raisonnable que celui de son glorieux parrain.
Lamartine vient de faire allusion aux compagnons de Mistral, aux autres “poètes des veillées de la Provence”; et il en cite deux: Roumanille et Adolphe Dumas; mais il se garde bien d'insister. Barbey d'Aurevilly, au contraire, a appuyé: Mistral n'est pas un berger “assis sur du varech”! Et pour comble de malheur, il fait partie d'une “littérature provinciale”, d'un “cénacle”, d'un “canapé”! Funeste deception! l'auteur du *Quarantième Entretien* a la même opinion, mais pour continuer d'idéaliser son Mistral, il l'isole dans des phrases aussi admirables par la forme et le mouvement poétique que fausses quant au fond.
Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre; je dirai plus, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient; on dirait que, pendant la nuit, une île de l'archipel, une flottante Délos, s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes et qu'elle est venue

s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélésigènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel! Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es: — *Tu Marcellus eris!*

Jusque-là, on peut se laisser aller à l'admiration sans réserve ni restriction. Mais ce qui suit, mais la comparaison avec l'aloès! Quel ensorceleur que ce Lamartine! Bercés que nous sommes par sa poétique éloquence et par sa mélodie, il faut nous y prendre à plusieurs fois pour remarquer cette contradiction: l'aloès meurt de l'éclatement de sa première fleur... et il fleurit tous les vingt-cinq ans!
Cette méprise serait peu de chose si, pour le reste, pour l'essentiel, la comparaison était juste. Dépouillons-la de son splendide vêtement. Lamartine, en présence d'un aloès, se croit “transporté dans une oasis de Libye”, c'est là, en plein désert, que cet arbuste pousse spontanément; dans d'autres lieux, en Europe, les aloès “se trompent de ciel et de terre”, ils ont besoin de conditions particulières et des soins attentifs de l'homme. La poésie mistralienne est la production unique et miraculeuse d'un arbuste qui a jailli brusquement du sol parce que Dieu et la nature inconsciente l'ont voulu; tout autour s'étend le désert à perte de vue.

Le poète n'a ni précurseur, ni maîtres, il n'aura pas d'émules ni de disciples. Il n'y a pas de renaissance provençale: bien plus! il doit se condamner lui-même au silence, redevenir un laboureur et un berger afin de ne pas manquer le chef-d'œuvre de sa vie: — le bonheur dans la simplicité.
Il le doit d'autant plus qu'il a fait un chef-d'œuvre de poésie et qu'on n'en fait pas deux dans une vie.
Or, il n'est pas d'exemple, dans l'histoire du genre humain, d'un chef-d'œuvre parfait de poésie, de peinture, de sculpture ou d'architecture jaillissant tout d'un coup d'une petite oasis du désert c'est-à-dire du génie inconscient d'un homme vivant au milieu d'un peuple jusqu'alors sans art ni chansons. Le génie est la fleur suprême d'une race, d'une civilisation. Mistral est toute une race, une civilisation, une partie qui retrouvent les élans de la jeunesse, la beauté du printemps et les fraîcheurs claires de l'aurore après un long demi-sommeil qui n'avait jamais été l'anéantissement. Mistral n'a pas ressuscité une langue au sens littéral du mot. Après la guerre des Albigeois, la splendeur de la poésie des troubadours, qui avaient été les éducateurs de l'Europe au moyen âge, subit une eclipse; la langue provençale entre dans une longue période de décadence, mais elle ne cesse pas d'être écrite, elle est même cultivée par des poètes de grand talent comme Bellaud de la Bellaudière et Nicolas Saboly. Et, précisément, au milieu du dix-neuvième siècle, quand Mistral adolescent est encore sur les bancs du collège ou de la Faculté de droit, une véritable effervescence se produit les œuvres de langue d'Oc se multiplient, on voit même naître des journaux provençaux et il existe un théâtre provençal populaire. Mistral est rendu possible par ses prédécesseurs, ses contemporains, et son peuple. La Renaissance est ébauchée. *Mireille* va venir.

Que d'erreurs entre celles de Lamartine et de Barbey d'Aurevilly, ont été écrites et propagées sur ce sujet! Un critique donnant corps à l'une des principales, a très doctement conté que lorsque Mistral, vers sa vingt-troisième année, se mit à fréquenter les réunions des poètes patoisants, ceux-ci furent surpris de voir “un monsieur” instruit se joindre à eux. Ce critique ne tombe pas dans l'erreur romantique sur le génie inconscient de l'homme de la nature, mais il en commet une autre en croyant que les poètes patoisants étaient, eux, de vrais paysans illettrés. Non, il n'y eut pas de surprise, car la plupart de ces poètes étaient instruits et avaient des diplômes; c'étaient des avocats, des médecins, des professeurs, des avoués, et plus d'un, bourgeois de la ville, se croyait plus “monsieur” que le jeune Maillanais. Contrairement à l'opinion généralement répandue, les patoisants, dans le Midi, étaient, en majorité, des citadins, qui, sauf quelques Marseillais, n'avaient qu'une connaissance rudimentaire de la langue. Le provençal était menacé de perdre sa dignité, il s'appauvrissait; les gallicismes, les barbarismes et les solécismes l'étouffaient sur les lèvres et sous la plume des gens de la ville. La langue la plus pure à tous les points de vue était celle que parlaient les paysans et les bergers. Pour se sauver de la décadence, pour la remettre en état d'aborder les genres les plus nobles, les plus élevés de la poésie et de la prose, il fallait un homme né et élevé dans ce milieu rustique, en contact permanent avec ces bergers et ces paysans qui étaient les conservateurs de la langue. Mais il fallait aussi que cet homme nécessaire fût un lettré, un bon grammairien et un laborieux.
Comme nous voilà loin du génie spontané, inconscient, et de “la fleur d'un quart de siècle” qui éclate “au sommet” de la tige dans un bruyant épanouissement semblable à l'explosion végétale d'un obus qui sort du mortier”!

Et pourquoi, enfin, Mistral aurait-il dû cesser d'écrire après avoir produit un chef-d'œuvre? Lamartine a-t-il cessé après ses premières *Méditations*, Racine après *Andromaque*, Virgile après les *Géorgiques*, Eschyle et Sophocle après leurs premières tragédies? L'auteur du *Quarantième Entretien* termine par cette invitation au silence afin de compléter le portrait romantique du poète naïf qui a improvisé, sans le faire exprès, un chef-d'oeuvre de “littérature villageoise” et doit, sous peine de déchoir, recommencer de bêcher la terre et de garder les moutons.
Mistral sait qu'il a une haute mission à remplir. Il retournera bien dans son village, comme le lui conseille Lamartine, et il y serait retourné sans ce conseil. Mais il ne cessera pas d'écrire. Il a fait un chef-d'œuvre, il en fera d'autres. Il ira, sans défaillance, tendant de plus eu plus vers la perfection de son art, et la beauté du grand poème de sa vieillesse, *le Rhône*, surpassera celle de *Mireille.*

X X X X X X X X X X X X X X

CHAPITRE V

Le poète catalan Victor Balaguer. — Le voyage des félibres en Catalogne. — Mistral républicain, son fédéralisme agissant. —L'élan brisé. — L'exemple catalan.

Le 20 janvier 1867, deux conspirateurs partis d'Avignon arrivent à Paris. L'un est le poète catalan Victor Balaguer qui vient retrouver les autres libéraux espagnols, ses complices; l'autre est Frédéric Mistral qui, après avoir publié son grand et ardent poème de *Calendal*, veut aussi passer à l'action et travailler, de concert avec les hommes politiques de l'opposition républicaine, à la chute de Napoléon III. Son dessein est le même que celui du Catalan: instaurer en France le fédéralisme, mais avec la République, car il ne croit pas à la possibilité d'un retour de la monarchie légitimiste ou orléaniste.

Il y a une concordance parfaite, du moins à ce moment-là dans les plans et les fins des deux amis. Chose curieuse: il va y avoir, pendant quelques années, une certaine concordance entre les événements qui se dérouleront dans les deux pays. À la chute d'Isabelle, à laquelle Balaguer contribue puissamment, correspondra celle de Napoléon III où Mistral ne sera pour rien car — et nous verrons pourquoi — il aura abandonné la partie. Après la guerre de 1870 — dont Balaguer, confident du maréchal Prim, sera, sans s'en douter, l'un des messagers — la République espagnole correspondra à la République française, l'anarchie cantonaliste espagnole à la Commune parisienne et le carlisme au projet de restauration des Bourbons en France, avec cette différence que le comte de Chambord ne soulèvera pas une guerre civile. Mistral, dans ses lettres à ses amis catalans, notera ces concordances, montrera les répercussions bonnes ou mauvaises que les événements d'un des pays pourront avoir sur ceux de l'autre et en tirera des leçons qui le feront évoluer vers les principes d'autorité et d'ordre du légitimisme et du catholicisme tandis que Balaguer et Quintana resteront des libéraux impénitents.

Que Mistral ait voulu non seulement entrer dans la politique active d'opposition mais aussi devenir chef d'un grand parti pour détruire la centralisation napoléonienne, cela paraît bien surprenant. Rien n'a été publié par lui et ses amis sur ce sujet. Mais on ne peut en douter. Durant le second semestre de 1866, qui est la période dionysiaque de sa vie, c'est sa principale ou plutôt son unique préoccupation. Il a compris que pour sauver la langue et les traditions et faire revivre les antiques libertés qui ne sont pas en opposition avec l'harmonie française, il ne suffit pas d'écrire des poèmes. Il faut se lancer, en combattant, dans l'arène politique.

Tout viendra de la conquête du pouvoir. C'est ce que Frédéric Amouretti et Charles Maurras exprimeront, en 1892, par cette phrase de leur manifeste fédéraliste:

— Nous ne nous bornons pas à réclamer pour notre langue et pour nos écrivains les droits et les devoirs de la liberté; nous croyons que ces biens ne feront pas notre autonomie politique; ils en découleront.

Deux semaines avant le départ pour Paris, Balaguer écrit à Pelay Briz:

“Ne vous étonnez pas que Mistral ne vous écrive point. Il vous aime beaucoup; il a porté plusieurs brindes en votre honneur, il me charge de vous le dire; mais il n'a pas un moment à lui. Il est plus occupé que je ne l'étais à Barcelone, il y a un an. Mistral, qui n'est pas seulement un grand poète mais aussi un grand politique, est mêlé aux préparatifs de grands événements politiques qui éclateront un jour. Il est destiné à jouer en France un rôle politique important comme ceux qu'ont joué Victor Hugo et Lamartine; il n'a pas un moment à lui et je suis le seul à pouvoir comprendre comment il vit au milieu du labyrinthe, de l'agitation où il se trouve.”

Avant le départ. Bonaparte Wyse avait offert un banquet aux deux poètes
“jumeaux” et prononcé un toast en vers provençaux:
— O Muse de Mireille et du fier Calendal, du vin de Dieu glorieuse ivrognesse! et pour la liberté fort lanceur d'éclairs, toi le Hugo de la Catalogne!
Écoutez! Comme par des escaliers resplendissants on montait aux grandes églises antiques, ainsi la poésie, ô vaillants majoraux, vous mène à la Haute Politique.

Il avait communiqué par lettre ces deux quatrahs à Pelay Briz et ajouté:

— Vous voyez que Mistral commence à se faire évolutionnaire dans le bon sens. C'est à cause de cela que je l'appelle “*bessoun*” (jumeau) de Balaguer.

Pour cet Irlandais, poète anglais et provençal, petit-neveu de Napoléon être révolutionnaire dans le bon sens, c'est travailler à détrôner son cousin.
C'est ce que Mistral va essayer de faire à Paris. Et c'est ce qu'il ne fait pas. A son retour à Maillane, il cesse de se mêler de la préparation des “grands événements politiques” dont il affirmait, avec Balaguer, qu'ils ne tarderaient pas à éclater. Un labeur immense, d'une nature toute différente, l’occupe à l'exclusion presque de tout autre: il travaille à son *Dictionnaire provençal-français*. Que s'est-il donc passé à Paris qui explique ce changement, ce renoncement? Il n'y a pas, à ma connaissance du moins, de documents manuscrits qui permettent de préciser les détails et de citer des noms propres; il n'y en a certainement point dans les papiers de Quintana qui sont tous entre mes mains, ni dans les archives de Balaguer. Peut-être en existet-il autre part.

Mais il n'est pas nécessaire de faire état des confidences verbales des deux conspirateurs — “c'est-à-dire de faire parler les morts “pour comprendre ce qui s'est passé; il suffit de connaître les hommes et les idées qui sont en présence. Mistral que Zola, qui a dû savoir quelque chose de ses projets de 1867, a qualifié de “poète, chef de parti, linguiste et révolutionnaire” — est révolutionnaire comme tous ceux qui

veulent renverser par tous les moyens le gouvernement existant. Aux yeux de ses amis, il l'est dans le bon sens du mot. Mais pour les professionnels de la politique qui proclameront la République le lendemain de Sedan, ce poète qui veut utiliser l'idée républicaine pour détruire l'œuvre des grands ancêtres de 1792, supprimer les départements, ressusciter les provinces et leur rendre l'autonomie, ce poète qui relève en dignité une langue qu'ils qualifient de patois et d'instrument d'obscurantisme — Mistral n'est pas un révolutionnaire dans le bon sens; c'est même un réactionnaire. A la république telle qu'il la conçoit, ces républicains préféreraient encore l'Empire. Et en effet, lorsque, après le triomphe des 363, ils seront bien les maîtres, leur gouvernement ne sera, au fond que la continuation de celui de Napoléon III avec, en plus, l'anticléricalisme et la poussée démagogique.
Ils consentiraient volontiers à se servir de Mistral, dont ils connaissent le prestige grandissant, pour accroître, en Provence et en Languedoc, le nombre de leurs adhérents et futurs combattants. Quand on est dans l'opposition, tous les moyens, tous les concours sont bons; une fois la victoire obtenue, on se débarrasse des naïfs qu'on a dupés.

Mistral a compris: il ne sera pas un instrument, ni une dupe naïve, il ne contribuera pas à donner à la France un gouvernement pire que celui qu'il voudrait renverser. Il évite le piège où tombe Balaguer dont la situation, à l'égard des révolutionnaires espagnols, est à peu près la même.

Après le retour des deux conspirateurs en Provence, Bonaparte-Wyse leur offre, le 30 mai 1867, au château de Font-Ségugne, un banquet où Catalans et Provençaux fraternisent. Les liens sont resserrés une fois de plus au mois d'août suivant par la remise à Mistral de la coupe d'argent — la Coupe sainte — “offerte en souvenir par les patriotes catalans aux poètes provençaux pour l'hospitalité donnée au poète catalan Victor Balaguer”.
Elle porte gravés, ces deux vers de Mistral:

> Ah! si l'on savait m'entendre! –
> Ah! si l'on voulait me suivre!

et ces deux de Balaguer:

> On dit qu'elle est morte –
> Mais je la crois vivante.

Balaguer passe presque tout ce mois d'août à Toulouse. Le 5, il écrit à Mistral que le signal de la révolution va être donné; et il lui envoie le brouillon d'un appel aux armes qu'il a rédigé, pour la Catalogne, en langue catalane. Le 17
il annonce qu'il va franchir les Pyrénées. Le mouvement éclate mais est vite réprimé. Le poète reprend le chemin de l'exil et va retrouver Mistral à Avignon.
À la fin de novembre, profitant d'une amnistie accordée par le gouvernement de Madrid qui se croit consolidé, il rentre en Catalogne mais non pour se soumettre.

Il écrit, en effet, à Mistral:
— Il faut se dévouer à la cause de la patrie et de la liberté, et il faut assiéger le château où on garde prisonnière la comtesse, sans donner un jour de repos, une nuit de sommeil, un moment de trêve, un espoir de merci à l'abbesse du couvent.

La comtesse est la Catalogne dont les profiteurs de la révolution se moqueront, et l'abbesse du couvent est la reine Isabelle. Mistral n'avait pas prévu cela. Tant il est vrai que les grands poèmes symboliques prêtent à plusieurs interprétations.

A Barcelone, Balaguer fonde un journal qu'il veut appeler la *Comtesse*, mais le gouvernement interdit ce titre. Sa popularité grandit aussi bien chez les lettrés que dans le peuple. Il est élu président des Jeux Floraux de 1868: c'est le moment, pour les Provençaux, de tenir la promesse qu'ils avaient faite aux Catalans de leur rendre leurs visites.
La question était très délicate. Sans doute, il s'agissait seulement de prendre part à une fête de la poésie, mais, dans les circonstances d'alors, la poésie et la politique d'opposition se confondaient. Mistral n'allait-il pas se livrer à une manifestation révolutionnaire dans un pays étranger et ami? Paris était aussi inquiété que Madrid par ce projet; mais il n'y avait aucun moyen d'empêcher des Français de répondre à une invitation officielle du Consistoire catalan. Quatre félibres se rendirent à l'appel, écrit Mistral dans le long récit qu'il donna à l'*Armana* de l'année suivante, "William Bonaparte-Wyse, Frédéric Mistral de Maillane, Louis Roumieux de Nîmes et Paul Meyer, tous quatre messagers de la Provence et allant — qui l'aurait dit? — après cinq siècles de silence, d'oubli, de guerres et de séparation, renouveler le lien des vieux peuples du Midi et le concert antique de notre langue d'Oc."
À Figueras, à Gérone, puis à Barcelone à la fête des Jeux Floraux, dans des banquets, au théâtre, dans la rue, sur les places publiques et enfin au sommet de Montserrat, les quatre messagers furent l'objet d'ovations enthousiastes, sans fin. Tout se passa correctement, la police n'eut pas à intervenir, Mistral et ses amis ne furent pas expulsés. Tout au plus y eut-il une minute de crainte lorsque Paul Meyer, l'illustre romanisant, répondant aux souhaits de bienvenue des patriotes libéraux de Figueras, commença en ces termes:
— Que les Catalans de Figueras se souviennent qu'il y eut, au treizième siècle, un troubadour libéral par-dessus tous, nommé Guilhen de Figueras. Qu'ils se souviennent aussi qu'après la guerre des Albigeois, c'est en Castille, en Aragon, en Catalogne que se réfugiaient les troubadours, ces hommes qui, chassés de leur patrie, étaient à la recherche de la liberté...

On crut qu'il allait ajouter:
— Maintenant, les poètes libéraux d'Espagne se réfugient en Provence...
Mais il n'alla pas plus loin.

C'est Figueras que Mistral récite, pour la première fois, son “Salut aux Catalans” qu'il dira ensuite à Gérone, à Barcelone, à Tarrasa et à la Bisbal. Dans le recueil des *Iles d'or* il est intitulé: “l'Embrassade”.
En voici le refrain, les deux premières et la dernière strophe:

“À la mémoire de nos ancêtres, des Béranger, du roi Don Pierre, levons les verres, Catalans, Provençaux, Limousins et Gascons! À la mémoire du roi Don Jacques et du royaume d'Aragon!
Provence et Catalogne, amis, sont deux compagnes, deux sœurs que la lumière enfanta en souriant. Un jour, les amoureux entrèrent en campagne... Adieu! l'une donna sa main au roi d'Espagne, à celui des Français l'autre se maria.
C'est égal, vive Dieu! les nobles et fortes races n'oublieront jamais les splendeurs de leur sang. Ils ont beau dire “Taisez-vous, vos gloires sont mortes!” nous autres qui savons ce que porte l'histoire, ensemble nous trinquons au bout de cinq cents ans.
... Cependant si quelqu'un trouvait embarrassante notre cause, jeunesse, en avant toujours! Il est beau, comme Majorque en fleurs, de lutter avec courage contre le battement de la mer envieuse et de ne jamais subir l'uniforme niveau!”

Mais il ne récite nulle part *la Comtesse*: elle aurait causé un déchaînement d'enthousiasme, provoqué une manifestation politique et la police serait intervenue.
Le consul de France, qui avait reçu certainement des instructions du quai d'Orsay, ne prit part à aucun banquet, n'assista à aucune fête.

Son absence fut remarquée et déplut. Et on le lui fit bien voir. Quelques jours après le départ des Provençaux, il alla au théâtre où on jouait un drame de Balaguer. À son entrée dans sa loge, une partie de l'assistance se mit à siffler:
— On a sifflé votre imbécile de consul, écrit Balaguer à Mistral.

Quelques mois après, il lui apprend que *la Comtesse* est de plus en plus populaire:
— Vous ne pourrez jamais vous imaginer avec quel enthousiasme on a reçu à Reus la lecture que j'ai faite au théâtre de votre *Comtesse*. Trois fois, on m'a fait répéter la lecture. Ernesto Rossi, le célèbre acteur tragique, qui était là, me l'a demandée pour la traduire en italien. Il est un bon poète. Zorilla ne la connaissait pas et il en est resté enchanté.

En septembre, nouveau soulèvement révolutionnaire, mais, cette fois, c'est le triomphe. Balaguer, qui était retourné en France, écrit, de Cette, à Mistral:
— Le consul espagnol nous a reçus à bras ouverts et a mis le télégraphe et le consulat à notre disposition. Nous triomphons sur toute la ligne. Demain soir nous serons en Espagne en pleine révolution et en pleine fête de la liberté.

La reine Isabelle ayant été détrônée, Balaguer, dont le parti est au pouvoir, écrit à Mistral, le 2 novembre 1868:
— On vient de me nommer préfet de Séville, mais je n'accepte pas, comme je n'ai pas accepté le poste de préfet de Malaga.

Mon poste est en Catalogne. Pourquoi veut-on m'envoyer en Andalousie?

Pourquoi? Ame candide, il le demande! C'est pour les mêmes raisons qu'on aurait offert la préfecture du Pas-de-Calais ou le gouvernement général de l'Algérie à Mistral s'il avait rendu de grands services aux républicains de Paris.
Mistral, désillusionné quant à la politique parlementaire française, continue d'avoir confiance en ses amis d'Espagne. Il leur adresse de longues lettres de félicitations et de conseils. Il écrit à Albert de Quintana, le 4 octobre:
— Je ne me dissimule pas qu'au milieu des ivresses du triomphe, vous devez vous trouver en face de sérieuses et formidables préoccupations. L'Espagne a besoin de beaucoup de bon sens et de bonheur. Si des hommes dévoués et intelligents parviennent à lancer au plus tôt votre pays dans la vraie liberté, dans le fédéralisme, vous ferez l'admiration de l'Europe.

Les difficultés sont, en effet, sérieuses, formidables. Les monarchistes libéraux qui vont aller chercher un roi libéral dans une cour étrangère craignent d'être débordés par les démagogues. C'est pourquoi Balaguer, dont on a besoin, est nommé gouverneur de Barcelone.
Il écrit à Mistral, le 1er décembre:
— La démagogie voulait nous présenter la bataille. Si les démagogues veulent nous la donner, je l'accepterai.
L'ordre avant tout. Sans ordre, il n'y a pas de liberté. Mon ami, les républicains d'ici ne sont pas ceux de France. Les véritables républicains, les véritables fédéralistes sont avec nous.

Il est vrai qu'il y a en Espagne, et surtout en Catalogne, des républicains fédéralistes qui accepteraient une nouvelle monarchie pourvu qu'elle fit la fédération. Mais ils sont en minorité. Et les autres?

— Dans les autres, continue Balaguer, il n'y a que misère, démagogie et désordre. Les socialistes veulent nous envahir. Ça n'arrivera pas, je vous le jure, tant que je serai vif.

Il va devenir un grand personnage officiel. Compatriote et ami du maréchal Prim, chef du gouvernement provisoire, élu député, il écrit à Mistral, le 30 janvier 1869, avant de partir pour Madrid:
— C'est maintenant que va commencer la véritable révolution en Espagne. Jusqu'ici nous nous sommes amusés. La comédie est terminée. Le drame, peut-être la tragédie, va commencer.

Il croit sans doute encore que la conclusion sera l'établissement du régime fédéraliste. Or, ce n'est pas le parti dont il est un des chefs — et la dupe — qui luttera, les armes à la main, pour la cause de l'autonomie des provinces, de la fédération, mais celui des ultra-réactionnaires, le carlisme.

Le 8 septembre, Balaguer est à la Haye, d'où il écrit à Mistral:

“J'ai dû partir de Madrid avec le maréchal Prim. Il m'a retenu à Bordeaux quand je croyais être libre, et il m'a fallu aller l'accompagner à Paris pour les affaires d'État... Ici j'ai trouvé un cousin de M. de Semenov... Lui et moi nous avons dîné aujourd'hui avec la reine de Hollande au Palais du Bois de la Haye, et nous lui avons parlé de vous. Même, j'ai récité devant Sa Majesté hollandaise avec tout mon cœur les vers: “Langue d'amour, s'il y a des fats et des bâtards, ah! par Saint-Cyr, tu auras du terroir les mâles à ton côté,” etc.

Le 18, il lui écrit:

“Mon ami et mon maître, de la Haye j'ai dû partir à Berlin pour voir le roi de Prusse, à qui je devais porter une missive confidentielle du gouvernement espagnol.”

C'est du prince de Hohenzollern, candidat de Prim au trône d'Espagne, qu'il s'agit dans cette missive. Balaguer, ce grand ami de la Provence et de la France, a dans son portefeuille, la cause de la guerre franco-allemande qui va éclater dans moins d'une année.

X X X X X X X X X X X X X X

CHAPITRE VI

Le choix politique d'un poète. — Crise morale. — Son évolution angoissée. — Mistral fédéraliste avant tout. — Les affaires d'Espagne. — Le carlisme, aboutissement logique du fédéralisme.

D'une lettre écrite par Mistral à Albert de Quintana, le 25 novembre 1872, je détache ces cinq mots: “Mon âme est en paix”.
Et les lignes suivantes d'une lettre qu'il adressa à Victor Balaguer le 8 février 1873:

— Il fallait choisir. J'ai fait mon choix. Et je n'éprouve plus de ces hésitations, de ces contrariétés, de ces remords intimes qui nous rendent flottants et anxieux lorsque nous voulons un juste milieu quelconque.

Le choix dont il parle avait été fait, en partie du moins, avant la fin de 1870. Eh quoi! le poète a attendu jusqu'à la quarantième année de son âge pour se débarrasser des remords intimes, échapper à l'anxiété et faire un choix qui mette la paix dans son

âme! Cet aveu même s'il n'était accompagné d'aucune explication, suffirait à nous faire entrevoir une âme et un esprit bien différents de ceux des deux ou trois Mistral conventionnels, tout d'une pièce, immuables, qu'on ne cesse de proposer à l'admiration ou à la curiosité du public.

En septembre 1870, Mallarmé regrettait que son ami n'eût pas proclamé la République du haut du balcon de l'hôtel de ville d'Avignon. Hélas! le grand Maillanais n'a plus le cœur à la République ni à la démocratie et les événements qui vont suivre ne seront pas faits pour l'y ramener. A la lueur des leçons qui jaillissent de la guerre, de l'établissement de la République par une émeute parisienne et des luttes sanglantes entre communards et Versaillais, une idole du Forum, le libéralisme, s'est écroulée en lui. La Commune a bien été vaincue — au prix de quels flots de sang! — mais la rouge Internationale lui apparaît plus menaçante que jamais.
En septembre 1871, il a écrit son sirvente *du Rocher de Sisyphe* dont on ne saurait trop relire la dernière partie qui, depuis, n'a jamais cessé d'être de circonstance:
— La France unie et forte, et de noble ambition altérée, conquiert, brille, éblouit, dans la guerre et la paix également illustre. Ça! encore un effort! à ton apogée, reine, tu vas parvenir... Non, ce serait dommage! Au carrefour, droits sur les bornes, entendez crier au vent les prophètes à la mode: "Plus de patrie! A bas les frontières! Nations, les gloires nationales sont des abominations! Table
rase! écrasons le passé quel qu'il soit! L'homme est dieu aujourd'hui, il n'est personne qui n'ait les yeux ouverts!"
C'est cela! Français, vive l'humanité! Et notre patrimoine, notre héritage légitime, nous le répudions ou nous le gaspillons.

L'antique loi du Christ qui nous servait de tour et qui, morts, nous ouvrait son radieux paradis, nous l'abjurons comme une chose embarrassante... Qu'est-ce que Jeanne d'Arc, saint Louis et Turenne? Cela est vieux, rouillé, fruste comme les liards... Quelle nécessité, d'ailleurs, de toujours ressasser Bouvines, Denain, Lodi, Austerlitz, Iéna! Le Dieu des armées, gorgé de cervelles et de sang, a vécu: place à l'ère nouvelle!
Pendant que nous sablons la bière de Strasbourg, terribles tout à coup les tambours rappellent et, se ruant sur nous, les peuples (nos frères!) nous brisent le verre entre les dents... Empereur, sois maudit, maudit, maudit! Tu nous as vendus... Et éveillés en sursaut, éperdus, nous courons; de rage nous fracassons la colonne Vendôme; nous effondrons les dômes de nos monuments, nous brûlons Paris, nous tuons les prêtres; et ensuite, nous reprenons, efflanqués, le rocher du Progrès!

Moins d'un an après, Mistral semble sortir définitivement d'une crise intellectuelle et morale. Il l'écrit à ses amis les libéraux catalans et, dans des lettres que nous allons résumer et où il est autant question des événements d'Espagne que de ceux de France, il leur fait part des certitudes acquises. Il n'a pourtant pas attendu l'année 1872 pour avoir une vision très nette, car une des lettres en question est antérieure au poème du *Rocher de Sisyphe.*

— Une série de fatalités, dit-il quelques jours après la proclamation de la République, conduit la France au dernier point de désorganisation.

La pourriture administrative mise au grand jour par la formidable invasion prussienne n'est pas seulement l'œuvre de l'Empire, elle est surtout le résultat de cette centralisation maudite qui a tué la vie de nos vieilles provinces, l'énergie des communes et l'initiative des particuliers.
Pourtant, il ne s'abandonne pas au désespoir. Il estime qu'il y a, en France, trop de valeur individuelle, trop d'héroïsme latent, trop de générosité native, trop d'aspirations idéales pour que c'en soit fini de nous.
Mais, conclut-il, Dieu nous garde de la guerre civile! comme s'il prévoyait qu'elle va éclater.
Et elle éclate, en effet: — Il fallait passer par là.

Les peuples ne se corrigent pas avec des conseils, il leur faut les terribles leçons de l'expérience. La France a franchi deux épreuves formidables l'invasion étrangère et la guerre sociale. La “démagogie hideuse” a été vaincue. Reste un troisième acte au drame: le choix d'un gouvernement définitif. Que ce soit la monarchie ou la république, peu lui importe à ce moment (mai 1871); il est pour le régime qui instaurera la fédération des provinces. Or, il est convaincu que l'idée fédéraliste n'est pas encore comprise en France et que la question ne sera même pas posée devant le Parlement. Aussi a-t-il répondu, en octobre 1870, à un de ses amis qui, au nom d'un groupe, lui avait offert une candidature législative à Marseille:
— Je ne suis pas ambitieux, et tout mon idéal, tu le sais, est la résurrection de la patrie provençale écrasée depuis cinq cents ans par la centralisation parisienne.
Cette pensée ressort de toutes mes œuvres, et tous ceux qui m'ont lu savent que j'aime la Provence comme une maîtresse adorée, et savent que personne n'a chanté avec plus de passion la race du Midi et le peuple de la glèbe. Voilà pourquoi je ne ferai pas un pas pour briguer n'importe quoi dans mon pays. Tous savent qui je suis, tous savent d'où je suis, et si on ne le sait pas, qu'on le demande. Il n'est, du reste, pas certain que je pusse, à l'heure actuelle, être utile à mon pays comme je le voudrais. Si je participais au travail d'une Constitution nouvelle, je ferais tous mes efforts pour faire triompher le principe fédératif et je crois, malheureusement, que cette idée n'est pas encore comprise en France. Nos républicains français rêvent sans cesse les bienfaits des Constitutions américaine et suisse et tous, ou presque tous, ignorent ou repoussent le seul moyen de les atteindre, qui est la fédération.

Depuis qu'il a pris contact, en 1867, avec les dirigeants du parti républicain, Mistral se méfie d'eux; il ne peut compter sur eux pour faire la fédération des républiques françaises. D'autres, dans son entourage, sont pleins de généreuses illusions, tel Paul Arène avec qui il est en correspondance. Le futur auteur de *Jean-des-Figues* est un ferme républicain, mais, avant même la fin de l'année 1870, il n'est pas loin de penser que la République était belle sous l'Empire; pourtant il conserve la foi, et il écrit à Mistral:

— Votre lettre est belle quoique triste. Je pense comme vous à l'endroit de cette centralisation par trop romaine qui ne nous laisse pas de choix entre un empereur à Paris ou bien *Paris-Empereur*.
Mais que faire? Dans les circonstances où nous sommes, les idées, les hommes ne sont rien, les événements roulent. Mais ne désespérons pas. La centralisation, dites-vous, tue la France en ce moment. Qu'en savez-vous? C'est peut-être la France qui est en train de se guérir de la centralisation. Il fallut bien des malheurs à l'enfant prodigue avant qu'il se décidât, pauvre et meurtri, à revenir frapper à la porte paternelle. Après toutes ses misères présentes, si elle ne meurt pas, la France, peut-être, reconnaîtra sa maison. Mais je comprends que votre cœur saigne à la suivre le long des routes. Quand je considère les hommes, mon cher Mistral, j'ai peur pour la République.

Mistral n'a pas peur pour la République qui lui est devenue indifférente, mais il a peur pour la France. Paul Arène écrit encore à son maître et ami, en mai et juin 1871:
— Que dites-vous de mes prévisions politiques? Est-il vrai, comme je vous le disais, que les trois quarts des républicains intelligents sont fédéralistes ou tout au moins grands décentralisateurs, et que compter pour le triomphe de l'idée fédérale sur un vieux parti, quel qu'il soit, serait mettre dans le même lit une jeune fille et un cadavre et en attendre des enfants? Vive la libre existence communale, vive la floraison provinciale et, tendant son dais de satin bleu par dessus tout: vive la grande République!
Voilà mon idéal que nous n'atteindrons pas tout entier d'un coup, mais que j'espère bien entrevoir avant de mourir...
— Ne soyez pas injuste envers la démocratie, et n'oubliez pas (j'emprunte une de vos phrases) que Proudhon prenait fièrement le mot *Fédération* pour devise, lorsque le congrès de Nancy osait à peine prononcer celui de Décentralisation.

Oui, mais ce Proudhon que Mistral a beaucoup étudié et admiré en ce qu'il a d'admirable, est un antidémocrate et il a contre l'auteur du *Contrat social* une de ces haines vigoureuses, saines et justes, dont sont incapables les libéraux de la religion et de la politique. Et il n'est pas étranger, sur le terrain social, à l'évolution qui achève de détacher Mistral des sophismes libéraux. Cela nous ramène à sa correspondance avec les libéraux Balaguer et Quintana.
Son âme est en paix. Pour lui, la chose est claire maintenant. L'éternel combat de Satan contre Dieu continue de nos jours comme dans tous les temps de l'histoire du monde. Ces deux athlètes formidables sont incarnés dans le christianisme autoritaire et dans la Révolution antichrétienne. Entre les deux il a fait son choix. II est évident, à ses yeux, qu'un peuple qui s'abandonne aux illusions de la philosophie humanitaire perd son patriotisme et toutes ses vertus “Place au Christ et au Décalogue! Hors de lui et hors de là, il n'y a que pourriture, sauvagerie ou dissolution. “Pour arrêter notre décadence qu'on décore du nom de progrès, il ne voit qu'un souverain honnête, homme énergique et franchement contre-révolutionnaire, qui viendra remettre en honneur les idées d'autorité, de loyauté, d'obéissance aux lois, de devoir et de respect. Ce souverain est le comte de Chambord, Henri V.

Il n'y a que deux principes au monde: la liberté et l'autorité, la république et la monarchie légitime.

Tous les régimes intermédiaires, à savoir royautés révolutionnaires et empires démocratiques, ne sont que des instruments de dissolution et de corruption.
La République étant fatalement impossible en Europe par la frénésie et l'intolérance des radicaux, il ne reste que le droit divin... Malgré toutes les déclamations et forfanteries du dix-neuvième siècle, les grandes choses du monde latin se sont faites par la foi et par l'autorité. Si nous n'en revenons pas là, nous finirons comme Byzance.

Les Catalans libéraux sont d'autant plus stupéfiés par ces confidences que Mistral, à partir le 1871, applique ses raisonnements à la situation le leur pays. Nous avons vu quelle confiance il avait mise en eux et en quels termes il les félicitait l'avoir accompli leur révolution. Mais, étant nonarchistes, ils ont peur que le mauvais exemple donné par Paris républicain et communard soit contagieux et ait des répercussions en Espagne. Quintana exprime ses craintes à Mistral:
— Vous avez raison lui répond celui-ci, de comprendre que nos erreurs et nos vicissitudes auront en Espagne leur contre-coup.

Un parti républicain qui, après la chute de la reine Isabelle, a vu le nombre de ses adhérents s'accroître, s'est lancé dans la lutte électorale sous la direction du sonore Castelar; mais le suffrage universel élit des Cortès en majorité royalistes qui, sur la proposition du gouvernement provisoire, votent le rétablissement de la royauté. Plusieurs candidatures sont proposées: celles du jeune Alphonse, fils de la reine déchue, du duc de Montpensier, du roi de Portugal, qui sont repoussées. Ensuite le maréchal Prim offre la couronne à Léopold de Hohenzollern; la guerre franco-allemande est la conséquence de cette candidature. Enfin, le 16 novembre 1870, les Cortès proclament roi d'Espagne le prince Amédée, deuxième fils du roi d'Italie. Il n'en faut pas davantage pour que les monarchistes libéraux soient fermement convaincus que l'avenir est à eux, comme le présent, et qu'ils vont assurer pour toujours le bonheur et la prospérité de leur pays, bien qu'on n'entende plus parler de la fédération dont les Catalans demeurent partisans. Balaguer, qui est ministre du nouveau roi, écrit à Mistral, le 30 septembre 1871:
— J'arrive de Montserrat où j'ai été avec le roi. Je n'ai pas voulu que lui, le roi, passât par la Catalogne sans voir le Montserrat, sans prier au pied de la Vierge des montagnes. Eh bien! à Montserrat, je n'ai fait que penser à vous. Il me semblait que les échos de Saint-Jérôme me répétaient votre nom, il me semblait que là, dans ces vastes solitudes, il y avait quelque chose de vous et j'entendais répéter à mes oreilles les cris de: *Viva Propenza! Viva, Mistral!*
Alors, j'ai raconté, au roi Amédée, qui est bon et aimable pour moi, je lui ai raconté nos courses par Montserrat avec vous, et le temps heureux que j'ai passé en Provence près de vous et de vos amis...

... Oui, vous avez raison, je pense tout à fait comme vous et je vois que nous sommes frères d'âme et de pensée. Vous avez traversé de rudes épreuves, mais j'espère que le bon sens finira par dominer en France comme il commence à dominer chez nous.
Nous aussi, mon cher ami, nous avons passé par de grandes douleurs et de grandes amertumes. Par bonheur, il paraît que commence à briller un rayon de nouveau soleil. Pauvre Espagne! Elle mérite bien de se chauffer aux rayons d'un soleil de liberté bien entendue et d'ordre.

Mistral n'est pas loin de partager ces espérances; du moins, il formule des vœux Il écrit à Quintana, à la même époque:
— Si, jadis, l'exemple de notre grande Révolution vous a jetés dans une guerre civile de quarante ans, il est probable que le spectacle de nos lamentables déchirements et de nos ridicules contrefaçons de 1793 ouvriront les yeux des révolutionnaires de votre pays et les retiendront dans la saine et antique voie chrétienne.

Mais les grandes espérances s'effondrent presque aussitôt. Le soleil de liberté bien entendue et d'ordre est obscurci; une nouvelle période de souffrances terribles est commencée. Rien ne peut plus arrêter la démagogie déchaînée. Les libéraux vont récolter non ce qu'ils ont rêvé, mais ce qu'ils ont réellement et inconsciemment semé. Ces idéalistes timides ont dit aux révolutionnaires audacieux et logiques: “Vous n'irez pas plus loin.”
Ceux-ci veulent aller plus loin et tirer de la doctrine toutes ses conséquences pratiques. La surenchère démagogique bat son plein. Les partis se multiplient; il y a des républicains centralistes et des républicains fédéralistes. Ils s'entre-déchirent, mais sont unis quand il s'agit de créer des difficultés au pouvoir et d'ébranler le trône. Le carlisme relève la tête. Mistral, qui suit les événements avec attention, voit clair.

Le 23 novembre 1872, il écrit à Quintana.
— Vous n'échapperez pas à la fatalité qui nous entraîne. Si l'Internationale doit nous dévorer, vous serez mangés aussi, car il paraît que les mécréants et les barbares ne manquent pas non plus chez vous.

Le 4 février 1873, Balaguer écrit à Mistral:
— Nous sommes chez nous dans des moments suprêmes. Si la cause de l'ordre et la véritable liberté n'arrivent pas à triompher, nous sommes à jamais perdus. Notre pays, notre malheureux pays traverse une de ses plus grandes et terribles crises. Les carlistes sont en armes et portent le feu et la guerre partout; les partisans de l'ancienne reine vont se mettre en armes aussi; les républicains veulent arborer leur drapeau de licence et de *petroleo*, et les hommes qui sont aujourd'hui au pouvoir ne pensent qu'à eux et à faire leur fortune.

Les hommes qu'il qualifie ainsi sont ceux avec lesquels il a fait la révolution contre la reine Isabelle, ceux qui voulaient le nommer préfet en Andalousie pour se débarrasser du grand chef catalan qu'il aurait pu être, ceux qui l'ont étouffé sous les honneurs en faisant de lui l'un des ministres de la monarchie née de la révolution. Et voici

comment, à la fin de la même lettre, il qualifie les chefs de ceux qui ne pensent qu'à leur fortune, les maîtres du pouvoir qui ont à défendre l'ordre et ce qu'il appelle la "liberté bien entendue" ou la "véritable liberté" contre tous les assauts:
— Je vous écris à la hâte sur mon bureau de la Chambre, avec l'idée en vous, mais prêtant une oreille à un discours stupide que nous fait notre président du Conseil des ministres. Je n'ai jamais vu de ma vie un animal comme Ruiz Zorilla.

Sept jours après, le roi Amédée abdique; la République est proclamée. Et c'est l'anarchie. Les partis républicains s'entre-déchirent avec plus d'acharnement encore que lorsqu'ils étaient dans l'opposition. Castelar, républicain et centralisateur à outrance, préférerait une restauration de la monarchie à l'établissement d'une République fédérale. Entre les mains des républicains les principes opposés aux siens conduisent au cantonalisme, à cet émiettement de souverainetés qui, en fait, dans quelques régions de l'Espagne est une parodie sanglante et grotesque du fédéralisme.
En fait aussi, les véritables défenseurs des libertés régionales contre le libéralisme et le parlementarisme centralisateur sont les Basques qui se soulèvent et se battent héroiquement, farouchement, pour la cause de don Carlos. En faisant la guerre pour l'absolutisme, ils la font pour leurs *fueros* qu'on leur arrache lambeaux par lambeaux; ils se battent pour le roi absolu, mainteneur et protecteur de leurs républiques.
En somme, tout ce qu'il y a d'essentiel dans le programme fédéraliste de Balaguer et de Quintana, et aussi dans celui de Mistral, se trouve dans le carlisme. Logiquement, les deux patriotes catalans auraient dû s'enrôler dans les troupes de don Carlos qui avait, d'ailleurs, de nombreux partisans en Catalogne où des combats furent livrés. Mais ils sont séparés du prétendant par la question religieuse. Ce n'est pas qu'ils soient des sectaires de l'anticléricalisme; ils sont des dévots de Notre-Dame de Montserrat, patronne de leur Catalogne, ce qui est quelque chose, ce qui est beaucoup. Mais, en leur qualité de libéraux, ils ont peur du gouvernement des curés. Et ils ont, par-dessus tout, le fétichisme du parlementarisme. Aussi sont-ils plongés dans une véritable stupeur lorsqu'ils reçoivent un chant que Mistral vient de composer à l'honneur de la jeune, charmante, héroïque et princière amazone du carlisme, doña Blanca de Bourbon, belle-sœur du prétendant.

Voici quelques strophes de ce poème dont Mistral savait qu'il scandaliserait ses amis:

Du silence, j'ai assez et mon cœur brûle de honte.
De Provence à Catalogue doit partir une chanson.
Sur la plus haute branche, rossignolet d'amour, chante doña Blanca de Bourbon.
Doña Blanca, jeune reine qui as au front les fleurs de lis, dans la flamme et dans le givre, ton courage tressaille.
Doña Blanca, dans les nues tu vas luttant, quand les repus dans Gomorrhe et dans Ninive font leur dernier carnaval.
Doña Blanca, sainte femme, contre le peuple méchant qui prévarique et blasphème tu vas combattre pour ton Dieu.
Doña Blanca, chevalière de l'Église qui souffre, tu foules au galop, dans l'aire, l'horrible ivraie de l'Antéchrist.

Doña Blanca, lis d'Espagne, heureux qui, plein de respect, avec toi tient la campagne, heureux qui tombe à tes pieds!

Quintana écrit à Mistral pour lui manifester son étonnement. Le Maillanais lui répond qu'en chantant la princesse carliste, il n'a pas fait œuvre de politique mais simplement de poète et il développe sa pensée dans laquelle d'ailleurs la politique intervient:
— Fatigué, écœuré par le verbiage des avocats démocrates qui ruinent, tuent et ridiculisent le pauvre monde latin, j'ai vu avec plaisir cette jeune princesse qui monte à cheval et qui se bat au soleil pour la tradition de sa race et pour la religion des ancêtres. C'est une figure poétique et je l'ai chantée. Que sa famille triomphe ou non elle aura combattu et battu les troupes de Castelar. Cela suffit. Il est aisé de dire que les carlistes sont impopulaires en Espagne. Mais enfin, qu'il se lève donc ce grand parti honnête, ce parti espagnol et chrétien qui ne veut ni des intransigeants, ni des soldats de Carlos VII! Si personne ne proteste contre les atrocités d'Alcoy, de Malaga, de Carthagène, etc., les montagnards de la Biscaye n'ont-ils pas raison d'affirmer, eux aussi, leur foi et leur croyance?

Mistral sait que le parti de la reine déchue qui s'est jeté aussi dans la mêlée et veut restaurer la royauté en élevant au trône le jeune Alphonse, fils d'Isabelle, a beaucoup de chances de l'emporter sur les républicains divisés et sur les carlistes. Mais, dit-il à Quintana, si les alphonsistes triomphent, que deviendra alors, devant l'histoire, votre révolution de septembre? L'histoire constatera que, par la faute des libéraux, l'Espagne a été livrée, pendant six ans, au désordre et à la gabegie, que les ruines se sont amoncelées, que les citoyens se sont massacrés les uns les autres, et qu'au bout de ces six ans, les choses ont été remises en l'état antérieur à cette révolution libérale qui n'a pu tenir aucune de ses promesses.
— Il faut devenir rouge ou blanc! dit Mistral à son ami Quintana qui a cru résoudre la question sociale en versant quelques gouttes de carmin dans un verre d'eau.

Revenant à la question provençale qui le passionne par-dessus tout et de laquelle il ne s'est, d'ailleurs, guère écarté en parlant des affaires d'Espagne, le poète de *Mireille* conclut:
— Poète de la tradition provençale, fils d'une langue et d'une nationalité que le progrès démocratique voudrait détruire, je suis logique eu vous conseillant de ne pas oublier que les vieux Catalans étaient catholiques et monarchistes.

À cette époque, le carlisme est très populaire dans tout le midi de la France. Les partisans, très nombreux dans le peuple des villages, du comte de Chambord, sont qualifiés de carlistes.
A Maillane, à Avignon, principalement dans les quartiers populaires de la Fusterie et de la Calade, on est carliste. On l'est dans l'entourage de Mistral. Un grand ami du poète qui porte le beau prénom romain de Scipion et le nom de Doncieux, préfet de Vaucluse, est un carliste pratiquant et agissant non seulement chez ses administrés, en faveur d'Henri V, mais aussi auprès de ses amis les libéraux espagnols pour la cause de don Carlos. Sur papier officiel avec en-tête “Préfecture de Vaucluse, Cabinet du

Préfet", il écrit à ceux-ci de longues lettres où il développe la thèse de Mistral sur la monarchie antiparlementaire, le catholicisme et l'union des peuples de civilisation latine contre le péril germanique. Un quart de siècle après, elle sera reprise par un autre Provençal, lequel, à cette date, est un enfant de six ans qui joue au bord de l'étang de Berre avec ses petits compatriotes de Martigues.
— Qui sait quel sera notre avenir à nous, Français?
Telle est, dans les années qui suivent le désastre de Sedan, dans les années de révolution parisienne et de massacres, de progrès de la démagogie et d'assaut contre le catholicisme, la préoccupation constante de quelques grands Provençaux. Ils sont quelques-uns, une douzaine à peine, à Maillane, à Avignon, à Montpellier, qui ont ensemble, et chacun séparément, plus de sagesse française, de logique et de prévoyance qu'on n'en trouve à Paris dans tout le Parlement. L'un de ces mistraliens, le baron de Tourtoulon, écrit à Albert de Quintana:
— … Quelle rude épreuve, mon cher ami! Si, du moins, nous savions profiter de la leçon. J'ai bien peur que la guerre qui finit ne soit que le premier acte d'un drame épouvantable. Il se prépare dans les pays germains une nouvelle invasion des barbares.
La manière dont l'Allemagne a conduit la guerre, depuis Sedan, prouve qu'il y a chez eux une haine de race que j'avais pressentie dans mes relations avec ce pays. Depuis longtemps, il règne cette conviction en Allemagne que les races latines sont très inférieures aux races germaniques, que chez nous il y a beaucoup de brillant mais peu de fond, que nous sommes nés pour la parole et eux pour la réflexion et l'action.
La France elle-même, avec son étourderie habituelle, avait contribué à mettre en honneur la science et la philosophie allemandes.

Aujourd'hui, vous n'ôteriez pas de l'esprit des Allemands les plus pacifiques qu'ils sont désignés par Dieu pour régénérer l'Europe et, en particulier, les races latines. De cette conviction et de leur instinct éminemment pratique vient cette union extraordinaire de toutes les parties et de tous les souverains de l'Allemagne qui ont su oublier leurs rivalités dans un intérêt commun. Si les nations latines avaient un peu de ce bon sens, si elles savaient oublier de mesquines jalousies, et s'unir par des traités militaires, commerciaux, politiques qui assureraient à chacune sa parfaite indépendance et les mettraient toutes sur le pied d'une parfaite égalité, elles seraient invincibles pour la défensive et l'Espagne, l'Italie et la France verraient se décupler leur prospérité.

Les hommes qui ont fait preuve de tant de clairvoyance sont bien rares, car cette lettre est du 7 mars 1871. Tout y est. Les vues de Tourtoulon sont exactement celles de Mistral qui, quelques années après, écrit au même Quintana:
— Vienne, vienne le calme, et nous verrons encore de belles choses. Mais je crois qu'il nous faudra traverser encore quelque horrible guerre générale.

C'est bien d'être clairvoyant quand tant d'autres hommes — parmi lesquels des esprits d'élite — sont aveuglés. Mais le devoir de tout citoyen clairvoyant n'est-il pas de servir son pays autant qu'il le peut, en prévision des périls qu'il redoute?

Mistral est électeur dans l'arrondissement d'Arles, son nom n'est qu'une insignifiante unité dans la liste électorale d'un petit village; il n'est ni ministre, ni député, ni diplomate. Mais il a son génie et son prestige de poète. Il va mettre l'un et l'autre au service de sa Provence et de la France entière.

X X X X X X X X X X X X X X

CHAPITRE VII

Le patriote. — La Confédération des peuples latins. —Le sens des fêtes de Pétrarque. — Un chef-d'œuvre de diplomatie. — Inutile prologue à la Triple-Alliance.

Nous avons analysé la modification profonde qui s'est accomplie dans les sentiments et les idées de Mistral sur les sujets politiques et religieux qui préoccupent le plus l'âme humaine, à la clarté des leçons qu'il tire des événements tragiques dont il est le témoin l'invasion allemande, la Commune et la poussée démagogique; en Espagne, l'anarchie et la guerre civile. À ces deux derniers malheurs il faut joindre comme éléments de méditations et de résolutions l'échec des fédéralistes catalans dupés aussitôt après leur puissante participation à une révolution libérale qui, généreuse au début, comme presque toutes les révolutions, a conduit l'Espagne où elle est en 1873: dans un fleuve de sang.

Quelle va être désormais la position de Mistral en sa double qualité de Provençal et de Français? Quoiqu'il soit un grand poète, ou plutôt, précisément parce qu'il est un grand poète et aussi un patriote, un génie qui sait voir, déduire et prévoir, il ne peut se réfugier dans une tour d'ivoire parnassienne. Il le peut d'autant moins que l'élite de la Provence sait l'entendre et est prête à le suivre et que, dans certaines circonstances, il pourrait, par la magie de sa parole agir sur le peuple. Cette position, celle qu'il recommande à ses fidèles et à ses disciples, il l'a clairement définie dans une lettre qu'il adresse à Jules Boissière, le 14 septembre 1885. Quatorze ans après la guerre, il préconise la même attitude et les mêmes devoirs envers la France et la civilisation qu'au lendemain de la Commune car la situation n'a pas changé, quant au fond, et la menace d'une “formidable guerre générale” subsiste toujours:

— N'oublions pas que, depuis quatre cents ans, toutes les forces, toutes les malices de l'esprit humain ont été employées à nous déprovençaliser: et chose horrible, tous les lettrés et tous les hommes notables de la Provence ont aidé de toute leur influence à ce mouvement contre nature. Si vous voulez donc considérer ce qui s'est fait depuis trente ans pour raviver le sentiment provençal et la gloire qui s'est accumulée sur

notre langue, il vous faudra bien convenir que nous n'avons pas mal mené la barque. Mais tout cela ne s'est pas accompli sans luttes âpres et non plus sans adresse. Mettez-vous bien en tête que nous naviguons au milieu des écueils, et que la prudence est la première vertu des combattants faibles et mal armés.
L'essentiel est d'avoir la foi, c'est de croire en l'étoile qui a si bien guidé notre barque jusqu'ici.
Ma conviction, déjà partagée par quelques hommes de pensée, est que le Félibrige porte en lui la solution des grandes questions politiques et sociales qui agitent l'humanité. Comme politique générale, nous devons porter nos visées et nos désirs vers le système fédéral: fédération des peuples, confédération latine et renaissance des provinces dans une libre et naturelle fraternité.
Mais avant de se vouer ouvertement à cette tâche suprême, il faut attendre le dénouement de la formidable guerre qui, latente ou déclarée, accumule toujours davantage ses nuées entre le germanisme et la latinité. A la France meurtrie, à la France, chevalier de la civilisation latine, nous devons fidélité et dévouement filial, car c'est elle qui soutient, comme elle a toujours soutenu, la bataille.
N'allons donc pas, par des imprudences vaines, faire le jeu de l'ennemi mortel de notre race, et compromettre aux yeux des ignorants et des mécréants les résultats conquis.
Tenons-nous-en, pour le moment, à la question de langue et luttons hardiment, sans cesse et de toute façon, pour remettre en honneur, dans les familles provençales, le parler de la terre de Provence. Et rappelez-vous que, la langue sauvée toutes les libertés en jailliront à leur moment. Inutile de creuser plus profondément...

Donc, rien qui puisse compromettre l'union plus que jamais désirable de tous les Français et fournir à des adversaires de bonne ou de mauvaise foi des armes contre le Félibrige.

Or, en se maintenant sur le terrain des revendications linguistiques, Mistral va susciter autant de haines et de calomnies que s'il levait l'étendard d'une révolution séparatiste et se proclamait président de la République provençale.
Mais, en 1873, il estime que, sur ce plan de l'union patriotique, son devoir de Français est de travailler à l'établissement d'une confédération des peuples de civilisation latine. Or, c'est à cette occasion, à cause des succès de cet apostolat, que des Français, aveuglés par des passions politiques et manœuvrés par les ennemis de la France, vont l'accabler d'insultes.
Avec les Catalans fédéralistes et “fils de l'Espagne magnanime”, il a déjà pris pied au sud des Pyrénées. Il va, maintenant, tendre la main à l'Italie. L'un de ses amis et collaborateurs, Léon de Berluc-Perussis, une des plus grandes figures de la Provence politique et littéraire, lui en fournit les moyens en prenant l'initiative de faire célébrer à Avignon, par des fêtes solennelles, le cinquième centenaire de la naissance de Pétrarque. L'entreprise était si hardie qu'elle en paraissait téméraire. A peine l'idée était-elle lancée qu'elle suscita, de toutes parts, de graves objections et que des embûches furent tendues aux organisateurs. Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis ces événements; pour se rendre compte des difficultés que soulevait le projet des

patriotes provençaux, il faut non seulement connaître dans ses grands traits l'histoire de la France et de l'Italie à cette époque — et aussi celle de l'Espagne qui, conviée aux fêtes, fut représentée à Avignon — mais aussi connaître l'état d'esprit des populations, les polémiques ardentes et les passions politiques et religieuses qui se donnaient libre cours.

À la fin de 1873, quand Mistral, Berluc-Perussis, Roumanille et Aubanel préparent les fêtes de Pétrarque qui auront lieu en juillet de l'année suivante, l'Espagne est à feu et à sang. Les troupes carlistes remportent, dans le nord-est et le nord-ouest, des succès qui s'accentueront au début de 1874. Dans le sud-est, règne la sanglante anarchie cantonaliste qui fait de quelques villes des bords de la Méditerrannée autant de petites communes à l'image de celle de Paris. À Alcoy, on se massacre, on pille et on incendie. Maîtres du grand port de Carthagène, les cantonalistes sont maîtres de la mer pendant six mois et bombardent les villes du littoral qui ne se soumettent pas à leur autorité. Dans le courant de la même année 1874, les carlistes et les cantonalistes sont définitivement vaincus par l'armée qui s'est prononcée en faveur du fils d'Isabelle. Alphonse XII monte sur le trône et pacifie le pays. Notre ami Balaguer sera l'un des ministres du jeune roi dont il a détrôné la grand mère.

En France, nous sommes sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon; le Parlement a une majorité de conservateurs, bonapartistes, légitimistes, et orléanistes. On nourrit l'espoir de restaurer la monarchie, mais laquelle? C'est avec la collaboration du préfet de Vaucluse, Doncieux, et du maire d'Avignon, Roger du Demaine, tous deux légitimistes, que leurs amis, Théodore Aubanel, président, Roumanille et Mistral, vice-présidents du comité, organisent les fêtes de Pétrarque. Mais des Français, conservateurs et catholiques, peuvent-ils célébrer des fêtes auxquelles, forcément, l'Italie prendra part? Il s'agit de glorifier un poète du quatorzième siècle, qui séjourna à Avignon, y écrivit ses plus belles œuvres et illustra la fontaine de Vaucluse; mais la seule présence de grands personnages italiens ne va-t-elle pas faire intervenir la politique dans cette solennité? Or, la question romaine est encore d'une brûlante actualité.

L'unité de l'Italie n'est achevée que depuis trois ans. Au lendemain de la déclaration de guerre à la Prusse, les soldats français en résidence dans la Rome pontificale étaient rentrés en France. Le 20 septembre, la ville était prise par l'armée italienne. Pie IX avait été dépossédé de sa souveraineté temporelle et la capitale de la chrétienté était devenue celle du royaume. Cet événement avait soulevé des protestations dans tout le monde catholique. L'indignation et la douleur sont les mêmes, en 1873 et 1874, qu'au lendemain de l'entrée de Victor-Emmanuel dans Rome et de l'envoi, par le gouvernement de la Défense nationale, d'un ambassadeur pour féliciter le roi d'Italie. Mais les conservateurs étant devenus maîtres du pouvoir en France, une satisfaction est donnée aux catholiques intransigeants: un navire de guerre français, l'*Orénoque*, est en permanence dans les eaux italiennes, avec le propos non dissimulé de protéger les intérêts du Saint-Siège.

Le sens de cette manifestation est accentué par une visite que les officiers de l'*Orénoque* font au pape et par l'intervention du consul de France dans les troubles qui éclatent à Civita-Vecchia.

Dans de pareilles circonstances, peut-on, demandent avec anxiété les catholiques provençaux, célébrer une fête italienne à Avignon et recevoir comme hôtes d'élite des sujets du roi usurpateur et sacrilège? — Oui, répond Mistral. Et, ce qui est plus surprenant encore: — Oui, répond Aubanel catholique fervent, pratiquant — ce que n'était pas Mistral — et "imprimeur" de Sa Sainteté. Ces poètes traditionalistes, réactionnaires et patriotes sont en avance sur leur temps; ils voient très haut et très loin. Ce sont des éclaireurs qu'on n'aura plus qu'à suivre s'ils réussissent. Tout va se passer comme si le gouvernement français, qui désire un rapprochement avec l'Italie, mais n'ose s'engager officiellement et à fond, était leur complice. La présence et la collaboration de son préfet ne l'engagent pas politiquement, puisque les fêtes sont purement littéraires. Mais le maréchal de Mac-Mahon ne peut pas ignorer qu'elles prendront vite un caractère de politique internationale. Tout semble avoir été réglé secrètement d'avance.
Soudain, les radicaux et les anticléricaux poussent un halte-là retentissant et dénient à un préfet et à un maire catholiques et à des poètes "obscurantistes", le droit de commémorer Pétrarque qui, affirment-ils, est un héros de la libre-pensée et de la République. Ils en appellent à Garibaldi qui, en manière de protestation, écrit de Caprera, le 1er juillet 1874, au général Bordone, la fougueuse lettre suivante:

Mon cher général,

De vivi inferno (Roma) *un gran miracol fia,*
Se Criste teco non s'adira.

Ces magnifiques vers du grand poète de Vaucluse marquent le caractère anticlérical de son immortel génie.
Pétrarque, autant que Dante, est certainement un des plus vigoureux parmi les grands pionniers qui ont sapé jusqu'aux fondements le monstrueux édifice de la superstition dans un temps où des inquisiteurs de tout ordre rôtissaient la chair humaine avec autant d'ardeur que peuvent en mettre les anthropophages des îles Caraïbes.
Les hommes qui ont préparé la grande Révolution française, à qui le monde doit l'immortelle Déclaration des Droits de l'Homme, les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert et toute cette pléiade de géants rougiraient certainement d'avoir pour successeurs les tristes pygmées qui font aujourd'hui le malheur de l'humanité. Mais avant ces glorieux précurseurs de l'émancipation humaine et avec eux, nous pouvons justement placer le chantre de Laure et cimenter sous ses auspices, comme une antithèse du cléricalisme, la fraternité des peuples et surtout celle de la France et de l'Italie, destinées à marcher ensemble dans la voie de la civilisation.

Les journaux républicains de Paris se mettent à l'unisson. *Le Siècle* publie une lettre signée "Pétrarque" dans laquelle on fait dire à celui-ci qu'il n'aime pas la poésie provençale et qu'il est le précurseur de Garibaldi.

Cela ne suffit point. On en appelle à Victor Hugo. Les purs de la démocratie le supplient de venir assister aux fêtes; ils croient que la seule présence du grand poète de la République universelle suffira à reléguer dans un coin obscur ces cléricaux de poètes provençaux et à donner aux fêtes avignonnaises le caractère que Garibaldi a défini. Mais Victor Hugo s'excuse; il se contentera de s'associer à ces fêtes, de loin, et de tout son cœur. Il croit, ou feint de croire qu'elles seront très démocratiques. Il écrit à Jean Saint-Martin qui lui a adressé l'invitation au nom de la démocratie vauclusienne:

— Je suis heureux du souvenir que veut bien me garder cette vaillante démocratie du Midi qui est comme l'avant-garde de la démocratie universelle et à laquelle le monde pense toutes les fois qu'il entend la Marseillaise. La Marseillaise, c'est la voix du Midi, c'est aussi la voix de l'avenir.

... De loin j'assisterai, ému, à vos solennités. Elles fixeront l'attention du monde civilisé... Avignon, pendant ces trois jours mémorables, va donner un illustre spectacle. On pourrait dire que Rome et Paris vont s'y retrouver; Rome qui a sacré Pétrarque Paris qui a jeté bas la Bastille; Rome qui couronne les poètes, Paris qui a détrôné les rois; Rome qui glorifie la pensée humaine, Paris qui la délivre.

Cette accolade des deux cités mères est superbe. C'est l'embrassement de deux idées; rien de plus pathétique et de plus rassurant.

Rome et Paris fraternisant dans la sainte communion démocratique, c'est beau. Vos acclamations donneront à cette rencontre toute sa signification. Avignon, ville pontificale et ville populaire, est un trait d'union entre les deux capitales du passé et de l'avenir.

Nous nous sentons tous bien représentés par vous, hommes de Vaucluse, dans cette fête nationale pour deux nations. Vous êtes dignes de faire à l'Italie la salutation de la France.

Ainsi s'ébauche la majestueuse République fédérale du Continent. Ces magnifiques mélanges de peuples commencent les États-Unis d'Europe.

La déception des “hommes de Vaucluse” qui, décidément, doivent renoncer à faire de la commémoration de Pétrarque une grandiose manifestation de propagande républicaine et anticléricale, est d'autant plus vive que Victor Hugo, dans la suite et la conclusion de son épître, n'adopte pas la thèse de Garibaldi sur le chantre de Laure. Il ne le considère pas comme un précurseur des géants de la libre-pensée. Quelque chose manque, d'ailleurs, à Pétrarque pour être un des plus grands poètes de l'humanité; il lui manque — “disons virilement la Vérité” — d'avoir été malheureux; car le malheur “a toujours marqué le plus haut sommet du génie”.

Et le poète de la *Légende des Siècles* affirme, bien que personne n'en sache rien, qu'Homère a été incompris de ses contemporains et malheureux. Cette lettre fut publiée par le *Rappel*:

— C'est un modèle de galimatias! dit le journal conservateur d'Avignon. C'est du Victor Hugo.

Entre temps, au commencement de juillet, un télégramme d'Italie publié par toute la presse était venu semer l'inquiétude parmi les catholiques du Midi. Le chevalier Nigra, ambassadeur de Victor-Emmanuel à Paris, acceptait de représenter à Vaucluse

la commission *Petrarchesa* de Padoue et de juger les compositions italiennes qui seront envoyées au concours. Et voilà la politique internationale introduite, par une subtile *combinazione,* dans les fêtes de la poésie! Car à qui fera-t-on croire que l'ambassadeur du roi d'Italie ne sera, à Avignon, que le délégué d'une société littéraire de Padoue et que son rôle se bornerait à lire quelques douzaines de sonnets et à dire quels sont ceux qui méritent des médailles ou des mentions honorables! Evidemment, ce titre ne trompera personne. Il est certain que l'ambassadeur vient, en sa qualité de représentant de l'Italie, sur l'ordre de son roi et d'accord avec le gouvernement français:
— Tout va bien! dit Mistral de plus en plus optimiste.
La nouvelle de la participation du chevalier Nigra aux fêtes de la poésie amena un grand nombre de journalistes français et étrangers et d'hommes politiques à Avignon. Elles eurent lieu les 18, 19 et 20 juillet 1874; leurs principaux épisodes furent la réception des délégués étrangers, le concours de poésies, les jeux floraux, une excursion et un banquet à la Fontaine de Vaucluse, et une messe célébrée pontificalement par l'archevêque d'Avignon, en plein air, sur l'immense place du Palais des Papes.

Pendant trois jours de suite, dit Mistral dans sa *Chronique*, on vit cent mille âmes fraterniser dans la joie, l'admiration du beau, la concorde, et trois jours de suite, une population ardente s'abreuver tout entière à la source des plus nobles sentiments.

“Nos fêtes avignonnaises du *Centenaire*, dit l'*Union de Vaucluse*, ont pris les proportions d'un véritable événement, et d'un événement politique, qui plus est, à cause de la présence de M. le chevalier Nigra dont les paroles ont été commentées par chacun selon les besoins de sa cause.
Dès que les discours et les toasts du diplomate italien ont été connus, des télégrammes ont annoncé aux quatre parties du monde que notre ministre des Affaires étrangères s'était empressé de le féliciter et que M. Nigra n'avait rien dit qui n'eût été concerté d'avance entre le roi Victor-Emmanuel et lui.
La presse parisienne ou, pour mieux dire, la presse européenne avait envoyé ses délégués dans nos murailles et, grâce à l'électricité, la France, l'Italie, l'Angleterre, l'Espagne ont été mises en un instant au courant de ce qui se passait parmi nous.”

Le chevalier Nigra, dont les catholiques avaient redouté la venue, fut d'un tact si parfait et d'une telle éloquence qu'il séduisit tout le monde.
Tous les regards se portaient vers lui, toutes les oreilles se tendaient pour saisir les moindres de ses propos. Le journal conservateur d'Avignon constate qu'il exerce une espèce de fascination. Le 18 juillet, il prononce un discours à Vaucluse. Après avoir déclaré qu'on sait, au delà des Alpes, que nul plus que lui n'aime la France et sa double et glorieuse littérature, il fait l'éloge de Pétrarque, parle de la longue série de maux qui affligèrent l'Italie pendant les siècles d'oppression, du morcellement de son territoire et de l'occupation étrangère:
— II ne faut pas s'étonner, ajoute-t-il, si dans ces derniers temps l'Italie montra beaucoup de sagesse et de sens politique. Nous sommes devenus sages parce que

nous avons beaucoup souffert. L'Italie a saisi cette occasion avec un empressement bien naturel de vous envoyer, par-dessus les Alpes, ses souhaits de cordiale amitié.
Grâce au souvenir de Pétrarque, nous assistons au plus beau des spectacles: celui de voir réunies dans une même pensée deux grandes nations issues d'un même sang, nourries des mêmes traditions artistiques et littéraires, et faites pour s'entendre, se respecter et s'aimer, ne devant désormais avoir entre elles d'autres contestations que les luttes pacifiques et fécondes de l'esprit.

Ses hommages à la Provence et à sa littérature sont d'un poète.

Je ne peux pas et je ne veux pas vous cacher l'émotion que j'éprouve en voyant pour la première fois ces lieux consacrés par le génie et par la beauté.
Ma pensée aime à se figurer les deux ombres bénies de Pétrarque et de Laure passer lentement sur les rives de la Sorgue, dans l'attitude des couples heureux dont les *Triomphes* nous ont peint l'image charmante. Et, en remontant encore plus haut le cours des siècles, il m'est doux de rappeler, comme une sorte de pendant à ce tableau, les brillantes figures de vos ancêtres, poètes et chevaliers, qui trouvaient en Italie une seconde patrie, et qui invoquaient, pour arbitres des questions d'amour, d'illustres dames italiennes: Beatrix d'Este, Émilie de Ravenne, la comtesse de Savoie, la marquise Malaspina, la marquise de Saluces.
Vous savez, messieurs, qu'il fut un temps où votre belle langue était parlée et cultivée de l'autre côté des Alpes et que vos troubadours ont souvent rencontré en Italie des émules célèbres. Les rois de Sicile n'ont pas dédaigné de toucher aux cordes de la lyre provençale, et l'histoire nous a conservé les noms et parfois les compositions de trente troubadours italiens...

Il termine par une allusion à l'unité italienne achevée:

— Vous renouez aujourd'hui les traditions communes de deux peuples. Je vous remercie au nom de vos confrères italiens, au nom du comité que j'ai l'honneur de représenter, et j'exprime au nom de l'Italie et de son vaillant roi leurs sentiments de reconnaissance inaltérable pour la part prise par la France à l'affranchissement de ma nation.

C'est bien l'ambassadeur qui parle et non le délégué d'une société littéraire provinciale mentionnée en passant. Le ton politique est donné, il se maintiendra en cette journée de Vaucluse et les deux suivantes.
À son tour, le préfet Doncieux prononce un discours dont la conclusion fait écho à celui de Nigra .
— ... Je bois, dit-il à la prospérité de la France et de l'Italie, ces deux nations sœurs, issues d'une commune origine, ayant les mêmes croyances, les mêmes intérêts, les mêmes devoirs, et j'ajouterai: devant avoir les mêmes destinées; car, qu'elles le veuillent ou non, elles sont solidaires et ont la même mission à remplir. Je bois à Pétrarque, Français, Italien, chrétien. Je bois enfin aux hôtes éminents qui

représentent l'Italie littéraire et spiritualiste à cette fête du génie, de l'idéal et de l'immortalité.

À ces mots, le chevalier Nigra se lève et porte un toast à l'union des trois littératures, française, provençale et italienne.
Le plus grand succès, après celui de l'ambassadeur, fut pour Albert de Quintana qui, après la proclamation des noms des lauréats des Jeux Floraux, dont l'un était un de ses jeunes compatriotes, “fit tressaillir, dit Mistral, l'âme de la Provence avec cette improvisation:
— Félibres de Provence, le prix par lequel vous Couronnez un de nos plus jeunes poètes dit clairement le sentiment délicat qui vous inspire.
Grâces soient rendues à Dieu! et pour mieux l'honorer, laissez que moi, président indigne des Jeux Floraux de la langue catalane, je vienne recevoir ce prix au nom des poètes de ma terre qui tous verront dans la devise qu'il porte, le gage d'affection, l'auréole de gloire dont vous avez voulu parer fraternellement les lettres catalanes: — Catalogne et Provence ont fleuri ensemble parmi la poussière des ruines, et leurs épis se gonflent, dorés par le soleil de la tradition, d'une admirable poésie.
Que la vertu et le travail soient pour nous les fraîches haleines du matin, et la récolte sera abondante pour le peuple du Midi!
Ô vous qui entourez la Méditerranée comme un paradis de bonheur et une couronne de gloire, aidez-nous à rebâtir la maison paternelle par l'amour de la patrie; et si jamais les vents froids du Nord revenaient glacer le foyer de nos fils et dessécher l'herbe qui croît sur les tombes de nos aïeux, ils reculeraient effrayés devant l'éclat et la lumière sans pareille du soleil ardent de la race latine réunie.
Peuples de langue romane, le prix dont vous honorez la Catalogne restera sur nos cœurs comme la fleur des félibres; nous vous la rendrons bientôt convertie en une couronne de lauriers lorsque, renouvelant le triomphe de Pétrarque que nous chantons aujourd'hui, nous la déposerons sur le front du plus grand poète de la Provence, sur le front de Mistral qui, pour votre gloire et la poétique incarnation du génie de la race latine.

Les Jeux Floraux avaient été ouverts par un discours du préfet qui rend cet hommage à Mistral et à la poésie provençale:
— Pétrarque en mourant n'a pas emporté la poésie: elle est restée dans cette nature féconde et splendide, dans les rochers, dans les vents orageux, dans les soleils de ce pays.
Depuis quelques années nous assistons à une Renaissance provençale dont l'honneur appartient à des noms aimés et populaires que prononcent toutes les lèvres, à des Avignonnais qui sont l'ornement et l'éclat vivant de ces fêtes et pour lesquels mon amitié est égale à mon admiration.
Lorsque, ailleurs, à part de consolantes exceptions, la poésie semble abandonner sa voie spiritualiste, la seule pourtant qui soit vraiment créatrice et digne du grand but qu'elle poursuit, ici, les félibres, fidèles au culte de leurs dieux, passionnés pour la terre provençale, pour ses légendes, ses traditions et ses croyances, conservent la

spontanéité, la verve, la vérité du sentiment humain et la saveur particulière aux floraisons intellectuelles de ce sol inspirateur.
La destinée de ce pays est d'enfanter des œuvres d'un haut et pur sentiment poétique et moral. Pétrarque, il y a cinq siècles, avait soupiré les élégies de la passion chaste et idéale. Aujourd'hui, un de ses grands rivaux, descendant en droite ligne d'Homère, a doté la patrie de Laure des épopées nationales de l'amour.
Ce n'est pas une des moindres gloires de la Provence moderne que de pouvoir ajouter à la couronne que lui a tressée le génie de Pétrarque une autre couronne formée par la main pieuse, enthousiaste et puissante d'un de ses fils.

En somme, les fêtes d'Avignon constituent un chef-d'œuvre de diplomatie. Et les révolutionnaires sont furieux parce que quelque chose a été fait sans eux pour le rapprochement des deux peuples et que ce sont des poètes catholiques qui, travaillant pour la France, ont tendu la main à des représentants du "roi *carbonaro*".

Ces trois journées d'effusions lyriques, de manifestations d'une fraternité franco-italienne, de discours et de banquets eurent-elles des conséquences, des résultats pratiques, ou bien les choses restèrentelles en l'état où elles étaient avant le 18 juillet?
Il y eut d'abord un résultat immédiat que les journaux de l'époque enregistrent les discours échangés devant la Fontaine de Vaucluse firent monter d'un franc les fonds publics. Pour la première fois dans l'histoire du monde, un banquet organisé par des poètes en l'honneur de la poésie avait une influence sur la Bourse.
Deuxième résultat quelques mois après, le gouvernement français faisait rentrer l'*Orénoque* dans les eaux françaises. En accordant cette satisfaction au roi d'Italie, le maréchal de Mac-Mahon indisposait les catholiques intransigeants, mais à y bien réfléchir, on trouva que la mesure était sage: elle aurait fini par s'imposer à tous.

Alors, à quoi bon maintenir entre les deux pays cette cause de soupçons et d'irritation dont les ennemis de la France et même ceux du catholicisme auraient pu tirer parti sur le terrain de la politique internationale?
Troisième résultat: ces ennemis sont les vainqueurs de 1870. Comme nous allons le voir, l'Allemagne songe déjà à faire à son profit l'union des peuples latins, à l'exclusion de la France, c'est-à-dire contre elle. Elle n'épargnera rien pour atteindre son objet. Or, elle vient de trouver à Avignon, en Mistral et ses amis, des adversaires inattendus, puissants et heureux, des diplomates qu'on peut qualifier d'amateurs et qui réussissent mieux que les professionnels. Si le gouvernement français avait eu conscience des forces qui venaient de se révéler, il aurait nommé Mistral ambassadeur à Rome; par patriotisme, le poète aurait accepté au moins une mission temporaire. À son défaut, Léon de Berluc-Perussis, qui avait toutes les qualités d'un diplomate de carrière, était tout désigné. De même, le baron de Tourtoulon aurait été le meilleur des ambassadeurs auprès du roi d'Espagne.
Non seulement les poètes dignes de ce nom ne seront pas utilisés, mais encore les diplomates et les politiciens, secondés par des journaux qui sont plus ou moins inconsciemment au service de l'ennemi détruiront ou laisseront détruire leur œuvre. Moins d'un an après les fêtes d'Avignon, l'empereur d'Autriche et celui d'Allemagne

font une visite au roi d'Italie. En 1877, Crispi est ministre dans un cabinet Depretis. En 1881, il est président du Conseil.

L'année suivante, le traité de la Triple-Alliance est conclu.
La révélation de ce traité provoque, en France, une émotion extraordinaire.
Mais que font, dans les années précédentes, les hommes politiques et les grands "intellectuels", et que vont-ils continuer de faire? Ils germanisent la France par le livre, le journal et l'Université; ils imposent à l'adolescence et à la jeunesse la philosophie allemande et les idées allemandes; ils enseignent aux enfants du peuple une histoire qui est un plaidoyer contre la France. Il y a un poète, Frédéric Mistral, qui est une radieuse incarnation du génie latin; de tous les grands écrivains dont la longue existence emplit plus de la moitié du dix-neuvième siècle, il est le plus pur, le plus Français, le seul dans l'œuvre de qui on ne trouve pas la moindre trace des influences d'outre-Rhin. Or, il est le seul qu'on va insulter et traiter de mauvais Français.

X X X X X X X X X X X X X X

CHAPITRE VIII

Les Jeux Floraux de Montpellier de 1875 et de 1878. — Le chant du latin et l'ode à la race latine. — Le poète roumain Alecsandri.

La parfaite réussite des fêtes d'Avignon ne pouvait qu'encourager Mistral et ses amis à continuer. On ne s'arrête pas en si beau chemin. Depuis que le Félibrige avait passé le Rhône et que le mouvement littéraire, puis politique, s'était propagé en Languedoc, un foyer de poésie en même temps que de science linguistique s'était formé à Montpellier, la vieille cité universitaire dont l'importance et les services rendus à la cause de la Renaissance n'ont cessé de grandir à partir de 1869, époque de la fondation de la Société des langues romanes par Camboulin, professeur à la Faculté des lettres, le baron de Tourtoulon, Boucherie et Paul Glaize. Cette Société s'était proposé deux objets:
"Établir d'une part, dans la plus ancienne et la plus célèbre capitale scientifique du Midi, un centre pour l'étude comparée des langues romanes; servir, d'autre part, le mouvement de renaissance littéraire qui, sous le nom de Félibrige, est parti de la Provence et des bords du Rhône."

Au lendemain de la célébration du cinquième centenaire de Pétrarque, Montpellier, pris d'une fraternelle émulation, veut avoir sa manifestation latine. Elle croit pouvoir

l'organiser à l'occasion d'un concours de poésie, de prose et de philologie ouvert par la Société des langues romanes qui devait coïncider avec les réunions de deux congrès viticole et séricicole qui eurent lieu en 1874 et attirèrent à Montpellier un grand nombre de personnages éminents de France, d'Italie et d'Espagne. Le temps ayant manqué, les Jeux Floraux furent renvoyés au mois de mars de l'année suivante. Ils furent présidés par Mistral et par Egger. Les vice-présidents étaient: pour la France, Gaston Paris et Michel Bréal, professeurs au Collège de France, et Paul Meyer, professeur à l'École des chartes; pour l'Espagne, Victor Balaguer, Albert de Quintana et Milà y Fontanals.

Cette fête montpelliéraine de 1875, qui se bornait à un concours de poésie, d'histoire et de linguistique et à une solennité de Jeux Floraux ne pouvait avoir l'éclat, ni surtout les conséquences des trois journées avignonnaises de l'année précédente. Elle marque pourtant une grande date dans les fastes de la latinité parce qu'elle est une préface à celle de 1878. C'est là aussi que Mistral prononça l'un de ses plus beaux discours dont voici quelques paragraphes:

"...Contre nous, il y a un préjugé absurde que voici: l'usage coutumier de la langue provençale empêche le français d'être parlé comme il se doit.

Voilà ce que disent aujourd'hui beaucoup de gens et principalement les maîtres de la jeunesse. Quelle logique!

Dans les écoles, dans les collèges, on apprend à profusion les langues vivantes et les mortes, le français le latin, le grec, l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol, etc. Il est donc reconnu et bien reconnu que ces idiomes, si étranges, si âpres, si compliques que soient certains d'eux, au lieu de nuire à l'enseignement, élargissent, au contraire, l'esprit de l'écolier et l'habituent à penser plus puissamment et plus subtilement.

Il paraît que le provençal a des vices particuliers: le provençal seul, le provençal maudit, le provençal, pourtant, qui est l'enfant de la terre et qui va à l'armée et qui paie ses impôts, le provençal tout seul est proscrit de partout. Cette langue d'Oc, grande voix historique, signe de notre race, miroir de notre gloire, que vous couronnez pieusement, avec orgueil, est pourchassée à l'école et on lui ferme la porte au nez.

... La France, vous le savez, n'a pas toujours penché la tête sur son cœur endolori; la France, notre mère, a été autrefois la reine des nations par les arts de la paix et par ceux de la guerre. Mais le monde, en ce temps-là, vivait plus naturel, et l'on n'avait pas honte de s'exprimer comme sa mère, et l'on ne rougissait pas de son village et, pour aimer la France, il n'était pas nécessaire de balbutier français. Car, que l'on s'appelât le chevalier d'Assas ou le tambour d'Arcole, quand il fallait partir, on partait; quand il fallait mourir, on mourait.

... Ne l'oublions pas, l'amour de la patrie n'est pas le résultat d'une opinion, ni d'un décret, ni d'une mode. Le grand patriotisme naît de l'attachement que l'on a pour son pays, pour ses coutumes, pour sa famille, et les meilleurs soldats, croyez-le bien, ne sont pas ceux qui chantent et qui crient après avoir bu; ce sont ceux qui pleurent en quittant leur maison.

Par conséquent, messieurs, si nous voulons relever notre pauvre patrie, relevons ce qui fait germer les patriotes: la religion, les traditions, les souvenirs nationaux, la

vieille langue du pays; et, cité par cité, province par province, rivalisons d'étude, de travail et d'honneur, pour exalter diversement le nom de France...”

Quelques instants après la lecture du rapport de philologie, Egger communiqua à l'assemblée un télégramme qu'il venait de recevoir du professeur Ascoli de Milan, et qui se terminait par ces cris:
— Vive la fraternité latine! Vivent la France d'Oc et la France d'Oil!

L'année suivante, Ascoli, qui était un des maîtres de la science linguistique, commentait son télégramme dans un article publié par un journal de Milan et qui fut d'autant plus remarqué que la politique bismarckienne était en train de germaniser le Quirinal. Il est émouvant et réconfortant de voir la politique mistralienne, qui va subir une éclipse, inspirer de pareils accents:

“Nous sommes de ceux qui croient que l'affinité particulière et l'accord intellectuel qui unissent les Néo-Latins ont des racines encore plus anciennes et meilleures que celles de la domination romaine. Dans notre *Credo* politique et intellectuel, nous admettons qu'il y aura constamment antithèse entre Latins et Germains; mais la lutte qui peut n'être que pacifique est, aujourd'hui, une lutte inégale, par suite de l'avance qu'ont prise les Allemands, grâce à l'admirable discipline de leurs forces. Aussi saluons-nous avec une vive satisfaction tous les efforts qui tendent à raffermir noblement la fraternité latine et à rétablir l'unité romaine du sentiment et de la pensée.”

Revenons à la séance des Jeux Floraux.
L'un des plus grands efforts pour rétablir cette unité, l'un des plus féconds en heureux résultats, ne va pas tarder à être accompli. Mistral en est l'annonciateur quand il lit le télégramme suivant qu'Albert de Quintana lui a adressé de Barcelone la veille, 30 mars 1875:
— Frère et maître, je suis absent à regret, mais mon âme entière est avec vous. Offrez en mon nom un prix pour le prochain concours de la Société. Le thème sera la *Chanson du Latin.* Toutes les langues romanes seront admises à concourir. Aux félibres j'envoie mon amour et ma foi.

On lit dans un fascicule de la Société des langues romanes publié la même année:
“Dire l'émotion que suscita cette dépêche serait chose difficile”. Elle était inattendue et répondait pourtant aux idées de tous.

“Les fêtes du Centenaire, à Avignon, avaient déjà vu des Français, des Provençaux, des Italiens et des Catalans réunis dans un rapprochement fraternel, par le culte commun d'une grande mémoire, et M. de Quintana n'y avait pas peu contribué pour sa part; mais c'était la première fois que se manifestait la pensée d'un chant commun à tous les peuples de race latine, Espagnols, Français, Roumains, Brésiliens ou Provençaux, leur servant de ralliement en Europe, en Amérique, en Asie, partout où les vicissitudes du passé ont jeté quelque-membre de la famille romane.”

Montpellier, sous l'impulsion de Mistral, veut convier tous les peuples de langue et de civilisation latine à une fête fraternelle. Mais à quelle occasion et par quels moyens? Ce n'était pas difficile à trouver, semble-t-il. Mais encore fallait-il y penser; l'honneur en revient à Quintana.
Montpellier tenait d'autant plus à cette manifestation que, comme devait le rappeler ultérieurement la *Revue des langues romanes*, ce n'était pas la première fois que l'idée de la Confédération latine y était préconisée par ses savants et ses poètes. Il y avait des précédents tels que le prix fondé par Quintana parut la traduction la plus nette d'une pensée qui, depuis une trentaine d'années, préoccupait les esprits au nord et au sud des Pyrénées.
"À demi politique pour les uns, purement littéraire pour d'autres, elle s'acheminait peu à peu vers une forme qui lui permît de saisir l'imagination poétique et, par celle-ci, l'imagination populaire."

En 1845, un des plus célèbres professeurs de la Faculté de médecine de Montpellier, le docteur Lallemand, avait publié un livre, qu'on attribua à Lamartine, où il pronostiquait l'établissement d'une grande Confédération comprenant l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France et la Belgique et qui aurait Marseille pour siège de son congrès.
En 1845, on oublie un pays latin, la Roumanie, qui n'existe plus, depuis longtemps, comme État indépendant.
Elle existe en 1878, mais peu de personnes songeront à elle.
Jamais l'annonce d'un concours de poésie et de l'institution d'un prix spécial sur un sujet imposé n'a suscité une telle curiosité non seulement dans le monde littéraire, mais aussi dans tous les milieux; non seulement dans le Midi, mais aussi à Paris et à l'étranger. Elle donne à Gaston Paris l'occasion d'écrire, dans le *Journal des Débats* (13 avril 1875) un long article où il commente en ces termes les passages du discours de Mistral que nous avons cité:
— Il n'y a aucun antagonisme entre le patriotisme provincial et le patriotisme général: il ne s'agit pas d'être Provençal, Breton, Normand ou Champenois, quoique Français, mais d'être Français et bon Français, parce que on est Champenois, Normand, Breton ou Provençal.

Dans sa conclusion, il parle de l'initiative de Quintana:
— Attendons-nous à voir, au concours où l'on couronnera la *Chanson du latin*, figurer des représentants de toutes les nations romanes. Il y a là encore un symptôme qu'il ne faut pas négliger et que nous ne pouvons, d'ailleurs, qu'être heureux de constater.
Les faits de ce genre ont plus d'importance qu'on n'est communément porté à le croire. Les politiques au jour le jour peuvent en sourire, mais les hommes qui mènent le monde ne les dédaignent pas. Combien on en trouverait de semblables ignorés, méconnus ou compris par quelques-uns seulement, à l'origine des plus grands événements de l'histoire contemporaine!

Gaston Paris pense aux conséquences des trois journées avignonnaises; il en prévoit d'autres, non moins importantes, des futures journées montpelliéraines. Il ne sait pas, et nul ne sait ce qu'elles seront. Et ce sera une surprise, mais non l'improvisation du seul hasard, qui dépassera toutes les espérances.
En attendant, les poètes poursuivent leur œuvre de propagande latine.
Le 12 septembre 1875, en présence de l'archevêque d'Aix, de Mistral, de Roumanille et d'Aubanel, une plaque est apposée dans l'église de Forcalquier, avec une inscription en vers provençaux appelant la protection de la Vierge non sur la Provence seule, mais sur tous les peuples latins.
Cette manifestation, dit la *Revue des langues romanes* qui est alors les annales du mouvement de fédération latine, devait se continuer, le lendemain, par la représentation du drame provençal des *Maures*. A la peinture de la Provence secouant le joug des Sarrasins, l'auteur, Jean-Baptiste Gaut, avait mêlé des épisodes et des détails inspirés des idées qui, après les fêtes de Pétrarque, s'étaient propagées dans tout le Midi.

Ludwig de France, Sanche d'Aragon, les principaux barons des deux côté des Alpes et des Pyrénées, suivis de leurs vassaux, contribuent à la défaite des Maures. Dans la dernière scène, après le triomphe, on les voyait tirer leurs épées et former entre eux une ligue indissoluble. Ils juraient qu'elle serait durable et que le monde l'entendrait. Les allusions à des ennemis de la race, qui ne sont plus les Sarrasins, étaient assez claires. Mais le poète dramatique avait usé largement de son droit de prendre des libertés avec l'histoire. La vérité est que les Provençaux se sauvèrent seuls après deux cents ans de luttes épiques contre les Sarrasins qui, chassés plusieurs fois, revenaient toujours, fondaient des établissements près de la côte, dévastaient la campagne et brûlaient les villes.
La fête montpelliéraine du *Chant du Latin* eut lieu dans la seconde quinzaine de mai 1878. On s'y était préparé longuement à l'avance, après avoir décidé qu'elle serait célébrée avec le plus grand éclat, précédée et suivie d'autres solennités, concours et réjouissances populaires. Dans une lettre du 5 février 1878, le baron de Tourtoulon explique à Albert de Quintana pourquoi on ne se bornera pas à la lecture des rapports sur les concours et à une séance de Jeux Floraux:
— Il faut certainement que la fête du *Chant du Latin* domine, mais croyez bien qu'on ne dérangera pas pour une idée abstraite quelque grande qu'elle paraisse.
Supposez que cinq cents hommes d'une intelligence supérieure se réunissent pour cet objet (et c'est beaucoup que d'en espérer cinq cents), que feront-ils s'ils ne sont pas suivis par les masses? Or, on ne remue les masses qu'avec des fêtes et des divertissements préparés et annoncés d'avance. On peut ne pas insister sur les fêtes dans les programmes pour le dehors. Il convient cependant de parler du Félibrige, de la Société des langues romanes et du concours de tir. Ces concours de tir ont une grande importance en Angleterre, en Belgique, en Suisse; ils tendent à devenir aussi importants en France. En appelant tous les Latins à se mesurer dans des exercices guerriers, on donne à la fête un certain air austère qui ne déplaît pas.

Le baron de Tourtoulon était un excellent organisateur et il y avait, dans la Société des langues romanes, des érudits spécialisés dans de graves travaux de linguistique, mais qui savaient, à l'occasion, être des animateurs de fêtes poétiques, ou sportives — bien que les sports ne fussent pas encore à la mode — et de vrais boute-en-train. Les circonstances étaient trop belles pour qu'ils ne se distinguassent point. Mistral qui les connaissait bien se fiait entièrement à eux. Dans sa chronique de l'année suivante, il rend un hommage particulier, au baron, de Tourtoulon, à Roque-Ferrier et à Boucherie, qui furent, dit-il, "les trois grands prieurs du pèlerinage".
Les fêtes durèrent sept jours, au milieu d'une affluence énorme de Méridionaux et d'étrangers.
Il y eut, comme Tourtoulon l'avait annoncé, un concours international de tir, un concours de musique, des jeux et des divertissements populaires. Les solennités purement latines et félibréennes furent la remise aux Catalans d'une coupe d'argent offerte par les Provençaux, la séance des grands Jeux Floraux septennaires du Félibrige et la proclamation du lauréat du prix offert par Quintana et faie par celui-ci sur le Peyrou, Mistral termina sou discours de Sainte-Estelle par ces paroles:
— Dans les grandes fêtes que Montpellier offre à l'idée latine, le Félibrige tient le haut bout. Si quelqu'un, en effet, peut justifier l'ambition de relier entre elles toutes les nations sœurs, ce sont ces félibres qui, debout au milieu des sept nations romanes, ne cessent de prêcher la renaissance nationale; ce sont ces félibres qui, cherchant dans l'histoire les nobles souvenirs qui peuvent élever et unir fraternellement les cœurs, prêchent le respect de toutes les patries et n'ont d'autre vue que de constituer l'Empire du Soleil.
Le but est grandiose. Mais, en avant! Qui a langue, dit-on, à Rome va.
Quand notre Rédempteur descendit sur terre, la langue officielle, universelle, obligatoire, était la langue des Césars. La langue était officielle, comme l'esclavage. Mais Jésus, fils de Dieu, voulant que ses disciples eussent en main l'instrument nécessaire pour affranchir les peuples, accomplit pour eux un miracle — qui rappelle, à mon avis et autant qu'on peut le dire humainement parlant — notre cause félibréenne.
Le jour de Pentecôte, les douze pêcheurs étaient dans une salle où ils priaient Dieu ensemble. Soudain, le bruit d'une tempête ébranla la maison et on vit des langues de feu flamboyer sur les fronts des douze apôtres; et ceux-ci tout à coup, emplis de l'Esprit saint, commencèrent à parler chacun différentes langues. Et sortant de la maison, ils allèrent dans la foule, et à chaque pauvre venant, ils parlaient sa langue.
Et de là, ils partirent pour renouveler le monde.

À toutes les fêtes auxquelles le peuple est convié il faut ce qu'on appelle un clou. Quintana avait trouvé le clou de celles de Montpellier et il en faisait les frais en offrant une coupe d'argent à l'auteur du meilleur *Chant du Latin*. Avant 1870, il n'eût invité à ce concours que les Catalans et les Provençaux; mais les victoires allemandes lui ont fait comprendre, comme à Mistral, qu'il existe une solidarité latine et que la civilisation commune est menacée. Il l'a dit à Avignon, il le répète sur le Peyrou de Montpellier en un discours qui souleva un enthousiasme general:

— ... Tout ce qui respire autour du lac latin, berceau de la patrie, sur les rives de l'Orient, horizon de nos rêves, tout ce qui vit au delà des mers profondes, aurore d'une civilisation nouvelle qui nous sourit avec espoir, tous les pays qui s'inspirent à la suave mélodie des langues romanes — langues d'amour qui font battre les cœurs car elles redisent la gloire du passé et seront les liens de l'avenir; — tout ce qui est latin, enfin, a répondu à l'appel de la noble et généreuse ville de Montpellier.

... Salut, peuples du midi de l'Europe, si longtemps éprouvés par le malheur! Salut, peuples de l'Orient d'où nous viennent chaque matin la lumière qui nous éclaire et la chaleur qui féconde notre sol mêlées à vos regrets et à vos craintes! Salut, peuples de l'Occident, qui nous tendez vos bras et vos espérances comme l'enfant éloigné de son berceau! Salut, ô vous qui avez répondu à l'appel et qui venez aujourd'hui resserrer les liens de la famille romane!

... Peuples de la langue romane, nous avons quitté, il y a bien des siècles, le foyer paternel comme des enfants prodigues; le malheur s'est abattu sur nous, au milieu des éclairs d'une gloire qui éblouissait le monde.

Nous nous sommes acharnés les uns sur les autres sans reconnaître le signe de famille. Nous sommes tombés les uns après les autres sous le glaive cruel du barbare.

Le char de la civilisation nous a broyés toutes les fois que nous avons faibli sous le poids de nos longues ivresses.

Peuples de langue romane, souvenez-vous!

Quand la France, la sœur aînée de la race latine, le foyer lumineux qui a projeté la civilisation moderne sur l'humanité, s'affaissait, les entrailles labourées par la griffe sanglante de la guerre, nos cœurs se gonflaient de larmes, nos bras se levaient vers le ciel, la douceur des regrets assombrissait nos âmes.

Peuples de langue romane, retournons au foyer paternal! Frères, resserrons nos liens! La tempête lève, comme autrefois à l'Orient, des tourbillons de flamme au milieu des nuages sombres, gros de menaces pour l'avenir; les vents froids et glacés nous envoient toujours leur haleine mortelle...

Cet Orient auquel l'ardent Quintana fait allusion est celui d'où viennent les invasions barbares. Mais il est un pays oriental au sud de l'Europe, qui est de race et de civilisation latine et de la gloire de qui tous les autres peuples latins doivent tirer des raisons d'espérance et de joie. Son nom est sur toutes les lèvres, car après de longs siècles de soumission à un puissant joug étranger, il a reconquis, les armes à la main, une indépendance que le traité de San Stefano vient de reconnaître trois semaines avant les fêtes de Montpellier. Pourtant, combien de gens ignorent encore que ce pays, la Roumanie, formé de deux provinces vassales de l'empire ottoman est latin de race et de langue et mérite, au même titre que les autres, une place au foyer commun? La masse du public et même beaucoup de lettrés ne font pas grande différence, au point de vue de la race et de la langue, entre les Roumains et leurs voisins, les Serbes et les Bulgares. Pour que personne ne l'ignore plus, il suffit — ô force de la poésie! — que Quintana proclame et fasse acclamer le nom du poète roumain Vasile Alecsandri, lauréat du concours du *Chant du Latin*.

Lisons ce chant en français bien que, comme tout poème purement lyrique, il perde beaucoup de sa valeur en passant dans une autre langue, dépouillé de son rythme, de ses rimes et de son harmonie:
— La race latine est reine parmi les grandes races du monde. Elle porte sur le front une étoile divine, qui luit à travers les temps séculaires. Le destin, toujours en avant, dirige ses pas d'une manière grandiose. Elle marche à la tête des autres races, versant la lumière derrière elle.
La race latine est une vierge au charme doux et ravissant! L'étranger en face d'elle s'incline, il tombe à genoux avec un désir mêlé de regret. Belle, vive, souriante, sous le ciel serein, dans l'air chaud, elle se mire au soleil splendide, elle se baigne dans une mer d'émeraude.
La race latine a sa part des trésors de la terre, et bien volontiers elle les partage avec les autres de ses sœurs. Mais elle est terrible en sa colère quand son bras libérateur frappe la cruelle tyrannie ou lutte pour son honneur.
Au jour du jugement, quand, au ciel, en face du Seigneur saint, la race latine sera interrogée:
— Qu'a-t-elle fait sur cette terre?
Elle répondra haut et ferme:
— Oh! Seigneur, au monde tant que je suis restée, à ses yeux pleins d'admiration, c'est toi que j'ai représenté!

Certes, cette poésie méritait bien la couronne. Mais, sans doute, aurait-on pu sans se ridiculiser la décerner à une autre, à celle de Francesch Matheu, par exemple, qui ne lui était guère inférieure et qui eut le second prix, et surtout à celle de Mistral.

Car Mistral, bien qu'on croie qu'il s'abstint, avait bel et bien envoyé au concours son *Ode à la race latine*, sous la condition que, s'il n'obtenait pas le premier prix, son nom ne figurerait pas dans la liste des concurrents et des œuvres couronnées. Cette ode est un de ses chefs-d'œuvre les plus célèbres:
— Relève-toi, race latine, sous la chape du soleil! Le raisin brun bout dans la cuve, et le vin de Dieu va jaillir.
Avec ta chevelure dénouée aux souffles sacrés du Thabor, tu es la race lumineuse qui vit d'enthousiasme et de joie; tu es la race apostolique qui met les cloches en branle; tu es la trompe qui publie, tu es la main qui jette le grain.
Ta langue mère, ce grand fleuve qui se répand par sept branches, versant l'amour et la lumière, comme un écho de Paradis, ta langue d'or, fille romane, du peuple roi est la chanson que rediront les lèvres humaines tant que le Verbe aura raison.

Le glorieux poète de *Mireille* et de *Calendal* soumettant une de ses compositions à un jury de Jeux Floraux et supposant qu'un autre pourrait lui être préféré! C'est dire l'importance capitale qu'il attachait à ce concours.
Or, Mistral lui-même demanda le prix pour Alecsandri dont le chant lui avait été communiqué.
Tourtoulon écrit, à ce sujet, à Quintana, le 22 février 1878:
“La poésie d'Alecsandri est très belle, surtout par sa simplicité et sa couleur orientale.

Il s'agirait de lui donner le prix s'il n'y en a pas de meilleure. II me semble qu'un poète comme Alecsandri ne peut pas être mis au second rang et que, dans l'intérêt de l'idée latine, le couronnement d'un Latin d'Orient par les lettrés d'Occident serait d'un grand effet. Mistral est de cet avis."

Quel est donc cet Oriental, inconnu du public français auquel Mistral et Quintana vont le révéler et dont ceux qui le connaissent disent que, comme le chantre de Mireille, il ne peut être mis au second rang? Un grand poète, un érudit, un patriote, un conspirateur contre l'étranger qui opprime sa patrie, le principal artisan, à cette époque de la résurrection littéraire et politique de la Roumanie, un homme d'État qui a été ministre des Affaires étrangères, sera dans quelques années ambassadeur à Paris et qui, dans sa jeunesse (en 1878, il a cinquante sept ans) aurait pu, s'il l'avait voulu, devenir prince et peut-être roi, car beaucoup de patriotes avaient songé à lui pour l'élever à la principauté lorsque, en 1858, la Roumanie fut constituée par l'union de la Moldavie et de la Valachie. Il était un des membres les plus influents et les plus actifs du parti national des Roumains aspirant à l'indépendance complète. Mais Alecsandri refusa toute candidature; il mit son influence au service du colonel Souza, son ami, à l'élection de qui il contribua beaucoup; puis alla en mission à Paris, à Londres et à Turin pour faire reconnaître le nouveau prince roumain par les puissances d'Occident.
"Parmi les Roumains qui ont manié la plume, dit Xénopol dans son *Histoire des Roumains*, il n'en est aucun qui ait eu une influence aussi décisive sur le développement cultural de ce people; sa voix était écoutée avec le même intérêt dans les palais comme dans les chaumières; il savait faire résonner comme nul autre dans la langue imagée de la poésie les sentiments les plus intimes du peuple roumain. Presque toutes ses œuvres réunissent la beauté de l'inspiration à la profondeur du sentiment national...
C'est le poète par excellence du peuple roumain, celui qui représente le mieux
sa façon de penser, de vivre et de dire.
Et quel amour de la France, quel sentiment de la solidarité latine, quelle intelligence de la nécessité de défendre la civilisation commune brillent dans ses lettres, surtout dans celles qu'il adressait à son ami le poète Édouard Grenier!
Il lui écrit, le 12 octobre 1871:
— L'émotion produite par les désastres de la France a été trop forte; elle est suivie d'un affaissement moral, d'une lassitude intellectuelle contre lesquels nous devons réagir énergiquement, car la pente est dangereuse, elle mène droit à l'imbécillité. On dit dans mon pays que les armées russes laissent toujours le choléra après elles; on peut dire que la campagne prussienne a laissé derrière elle une prostration germanique qui, pour les races latines, est une véritable maladie. Cela passera, je n'en doute pas, mais, en attendant on en souffre aussi bien à Mizcesti (chez Alecsandri) qu'à Baume-les-Dames (chez Grenier).
Nous autres, Roumains, qui avons vu passer tant d'invasions sur le sol de notre patrie, nous savons de quelle nature sont les couches limoneuses que les flots de ces invasions déposent en se retirant. Nous les avons même caractérisées de la manière suivante:

Invasion turque: pilaf cuit dans le sang.
Invasion russe orthodoxie brutale, voleuse, nauséabonde.
Invasion autrichienne: méchanceté burlesque, sottise prétentieuse.
Invasion prussienne: bestialité haineuse, cruelle et rapace.

... En un mot, toutes ces races, auxquelles on a cherché et même accordé quelques qualités, se ressentiront longtemps encore de leur grossièreté native: ce sont d'anciens esclaves de la race latine, qui veulent être maîtres à leur tour et qui ne comprendront jamais la véritable grandeur.

Alecsandri parle en descendant des colons de Trajan.
— Nous sommes fils de Rome et gentilshommes, écrivait Mistral la même année.

Le poète roumain, qui ne le connaît pas encore, lui fait écho.
II écrit, le 16 mai 1877:

— Quand on est la France, qu'on tient comme elle du gamin et du géant, on peut tout se permettre, même des fautes que l'on paie très cher; on a de quoi payer, même des chutes formidables: “On part, on court, on tombe, on se relève roi!”
Mais quand on est la Roumanie, c'est-à-dire un nain enclavé entre trois colosses — lisez molosses, — que peut-on faire pour sauvegarder son existence et sa nationalité? Les colosses ont la fantaisie de mesurer leurs forces tous les quinze ou vingt ans. S'inquiètent-ils du malheureux nain qui se trouve sur leur passage? Naturellement non; ils passent, ils l'écrasent et, le pugilat terminé, ils s'en retournent chez eux en le laissant geindre, les quatre pattes en l'air. Alors viennent les vieilles bonnes femmes de la diplomatie pour lui prodiguer leurs soins et le couvrir de bandages qui se changent en véritables chaînes. Le malheureux geint plus que jamais, et l'Europe se dit:
— Mais que veut-il, ce mioche braillard? Veux-tu te taire, petit crapaud?
C'est ce qui nous est arrivé à nous autres Roumains, auxquels la diplomatie n'a jamais voulu ou jamais osé créer une position bien définie...

Cet homme d'État, patriote et poète, qui se plaint avec juste raison que la diplomatie européenne ait sacrifié son pays (et elle va le sacrifier encore au congrès de Berlin), était destiné, pour activer la reconnaissance roumaine, à tomber dans les bras fraternels de Mistral et de Quintana. Son couronnement à Montpellier peut être qualifié de fait providentiel.
— Ce sera d'un grand effet, avait dit Tourtoulon.
Les conséquences furent encore plus heureuses qu'on ne l'avait prévu. Dans le dossier que m'a remis le fils d'Albert de Quintana, il y a des pièces bien significatives. Obedenare, ministre plénipotentiaire roumain, écrit, par exemple, de Rome, le 22 juin 1882, au poète catalan:

— L'énergique impulsion que vous avez imprimée aux études des langues romanes a été une source vivifiante pour nous autres. Vous avez réannexé, sur le terrain littéraire et artistique, la Roumanie, au pays roman de la Méditerranée.

Pour un peuple opprimé pendant des siècles par un étranger barbare, la renaissance littéraire est un facteur considérable de l'émancipation. Et même, en attendant l'éclosion de chefs-d'œuvre de poésie, le simple fait de la conservation de la langue suffit; “car, face contre terre, qu'un peuple tombe esclave, s'il tient sa langue il tient la clef qui le délivre des chaînes”, a dit Mistral. Le couronnement d'un poète roumain n'aurait-il eu d'autre effet que d'appeler l'attention des Latins d'Occident sur la littérature de leurs frères orientaux et d'encourager ceux-ci à poursuivre leur œuvre d'épuration et de remise en honneur de la langue des ancêtres, il dépassait les limites d'une fête de la poésie. Mais l'acte de Montpellier eut, comme celui d'Avignon, une portée politique. En juin 1878, Alecsandri répondant à Quintana qui, en lui annonçant l'envoi de la coupe, lui avait présenté ses vœux pour la Roumanie, écrit ceci:
— Mon succès au milieu de vous m'était déjà bien cher, et les transports de joie qu'il a fait éclater dans le pays entier m'apprennent chaque jour la valeur qu'on entend lui donner ici au point de vue de nos liens avec notre grande, noble et antique famille.
Votre discours rehaussera bien autrement la part qu'il a été donné à la Roumanie de prendre à la fête organisée par vos soins, et surtout l'importance si justement attribuée par vous d'avance à ce tournoi. Grâce à vous, et sous l'invocation de notre chère Rome, nous aurons, à votre appel, cimenté nos liens d'avenir. Soyez personnellement heureux et fier, cher monsieur et confrère. “Le Mistral a porté loin, bien loin, vos poétiques accents”.

À cette heure, la Roumanie, d'un bout à l'autre, en ressent les effets magiques, et ses manifestations témoignent hautement du prix qu'elle attache aux sympathies de ses sœurs latines, sympathies inappréciables dont elle aimera à vous voir l'organe dans votre lettre à mon adresse. Cette lettre sera publiée en même temps que votre brillant discours, et la presse roumaine vous dira l'enthousiasme qui aura accueilli ces deux pièces, ainsi que les espérances qu'elles auront fait naître chez vos frères du Danube.
Pour ma part, vous devinez combien je m'associe d'avance à ce mouvement bienfaisant pour notre avenir latin et si opportun pour nous, Roumains, dont le sort est menacé d'être livré peut-être aux convenances de certaines puissances. Quoi qu'il arrive, nous nous souviendrons et nous serrerons nos rangs.

Ces craintes étaient malheureusement justifiées. Quelques jours après, la Russie, violant les promesses faites à la Roumanie son alliée, réclamait et obtenait du congrès de Berlin la cession de la Bessarabie.

Désormais, c'est dans une étroite union avec les Latins d'Occident, et principalement avec la France, que le peuple roumain met ses espoirs, même quand ses hommes d'État s'en écartent momentanément. En 1880, la Société de culture macédo-roumaine, dont l'objet est d'empêcher la dénationalisation d'un peuple en construisant et entretenant des écoles où les enfants apprendront la langue, la religion et l'histoire

de leurs pères, envoie en Occident un appel en faveur des Roumains restés sujets ottomans.
Il y a aussi des Roumains qu'opprime la monarchie austro-hongroise et c'est à la France aussi qu'on s'adresse en leur nom, et surtout à Montpellier qui est devenu pour eux comme un phare, C'est à cette ville, et c'est à Mistral, aux Provençaux, au Félibrige que M. Urechia, vice-président du Sénat roumain, ancien ministre de l'instruction publique, envoie, en 1893, un appel qui débute par ce cri de détresse:
La Ligue pour l'unité culturale de douze millions de Roumains a la douleur de dénoncer une fois de plus au monde civilisé et spécialement aux frères latins du Midi de la France, aux Romans de la belle Provence représentés par le Félibrige, la situation intolérable que le gouvernement hongrois continue à faire, en l'aggravant encore, aux quatre millions de Roumains de la Transylvanie. Tous ceux qui revendiquent pour le peuple roumain le droit sacré, reconnu par les lois existantes de parler sa langue, de s'en servir à l'école, à l'église, devant la justice, sont jetés dans les prisons destinées aux assassins et torturés comme aux plus tristes temps du moyen âge...

Droit de parler sa langue, de s'en servir à l'école: revendications mistraliennes.
Le salut ne pouvait venir que par la guerre. Mais la Roumanie ne pourra la faire aux deux grands empires germaniques qu'en s'alliant à d'autre peuples. Cette guerre et la victoire, Alecsandri les prévoit lorsque, après avoir élevé la coupe qu'il vient de recevoir de Catalogne, il écrit à Quintana, le 16 juillet 1878:
— Elle est là devant moi, avec sa forme élégante, ses reliefs symboliques et ses inscriptions éloquentes. Elle me parle du pays du soleil, de la grande pensée du latinisme à laquelle vous avez rouvert les ailes dans une heure de sublime inspiration, de votre précieuse amitié, et de l'avenir de mon malheureux pays.
Qui sait, me dit le rêve auquel je m'abandonne avec prédilection, qui sait si, un jour, cette coupe ne s'élèvera pas vers le ciel pour porter un toast à la suprématie et à l'omnipotence rétablie de la race latine?
Et, ce jour-là, nos deux noms se trouveront plus étroitement unis par la consécration glorieuse de la victoire.
Espérons et buvons à la même coupe avec tous les enfants de la grande souche; aussi bien, mon malheureux pays, si indignement sacrifié par les partageux du congrès de Berlin, regarde avec anxiété du côté de l'Occident au sein du naufrage qui le menace.

Comme Mistral et le baron de Tourtoulon, le poète roumain prévoit une guerre générale, mais allant plus loin qu'eux dans la divination, il affirme que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie seront vaincues et il nomme trois des nations alliées qui triompheront: la France, l'Italie et la Roumanie. Il y joint l'Espagne qui est restée neutre, mais il n'y a pas de prophétie parfaite. Il fait cette prédiction en 1882. Quel est le chef d'État, quel est le sagace diplomate qui aurait pu, à cette date envisager une pareille possibilité? Pour Alecsandri c'est une certitude. Il l'exprime en vers roumains et en vers français, car il est poète dans les deux langues, et le 1er août de la même année, il envoie son texte français à Quintana. Il est intitulé *Signal de réveil*. Ce signal est donné par quatre reines qui trônent à la cime des monts européens:

Sœurs de race latine aux superbes blasons,
Échangeant des regards où brille le génie,
Elles jettent ces mots sous la voûte infinie,
Ces mots qui vont emplir les vastes horizons:
Salut, France, Italie, Espagne et Roumanie!

Et puis, dans l'univers ému pour son destin,
On entend quatre voix d'en haut, instantanées:
— Salut, Alpes, Carpathes, Apennins, Pyrénées,
Salut, frères géants du grand monde latin!
Et l'on sent à ces voix frémir les destinées.
Prodigieux signal! Prodigieux réveil!
C'est l'heure! Dieu le veut!...

Or, Dieu semblait ne pas le vouloir, car, à cette époque, Bucarest et Rome sont officiellement inféodées à la politique allemande. Alecsandri, Quintana et Mistral ne vivront pas assez longtemps pour voir se réaliser ce qu'ils ont voulu, ce qu'ils ont préparé. Le poète provençal, dernier survivant des trois, mourra quelques mois avant le “prodigieux signal”.
En attendant, au lendemain des fêtes d'Avignon et de Montpellier, il va être poursuivi par la calomnie et l'injure parce qu'il est un poète et un patriote provençal et parce qu'il fait son devoir de Français clairvoyant.

X X X X X X X X X X X X X X

CHAPITRE IX

L'offensive allemande pour les études romanes. — La campagne contre Mistral et le Félibrige. — Le germanolâtre Saint-René Taillandier. — Le prétendu séparatisme des félibres — Comment un poète répond aux calomniateurs.

À partir de 1873, Mistral laisse donc de côté toute idée de propagande politique intérieure et s'adonne à une œuvre à laquelle nul autre écrivain français pouvant avoir quelque influence sur l'opinion publique étrangère n'avait songé. L'Allemagne, cependant, agissait, et souvent au grand jour, pour créer, en sa propre faveur et sur tous les terrains, des mouvements de sympathie qui précédaient ou accompagnaient des tractations diplomatiques. Elle n'oubliait pas la littérature ni même la philologie. C'est ainsi qu'en 1876, après la mort du grand romaniste Frédéric Diez, un comité fut

créé à Berlin pour la fondation d'un Institut des langues romanes. Des circulaires furent envoyées à toutes les universités et milieux scientifiques européens. Les résultats n'ayant pas paru suffisants, un autre appel fut daté et expédié de Vienne, le 11 avril 1877. On y lisait:

— En souvenir de Frédéric Diez, le fondateur de la philologie romane, mort l'année dernière, on a l'intention d'instituer une *Fondation Diez* qui aurait pour but de provoquer, d'encourager et de récompenser le travail dans ce domaine scientifique. II y a quelque temps, de Berlin, on a fait un appel aux souscripteurs pour cette fondation. Un appel semblable part aujourd'hui de Vienne et, si nous ne nous trompons, la circonstance que la monarchie austro-hongroise réunit des nationalités si diverses, loin de nuire au succès de notre entreprise, la facilitera. Car la Fondation Diez n'exclut pas seulement de prime abord la prédominance d'une nation quelconque; elle est particulièrement destinée à réconcilier et à rapprocher Romans et Germains. Ceux mêmes qui ne sont pas en état de mesurer complètement la valeur de la philologie romane apprécieront dans cette fondation un beau symbole d'union qui mérite leur participation cordiale.

L'insinuation, même venant de Vienne, n'est pas assez habile pour qu'on puisse s'y tromper. L'Allemagne n'invite pas les philologues italiens, espagnols et roumains à travailler à un rapprochement franco-germanique, elle veut les attirer dans son orbite et les détacher de la France. Celle-ci, d'ailleurs, ne sera pas exclue de la *Fondation Diez* et on lui demande des souscriptions pour qu'elle contribue à faire d'une université allemande le plus grand foyer des études romanes.
Or, Mistral et ses amis voudraient que ce foyer fût l'université française de Montpellier. Aussi, après les fêtes d'Avignon, l'annonce de celles de la capitale languedocienne produit une certaine émotion chez les politiques et les diplomates allemands.

Jamais l'attribution d'un prix de l'Académie française ou d'un illustre institut étranger n'a, comme nous l'avons vu, éveillé tant de curiosité ni suscité tant d'espérances. Jamais, en outre, il n'a donné lieu à tant de craintes. Un jour qu'après avoir lu, au cours de mes études, l'article de Paul Meyer dans le *Journal des Débats*, j'en causais avec Mistral, celui-ci me dit:
— Si complets que soient les récits qu'on a publiés des fêtes montpelliéraines, il y manque quelque chose, le plus étonnant de tout.

Quelques mois avant la date fixée, je sus, d'une source absolument sûre, qu'elles inquiétaient le gouvernement français parce que l'allemand lui avait fait savoir — oh! d'une manière indirecte — qu'il les voyait d'un mauvais œil. On s'était même demandé à Paris si, pour éviter des incidents désagréables ou des malveillances de la presse allemande, il ne conviendrait pas d'interdire notre manifestation latine… notre concours de poésie, ou, ce qui revenait au même, de nous inviter poliment mais fermement à y renoncer. C'est inouï, mais c'est la vérité.

— Je lui dis qu'il serait utile, sans doute, de rendre public, au moyen de notre journal — nous étions en 1893 — cet épisode et d'autres qu'il m'avait révélés, car c'était un honneur pour la ville de Montpellier et le Félibrige, après l'éclatante réussite des fêtes et les conséquences qu'elles avaient eues.
— À quoi bon! me répondit-il. La semence était jetée; elle a levé et, tôt ou tard, on verra grandir un arbre qui portera ses fruits. Nous avons incorporé de nouveau la Roumanie dans la famille des peuples latins.
Si je racontais tout ce qui a précédé ce grand acte, beaucoup de gens diraient que ce n'est pas vrai, et parmi ceux qui savent que c'est vrai, il y en a qui, par colère ou dépit, recommenceraient à insulter le Félibrige et à nous traiter de mauvais Français.

Et si je répète ces propos, c'est que je puis m'appuyer sur un document qui les confirme une lettre, qui n'était évidemment pas destinée à la publicité, que le baron de Tourtoulon adressa de Paris à Quintana le 29 juillet 1877:
— Ici, et tout sceptique qu'il est, le Parisien commence à prêter l'oreille. Vous devez savoir qu'il en a été question déjà dans deux des principaux journaux de Paris: le *Temps* et le *Journal des Débats*. Il pourrait nous arriver quelque empêchement du côté du ministère si l'Allemagne s'en mêlait, mais ce serait déjà un succès.

Peu après la célébration du centenaire de Pétrarque, une campagne a été entreprise contre Mistral et le Félibrige. L'Allemagne était dans la coulisse et,
de temps en temps, entrait en scène. Elle avait ses hommes à Paris, les uns conscients et d'autres qui travaillaient pour le roi de Prusse sans le savoir. L'un des plus grands coupables s'appelait Saint-René Taillandier. S'il n'avait fait que publier des volumes il n'aurait atteint qu'un nombre restreint de lecteurs. Mais il délaie sa germanolâtrie dans des articles et des études d'actualité qui paraissent dans la *Revue des Deux Mondes* et, dès ses débuts, il est un oracle écouté.
L'Allemagne est sa spécialité, sa propriété. Elle le hanta même quand il s'occupa du théâtre français et de la poésie provençale.
Pour lui, presque tous les écrivains allemands sont des demi-dieux ou, au moins, des héros. Il pardonne à ceux qui ne parlent que de notre asservissement et de notre ruine. Il réserve son indignation pour ceux qui, comme Heine, osent se railler de quelques poètes et philosophes allemands.
Mais il y a pis. Quand il traite des questions littéraires, Saint-René Taillandier est relativement modéré. Son germanisme se déchaîne quand il s'occupe des questions religieuses et politiques.
Il faudrait un volume pour citer et commenter tout ce qu'il y a de stupéfiant dans ses chroniques. Il serait trop facile de montrer que Saint-René Taillandier était intellectuellement, moralement, littérairement et politiquement germanisé. Ce Provençal est donc incapable de comprendre et d'aimer Mistral. Non seulement il ne le comprend pas, mais encore il le hait. Et pourtant il passe pour son ami, et pour le protecteur du Félibrige à ses débuts parce qu'il a écrit la préface du recueil des *Provençales* auquel le poète de Maillane a collaboré. Ce fut d'abord une amitié inintelligente, ou plutôt la condescendance d'un homme qui se croit supérieur et daigne accorder sa protection à un jeune villageois inconnu, son voisin, qui écrit des

vers “patois “. Puis ce fut quelque chose de pire qu'une inimitié franchement déclarée et que Mistral se crut obligé de supporter, de ménager en tâchant de l'apaiser parce que Saint-René Taillandier, qui exerçait une influence considérable par la *Revue des Deux Mondes*, aurait pu faire du mal au Félibrige.
Ce Provençal germanisé se fâche à l'idée qu'on puisse mettre Mistral au-dessus du Klopstock de la *Messiade*. Et il traite Lamartine de faux ami pour avoir prononcé le nom d'Homère à propos du jeune poète de *Mireille*. Pourtant, ajoute-t-il, Mistral a du talent, beaucoup de talent, il en a même trop pour continuer d'écrire la langue des paysans de son village qui ne convient pas du tout “aux besoins nouveaux d'une civilisation raffinée “et aux “classes élevées”. Qu'il chante donc en français et il sera le Brizeux de la Provence. Mais Mistral ne veut pas être le Brizeux de la Provence; il laissera cet honneur à Jean Aicard qui est, d'ailleurs, bien inférieur au poète breton.
Aussi, Taillandier est-il de plus en plus irrité. En 1875, à l'occasion des fêtes d'Avignon qui ont mis le comble à son mécontentement, il consacre, toujours dans la *Revue des Deux Mondes*, une étude à ce qu'il appelle “la déviation regrettable “de Mistral et du mouvement provençal. Il n'accuse pas le poète de séparatisme, mais il apporte à l'éloge de sa poésie et de son patriotisme des restrictions et des insinuations telles que des accusations peuvent en être déduites et le seront. Il écrit, par exemple, au sujet de *la Coupe:*
— Il y avait bien, dans ces strophes, certains mots qui ne sonnaient pas très juste à nos oreilles.

On pouvait craindre des méprises funestes chez les auditeurs qu'enivrait cette espèce de *Marseillaise* provençale. Plusieurs estimaient que tel passage
éveillait trop l'idée d'une patrie distincte, d'une patrie séparée...

Quand il parle du centenaire de Pétrarque, l'insinuation devient une malhonnêteté bien caractérisée:
— Si des sentiments peu français, à ce qu'on assure, ont été exprimés çà et là dans les congrès du Félibrige, s'il est vrai qu'en 1870 je ne sais quelles idées de séparation avaient germé comme des plantes vénéneuses en quelques têtes malsaines, enfin, plus près de nous encore, si, aux fêtes du Centenaire de Pétrarque, en 1874, le nom de la France, dit-on, n'a pas retenti une seule fois, ce n'est pas M. Frédéric Mistral qui peut, à ce sujet, redouter les reproches de sa conscience.

Les insinuations de Saint-René Taillandier tombent dans un terrain bien préparé où elles vont développer leur plein effet et se transformer en affirmations brutales, en mensonges cyniques. La campagne contre Mistral, esquissée et menée en des réticences et des sous-entendus aussi prudents qu'hypocrites après les fêtes d'Avignon, prend, après celles de Montpellier, un caractère de violence et de mauvaise foi inouïes. Quatre ans sont passés depuis la manifestation franco-italienne de Vaucluse; les détails en sont oubliés du public parisien qui n'a pas sous la main les journaux de l'époque.

On peut donc y aller carrément. Et on y va. Jules Claretie y va, l'un des premiers, dans *l'Événement* du 13 octobre 1878 où il publie un grand article pour dénoncer à l'indignation de la France entière ces “criminels”, les félibres et leurs chefs, “ces séparatistes”, ces apôtres qui rêvent de substituer leur patois à notre claire et vivante langue française.

Ce scandale est gros d'orage, vient de dire *l'Événement*. Un orage éclate presque aussitôt, et c'est d'Allemagne qu'il vient. Les agents de la propagande allemande qui ont suivi, avec une attention qu'on devine aisément, le mouvement d'union des peuples de civilisation latine inauguré par les poètes provençaux et catalans, et qui ont déjà inspiré, tout en restant dans l'ombre, des articles contre Mistral, estiment que le moment est venu d'intervenir d'une manière plus directe. Comme pour l'affaire de la Fondation Diez, ils s'adressent à leurs amis de Vienne, car il ne serait pas prudent de faire partir l'offensive de Berlin. Un rédacteur de la *Nouvelle Presse libre* est envoyé à Maillane; il est reçu par Mistral, rend compte, dans son journal, de son entrevue avec le poète. L'article est immédiatement reproduit par *l'Événement*. Et l'orage est déchainé.
Dans cet article, le journaliste viennois reproduit des déclarations que Mistral lui a sans doute faites, mais sur un ton différent et avec des nuances que le texte allemand et la traduction française ne rendent pas; elles découlent de sa doctrine, elles n'ont rien de sensationnel ni de nouveau, car il les a exposées
dans ses écrits et discours.

Mais il lui en prête d'autres que le poète n'a pu faire parce qu'elles sont en opposition avec cette doctrine et d'autres enfin qui sont vraiment odieuses ou ridicules et dont quelques-unes se contredisent les unes les autres. En somme l'article, très mal composé, ne peut être pris au sérieux par un homme de bon sens. Peu importe: on va l'utiliser. Lisons le résumé et le commentaire qu'en tire Henry Fouquier — un Provençal! — dans *le XIXe Siècle* du 28 février 1879 puisque c'est l'interprétation qu'on en donne en France qui nous intéresse le plus.
Après avoir parlé du provençal — sa langue — qui, dit-il, est “une sorte de sanscrit “il ajoute:
— En vérité, nous pensions qu'il n'y avait dans tout cela qu'un jeu d'esprit, un divertissement littéraire, une fantaisie innocente et intéressante de lettrés et d'archéologues et nous n'avions pas vu le serpent caché sous le thym et le romarin de notre chère Provence. Ce serpent siffle aujourd'hui dans les colonnes de la *Nouvelle Presse libre* de Vienne. Selon ce journal, impartial sans doute, mais curieux de ce qui se passe en Provence — peut-être se souvient-on à Vienne que ce furent des régiments autrichiens qui vinrent se mêler aux sinistres affaires de la Terreur Blanche — M. Frédéric Mistral aurait fait des déclarations politiques d'une bizarrerie sans exemple. Il aurait avoué non seulement qu'il n'était pas républicain, ce qui est parfaitement licite à condition de respecter les lois, mais que, de plus, en qualité de monarchiste et surtout de catholique, il n'était pas Français et était fédéraliste latin. Les fédéralistes blancs! Il ne leur manquait plus que cela! M. Frédéric Mistral rêverait de chasser la langue française des églises et des écoles, et de fédérer la

Provence avec l'Italie et la Catalogne. Hé! mais la voilà, ce me semble, cette Ligue du Midi que Gaston Crémieux combattit à Marseille avec tant de raison, de patriotisme et de courage, ce dont on ne lui tint pas compte à l'heure d'une répression sans miséricorde et sans équité. La voilà, et c'est un blanc qui en porte le drapeau — un blanc, comme nous disons là-bas, au pays.
Henry Fouquier parle ensuite de ce pays, le sien, qui, comme les autres pays de France, n'a connu la liberté, dit-il, qu'après la prise de la Bastille, et il déclare: — La Provence nous a donné le jour, la France nous a donné la liberté. *Ubi libertas, patria.*

Ce qui signifie que si la liberté n'existait pas en France et, en particulier, la liberté de la presse puis qu'il est journaliste, la France ne serait plus sa patrie. Il se ferait citoyen d'une nation où il pourrait écrire tout ce qu'il voudrait dans les journaux. Et il donne des leçons de patriotisme à Mistral!
Mais pour lui donner des leçons, il travestit une partie de l'article de la *Nouvelle Presse libre*; il trouve qu'il n'y en a pas assez, il y ajoute. Il fait de Mistral le porte-drapeau de la Ligue du Midi. Or, le Viennois a enregistré cette déclaration du poète:
— Notre école poétique est absolument étrangère à la Ligue du Midi.

Il lui prête le désir de chasser la langue française des écoles et des églises.
Or, Mistral a simplement demandé que le provençal n'en fût pas exclu.
D'autre part, Mistral a déclaré, et la *Nouvelle Presse libre* consigne le propos:
— La France n'a rien à craindre de nos tendances pour son unité.

Mais, dans une autre partie de l'entretien, elle lui fait affirmer une haine farouche contre la France avec laquelle il aurait rompu. Ce journaliste de Vienne est bien maladroit!
— Je rends la rupture complète, lui aurait déclaré Mistral, en disant sous le monument de Jasmin: La petite patrie vient avant la grande. *Être Français, jamais*!

Or, ces trois derniers mots sont la traduction fausse d'un vers de Jasmin qu'un journal allemand avait attribué à Mistral. Et c'est précisément de cela qu'il avait été question à la réunion d'Arles, le 29 décembre 1878, où Mistral, d'après le *Journal de Marseille*, aurait reproché à Aubanel ses sentiments français.
Jasmin avait écrit:

Lou pople fidèl a sa may
Sera gascoun toujour e franciman jamay.

(Le peuple fidèle à sa mère, sera gascon toujours et *franciman* jamais.)

La *Revue des langues romanes* qui rend compte de l'incident ajoute:
“On a naturellement oublié que *franciman* ne veut pas dire *français*, mais homme du Nord, qui ne parle pas ou parle mal la langue d'Oc. Une lettre de Mistral, en date du 9 mars, a coupé court à ces attaques, qui témoigneront longtemps de la légèreté de quelques personnes toutes les fois qu'il s'agira de la Provence et du Midi.”

“Il est triste, concluait la lettre de Mistral, quand on a consacré toute sa vie à des travaux patriotiques, quand on a fait pour la France le *Tambour d'Arcole* et *Mireille*, de se voir outragé et voué à la haine comme un ennemi public. On a beau vivre dans la retraite, cacher sa vie, il y a toujours des gens qu'on gêne sans le vouloir.”

Mistral est poussé par quelques-uns de ses amis à répondre, point par point, à toutes les attaques et calomnies dont il est l'objet. Mais il ne le fait pas. Apollon n'envoie pas l'huissier à des centaines de gérants de journaux pour les sommer de publier des rectifications. Et il n'entre pas en polémique avec des journalistes de mauvaise foi. Convaincre Jules Claretie que les fêtes d'Avignon n'ont pas été des manifestations en faveur du pouvoir temporel et que M. Mézières n'est pas le seul à y avoir fait entendre une parole vraiment française? C'est inutile: le chroniqueur de *l'Événement* ne l'ignore pas. Henry Fouquier a dit que le provençal est “une sorte de sanscrit”, c'est-à-dire une langue morte qui n'est connue que d'une douzaine de savants. Ce serait ridicule que d'essayer de lui prouver le contraire. Il est un compatriote de Mistral et, non seulement il lit *Mireille* dans le texte, mais encore il parle le provençal, peut-être même l'a-t-il parlé dans son enfance avant d'apprendre le français. Et puis, Apollon peut laisser au temps le soin de dissiper les orages; il a pour lui la raison, la vérité et l'honneur. Et il est immortel.
Pourtant, la tempête dure encore quand il décide de répondre, mais de très haut. Il choisit la ville d'Albi pour y célébrer la Sainte-Estelle de 1882 et y porter *la Coupe*. Albi, dont le nom évoque la secte religieuse qui fournit au Nord un prétexte d'envahir le Midi et de lui faire une guerre atroce, Albi qui pourrait disputer à Toulouse le titre de Mecque du séparatisme, si telle était la doctrine félibréenne. Albi dont on ne peut prononcer le nom sans se rappeler les strophes célèbres de Calendal:
— Et ivre de son indépendance, jeune, plein de santé, heureux de vivre, lors on vit tout un peuple aux pieds de la beauté, et par leurs los ou vitupères cent troubadours faisant florès, et, de son berceau dans les vicissitudes, l'Europe souriante à notre gai-savoir.
O fleurs, vous étiez trop précoces! Nation en fleur, l'épée trancha ton épanouissement! Clair soleil du Midi, tu dardais trop! et les orages sourdement se formèrent détrônée, mise aux pieds et bâillonnée, la langue d'Oc, fière pourtant comme toujours,
S'en alla vivre chez les pâtres et les marins.
À son malheur, nous gens de terre et de mer, sommes restés fidèles...

S'il n'était qu'un poète et un dilettante on pourrait dire que Mistral va jouer avec la difficulté.

Mais non. Dans sa doctrine toute d'harmonie et de raison, il n'y a aucune difficulté; et il n'a aucun tour de force ou d'escamotage à tenter pour y introduire un élément faux ou paradoxal. Il va à Albi, comme il est déjà allé à Toulouse en 1879, parce que c'est nécessaire et logique qu'il y aille. Et dans le discours qu'il y prononce, le 24 mai, après avoir élevé la Coupe qui “verse à flots les enthousiasmes et l'énergie des forts”,

c'est à son peuple qu'il s'adresse plutôt qu'à ceux qui le calomnient. Et qu'importe si ces derniers déforment son discours pour continuer leur campagne!
Les corps célestes qui tournent et se meuvent si magnifiquement dans l'immensité de Dieu sont soumis, vous le savez, à deux forces majeures l'une qui les lance à travers l'espace comme la pierre d'une fronde, l'autre qui les retient et les attire vers son centre. Du contrepoids de ces forces naît l'ordre miraculeux qui règne dans le ciel, naît éternellement l'harmonie du monde.
Les sociétés humaines sont soumises aussi à deux mouvements contraires qui sont les éléments de leur progrès et de leur vie; ces mouvements sont le besoin d'unité et le besoin d'indépendance. Et la suprême sagesse du législateur serait, je crois, de trouver l'équilibre qui doit contre-balancer et maintenir d'accord l'indépendance et l'unité, d'accomplir, en un mot, la loi de Notre-Seigneur:
Sicut in cœlo et in terra.
Une fois que l'unitarisme a pris son élan, si rien ne l'arrête, il passe le rouleau sur tous les clochers, sur toutes les mottes, sur tous les courages; et, ne tenant aucun compte des usages, ni de l'histoire, ni de la langue, ni du climat, il veut faire boire tous les hommes à la même gourde, il transforme peu à peu la nation en troupeau. Puis, un jour, vient un monstre qui peut dire en voyant l'aplatissement de tous:
— Je voudrais que le monde n'eût qu'une tête pour pouvoir la faucher.
L'extrême indépendance n'est pas moins dangereuse; car, faute de gouvernement et d'unité de vue, une nation peut se déchirer, elle peut s'épuiser jusqu'à la moelle dans la guerre civile, se pulvériser et s'anéantir.
De la combinaison d'une loi unitaire avec l'indépendance qui est nécessaire à l'homme sortira donc la dignité pour tous, la liberté, la vie et la variété dans l'harmonie.
Où en sommes-nous aujourd'hui? La France, notre France, a lutté de longs siècles pour avoir l'unité. Et le Midi, nous pouvons le dire, s'est donné tout entier à cette haute entreprise, et il a tout sacrifié pour l'union, pour la paix, pour la grandeur de la patrie. L'unité, grâce à Dieu, est faite pour toujours! Elle est faite et consacrée autant par le malheur, partagé en commun, que par la commune gloire.
Mais, messieurs, du moment que nous voulons être des hommes, que nous voulons rester libres, que nous voulons croître de plus en plus et prendre
notre essor, ne devons-nous pas nous garantir contre l'abus de l'unité, contre cette puissance terrible, démesurée, la centralisation, qui vient nous imposer, jusque dans le dernier village des Pyrénées et des Cévennes, non seulement ses modes et son uniforme, mais encore ses folies, ses bourdes, ses misères, cette centralisation qui veut se mêler de tout, qui détruit nos coutumes, notre amour du terroir, notre attachement aux choses environnantes et qui tranche le nerf de l'opiniâtreté nationale, et qui va jusqu'au tuf dessécher les sources de notre indépendance!
Nous ne pouvons pas tous vivre à Paris ou à Marseille. Nous ne pouvons pas tous avoir des places. II faut qu'il y en ait pour retourner la terre, pour labourer la mer et ses tempêtes, pour habiter les vallées et les montagnes, pour alimenter la sève, pour maintenir les races du beau pays de France! Et si vous voulez que ces paysans restent dans leurs villages et dans leurs chaumières, dans leurs landes et dans leurs rochers, si vous voulez surtout qu'ils y trouvent ce plein contentement qu'ils appellent liberté,

laissez-leur leur langage nécessaire au milieu où ils vivent et dans lequel ils font jaillir si vivement et si gaillardement les enthousiasmes de leur nature.
J'en ai assez dit. Vous comprenez la profondeur, la force de l'idée félibréenne. Le Félibrige enmantelé dans la langue du peuple comme dans une forteresse est la seule résistance sérieuse qui existe contre le despotisme et l'attirance des centres. C'est lui qui représente l'antique indépendance de ces races fières qui font la farandole dans l'histoire de France, qui veulent bien s'unir et s'embrasser par mariage mais qui, comme nos femmes, entendent réserver et sauver leur dot.
... Aujourd'hui nous voici à Albi... En foulant la terre, l'illustre terre de l'Albigeois, frères, vous devinez tous l'émotion qui nous étreint. Loin de moi la pensée de peiner quelqu'un, de vouloir ramener des indignations qui sont bien mortes. Il y a pourtant, dans l'histoire de France, un chapitre qui porte un nom fameux la guerre des Albigeois. Et tout fils du Midi, en lisant ces pages, sentira toujours sursauter son cœur. Maintenant, nous ne voulons pas savoir qui était l'ennemi, qui avait raison ou tort. Le sang qui coula dans cette horrible mêlée a peut-être cimenté les fondements de la France et, sur l'autel de la patrie comme sur tous les autels, il dut y avoir des sacrifices.
Mais, messieurs, il y a une chose que les morts nous demandent et à laquelle les morts ont droit lorsqu'ils sont tombés dans la bataille: c'est le souvenir. Tout homme qui défend le sol de sa patrie, qui lutte et meurt pour elle, mérite que le pays se souvienne de lui à jamais.
Je crois donc répondre au sentiment de tous, à un noble sentiment de piété nationale, en élevant cette Coupe au-dessus des opinions, au-dessus des disputes et des ténèbres de l'histoire, en élevant, vous dis-je, en ville d'Albi, la Coupe félibréenne en l'honneur et à la mémoire de ces combattants qui ont écrit l'épopée du Midi avec leur sang et qui sont morts, superbes, en criant: — Vive Toulouse!

Deux ans après, c'est à Paris que Mistral va célébrer la Sainte-Estelle. 1884 quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France!
Donc, dit-il dans le parc de Sceaux, à une fête qui réunit autour de lui les Félibres de Paris et des représentants de toutes les élites de l'Ile-de-France, le 25 mai;
Donc, il y a quatre cents ans, les États généraux de la vieille Provence dirent à la France: — Le pays de Provence, avec sa mer d'azur, avec ses Alpes et ses plaines, volontiers et consentant, à toi s'unit, ô France! non comme un accessoire qui va au principal, mais comme un principal à un autre principal, c'est-à-dire que nous garderons nos franchises, nos coutumes et notre langue.

Messieurs, voilà le pacte qui est écrit dans l'histoire, le pacte digne et fier qui fut convenu entre la France et la Provence, et nous, les enfants de ceux qui le firent, nous reconnaissons que nos pères accomplirent une œuvre de sagesse, nous savons que les vieux ont tenu leur parole et nous jurons que les jeunes ne cesseront jamais de la tenir.
Et puisque fidèlement, et puisque loyalement nous l'avons tenue, n'aurions-nous pas le droit de garder notre langue?

Si! Et voilà pourquoi dans cette fête fraternelle, le provençal est parlé, hardi et applaudi, devant Paris qui nous écoute car nous ne voulons pas, nous ne voulons plus que les maîtres d'école apprennent aux enfants le mépris du langage et des choses de la maison.
C'est dans la langue provençale que le conscrit des bords du Rhône, que le Tambour d'Arcole jette son dernier cri sur le champ de bataille; et si nos députés, et si nos sénateurs se taisent et l'oublient, nous autres les poètes, représentants du peuple par la grâce de Dieu, avec nos poèmes qui viendront retentir jusqu'au cœur de Paris, nous protesterons éternellement.
Mais Paris nous écoute; il est étonné, peut-être, d'entendre des Français chanter dans une langue mélodieuse et claire et qui, pourtant, n'est pas la sienne, et Paris se demande:
— Mais comment se fait-il que tous les enfants de la France ne parlent pas comme moi?
Et les braves félibres répondent à Paris:
— La France est grande; depuis l'Océan immense jusqu'à la mer latine, du Sahara jusqu'au Tonkin, cent peuples vivent libres sous les plis de son drapeau. Les uns ont le soleil, avec l'olive et la grenade qui pendent dans le ciel; les autres ont la fraîcheur et les prés verdoyants ou paissent les bœufs, les uns chantent la mer, d'autres vivent sur la montagne; et la sainte nature a donné à tous les aptitudes et le langage qui leur conviennent pour se développer.
Et, dans chaque langage quand l'enfant dit: Ma mère! la mère sourit et l'embrasse.
O France, mère France, laisse donc à ta Provence, à ton charmant Midi, la langue mélodieuse en laquelle elle te dit: — Ma mère!...

Entre temps, un revirement s'était produit à Paris en faveur de Mistral. Il y était accueilli et fête comme il l'avait été, en 1859, sous le parrainage de Lamartine et de Barbey d'Aurevilly. Au reste, tout ce que la capitale avait de sain, de purement français dans les lettres, les arts, la science, la politique lui avait gardé une estime et une admiration que le temps et les chefs-d'œuvre ne faisaient que grandir. Un siège lui était offert à l'Académie; son élection était assurée s'il consentait à poser sa candidature. Il refusa cet honneur, et renouvela son refus, plus tard, quand des démarches furent faites encore une fois auprès de lui par Paul Bourget et François Coppée. Et Édouard Drumont exprimait bien l'opinion du vrai, bon et beau Paris en écrivant:
— Ma joie de voir Mistral entrer à l'Académie se fût doublée de la pensée de lire encore quelques-uns de ces articles, comme on en a publié sur les tendances séparatistes du Félibrige. Ce sont là de ces plaisanteries à froid qui plongent dans une douce rêverie et qui arrêtent une minute la plume entre les doigts de l'écrivain qui s'interrompt pour prendre le temps de rire.
Vous voyez ce Paris, qui est devenu un bien quelconque où les Juifs et les naturalisés tiennent la première place, où les brasseries où l'on boit la bière allemande ont remplacé nos cafés d'autrefois. Dans nos théâtres subventionnés l'ordre est donné de laisser nos jeunes compositeurs français mourir de faim et de froid dans leur grenier

en essayant, pour réchauffer leurs doigts, de jouer sur leur piano une musique dont personne ne veut. On ne joue que du Wagner ou du Verdi...
... On n'entend plus parler que de *betting, de out-sider, de five o'clock, de garden-party, de leader*.
Il se trouve un poète admirable qui a chanté le travail sacré des champs, qui a dit la grandeur de cette vie rustique qui, pendant des siècles, donna à la France ses plus vaillants et ses plus solides soldats. On rencontre, malgré tout, des journaux où l'on écrit moitié en anglais, moitié en patois judische, pour dire à cet homme:
— Sans doute, vous ne manquez pas de talent, mais vous n'êtes pas assez national pour nous.
C'est tout bonnement énorme.

C'est si énorme que les Jules Claretie, les Henry Fouquier et leur séquelle ont fini par se taire. Ils comprennent qu'ils se sont fourvoyés et que s'ils persistent dans leur indignité, c'est à eux-mêmes qu'ils feront du tort; ils le comprennent d'autant mieux que Mistral a pour répondants non seulement son génie, ses actes et ses paroles écrites, mais aussi des compatriotes, des amis, qui résident à Paris où ils sont l'honneur des lettres françaises, tels que Paul Arène et Alphonse Daudet, pour ne citer que les deux plus illustres qui sont en même temps les plus intimement liés avec le poète de Maillane. Et c'est chez les Claretie et les Fouquier qu'un revirement complet se produit. Le silence ne suffit plus pour se faire pardonner. Ils deviennent des néophytes. Ils voient, ils savent, ils croient, ils sont désabusés. L'année même de la célébration du quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France, Paris offre à Mistral un magnifique et grand album sur les pages duquel des centaines d'écrivains, Victor Hugo en tête, ont écrit et signé le témoignage de leur admiration. La plupart se bornent à quelques lignes ou à une demi-page, comme il est de coutume.
Au néophyte Claretie, il faut toute une page: en voici les derniers paragraphes:
"... Je relisais hier l'admirable chapitre où Lamartine nous l'a montré jeune, doux, modeste, arrivant de Maillane, et je me suis dit que bien rares sont les hommes qui, comme Mistral, sont, toute leur vie durant, fidèles au rêve de leur jeunesse. Heureux homme que ce grand poète! Il a vécu son œuvre, il est fidèle à son coin de terre, il parle harmonieusement la langue que sa mère lui a parlée, il a trouvé sur son chemin cette Mireille idéale que lui souhaitait le poète de Graziella. Qu'il emporte en sa Provence le salut, le souvenir et les acclamations de Paris!
Il l'aime, je le sais, ce Paris, comme il aime la France, notre France, sa France. Le poète du Tambour d'Arcole a payé sa dette à la grande et immortelle patrie. Il a le droit de chanter sa terre natale dans la langue de son pays.
De tout cœur, je suis dévoué au bon, fier, séduisant et mâle félibre de Maillane.

C'est parfait. On dirait du Paul Arène.
Avec Henry Fouquier, la conversion au mistralisme a des effets stupéfiants. En 1884 on a oublié son article de 1879 — car rien n'est plus éphémère qu'une chronique de quotidien — où il a trouvé le moyen de se faire pardonner par son zèle et des services, car il a été nommé président de la Cigale, et, en cette qualité, il va, en juin,

célébrer à Aix le centenaire que Mistral vient de fêter à Sceaux. Il y prononce des paroles qui ont un accent presque mistralien.

Un jour viendra peut-être, dit-il, ou dans la patrie unie et complète, nous aurons le droit d'être un peu plus Provençaux que Français, ce que je serais souvent tenté de faire. Aujourd'hui, c'est le devoir de notre raison et l'orgueil de nos cœurs d'être plus Français que Provençaux en célébrant ces fêtes que je voudrais appeler non les fêtes de l'annexion ou de la réunion de la Provence, mais les noces de diamant du mariage de notre grand Midi à la grande France du Nord.

Presque “mistralien”. L'expression “plus Français que Provençaux “suppose une antinomie qui n'existe pas dans l'esprit du poète. Gaston Paris était dans le vrai en disant “Français parce que Provençaux”.
D'autre part, Mistral n'emploie pas le mot annexion qui implique l'idée de contrainte et désigne un acte unilatéral.
Fouquier fait ensuite une apologie du génie latin, puis de ce provençal qui, quelques années auparavant était pour lui une langue morte et
incompréhensible:
— Le parler du royaume d'Arles a rayonné au midi de l'Europe tout entière. Continuons à le pratiquer, non pour nous séparer, fût-ce littérairement, de la patrie française, mais pour ajouter à sa couronne une fleur particulière et qui a gardé son exquis et pénétrant parfum. Parlons la langue épique, forte, souple, galante, satirique, de Mistral, d'Aubanel, de Roumanille.

L'année suivante, Henry Fouquier est candidat aux élections législatives à Arles — dans l'arrondissement du Maillanais! — et, dans une réunion électorale, il entonne les louanges de la langue provençale et de son poète. Et il fait une allusion à sa campagne antérieure contre Mistral, et il avoue qu'elle était d'origine allemande; mais en quels termes voilés!

J'ai eu cependant une *petite querelle* avec le poète Mistral, et je veux la raconter ici, entre nous. Des savants sont venus, *je n'ai pas besoin de vous dire d'où*, qui voulaient établir que les Provençaux, ayant une langue à eux, personnelle, antique, n'étaient pas Français! J'ai signalé le danger au poète de Maillane avec énergie. Mistral m'a répondu: ses idées, en politique, ne sont pas tout à fait les nôtres, vous le savez... Mais quand il s'est agi de la France, Mistral est avec nous, et la patrie restreinte disparaît pour lui devant la grande patrie.
C'est tout bonnement énorme, aurait dit Drumont.
Le néophyte tombe ici dans l'hérésie: il parle de la patrie comme d'une abstraction. Ce qu'il appelle les “patries restreintes “disparaissant, il n'y a plus de France.

X X X X X X X X X X X X X X

CHAPITRE X

Mistral journaliste. — *L'Aioli.* — Le nationalisme papalin. — Mistral et les prophéties. — Bonaparte-Wyse et Stéphane Mallarmé.

Le mardi 6 janvier 1891, vers cinq heures du soir, Mistral, Félix Gras, Folco de Baroncelli-Javon et Marius André étaient au *Café de Paris*, sur la place de l'Horloge, à Avignon. Ils venaient tout juste de commander leur apéritif lorsqu'un employé de l'imprimerie Seguin entra, vint à eux et déposa sur leur table un petit paquet: quelques exemplaires du premier numéro de *l'Aioli*, encore humides et parfumés d'une bonne odeur d'encre d'imprimerie. C'est le journal provençal que Mistral vient de fonder "pour renouveler le cœur de la Provence "et qui va paraître trois fois par mois, le 7, 17 et 27 — dates fatidiques — pendant neuf ans et dont il a confié la direction à l'un des plus ardents de ses disciples, presque un adolescent encore, l'héritier de la vieille famille des marquis de Javon.
Chacun prend un exemplaire. Félix Gras se plonge dans sa lecture et passe plus d'une demi-heure sans dire un mot. Mistral et ses deux jeunes collaborateurs qui ont vu le numéro, dans la matinée sur mise en page, le parcourent, se relisent en échangeant des réflexions sur l'en-tête, le dessin de Burnand qui l'orne, le papier, les caractères, les articles. Tout va bien! Ils sont satisfaits de leur journal; ils trouvent leur absinthe et leurs cigares exquis. Mistral est joyeux comme un débutant du journalisme qui voit son premier grand article imprimé.
Son premier grand article: un véritable manifeste qui tient toute la première page et qu'il a signé "La Rédaction", un de ses écrits les plus savoureux. On hésite, par crainte de la trahir, à traduire cette prose savoureuse, imagée, joyeuse, noblement arrogante, aussi paysanne que littéraire.

"Ici nous sommes: nous aussi nous nous sommes dit, quelques-uns, d'empoigner le mortier comme ce beau couple et de piler l'aioli dans notre jaune d'œuf, ce qui, si vous voulez le savoir, signifie e mouvoir, agiter, soulever les questions provençales dans notre propre langue .
Oui, nous voulons le manger, notre aioli brûlant, en pleine campagne, au cabanon, au bastidon, ou au maset, là, entre nous, en parlant le provençal que — rendons grâce à Dieu — nous sommes seuls à comprendre et qui n'a besoin ni de diplômes ni d'écoles pour galéjer et pour chanter!
L'aioli, dans son essence, concentre la chaleur, la force, l'allégresse du soleil de Provence. Mais il a aussi une vertu: celle de chasser les mouches. Ceux qui ne l'aiment, ceux au gosier de qui notre huile donne une cuisson, ne viendront pas, de cette manière, nous tarabuster autour de lui. Nous resterons en famille.
Voyons! n'est-ce pas odieux, depuis cent ans que cela dure, de nous houspiller, parti contre parti, de nous traiter les uns les autres de coquins, de gueusards, de teigneux,

de “mangeurs”, au grand profit de ceux qui vivent des partis et dont l'intérêt est d'attiser les querelles? Comme dit le diable: si tu veux régner, divise.
— *Nous, les bons Provençaux, au suffrage universel, nous voterons pour l'huile et nous ferons l'aioli,* c'est-à-dire la liaison, le ralliement, l'union.
Autour d'un bon aioli bien planté et odorant et roux comme un fil d'or, où sont, répondez, les mâles de Provence qui ne se reconnaissent pas frères? Et puis, savez-vous quoi? Une fois le régal prêt, nous inviterons nos cousins, nous inviterons nos amis: ceux du Languedoc, ceux du Limousin qui, de l'ail, se pourlèchent. Et ceux du Languedoc appelleront les Gascons — qui l'aiment aussi, le pain frotté d'ail; et les Gascons, les Limousins, les Limousins les Poitevins, les Poitevins les Angevins et ainsi à la queue-leu-leu jusqu'à ce que la France nouvelle, autour de notre aioli fasse… la farandole. Encore un peu, saintes de Dieu! nous allions dire: la *fédération;* comme aux États-Unis de la jeune Amérique, comme en Suisse, ou plutôt comme en Grèce où, après avoir frotté dans l'aillade son croûton de pain, à Marathon, à Salamine, on allait en dansant frotter l'échine du barbare.”

Il allait le dire, il l'a dit, il l'a écrit, saintes de Dieu! ce mot de fédération qui va faire froncer les sourcils des vieux jacobins du Félibrige.

Car il y en a. Félix Gras, radical farouche et bon enfant à la fois, qui ne jure que par la “République une et indivisible “et par Robespierre, a tiqué. C'est sans doute à la lecture de ces dernières lignes. Mistral qui a surpris son mouvement lui dit en riant:
— Nous serons effrontément fédéralistes!
“La Rédaction “continue par un appel aux jeunes.

Bon salut! À l'aube du siècle qui point, nous voyons, heureusement, une bande de gens jeunes que cela assomme, à la fin, de recevoir toujours le mot d'ordre d'ici, le mot d'ordre de là, qui se sentent des ailes et voudraient s'en servir. Nous en savons même qui ont le feu de Dieu dans les entrailles, et qui, si on ne les retenait pas, sauteraient à la gorge de ce vieux pipe-sang de Centralisation. Eh bien, ces jeunes gens, qu'ils viennent à la tablée, à la farandole de l'aioli brûlant. Et qu'ils l'empoignent, le pilon, et qu'avec la faveur des reines provençales qui leur verseront l'huile, ils élèvent un aioli comme le mont Ventoux!”

Mistral met sa confiance dans les jeunes, dans quelques vrais jeunes dont les uns ont à peine vingt ans, et les autres moins de trente; ils sont auprès de lui ou ils vont accourir: Jules Boissière, qui, quoique résidant au Tonkin, est présent par la correspondance qu'il entretient avec lui, par les poèmes qui accompagnent ses lettres et illustrent *l'Armana prouvençau*, par son amour pour Thérèse, la fille de Roumanille, qu'il va venir épouser, Folco de Baroncelli-Javon, *baile* du journal, Frédéric Amouretti, Charles Maurras, Pierre Devoluy, Adrien Frissant, Jules Véran, Joseph Loubet, et d'autres et d'autres encore; et au milieu d'eux, leur aîné, le Révérend Père Xavier de Fourvières, le moine de Frigolet, si beau dans sa robe blanche de prémontré, apôtre catholique et apôtre mistralien, humaniste, grand orateur sacré en langue d'Oc, leur aîné — et qui les bénit tous.

Dans la seconde partie de son article, Mistral répond, par une brillante attaque menée avec une ironie de haut goût, à un reproche qui lui vient de gens dits
“distingués”: Des félibres, bourgeois bourgeoisant d'une grande ville du Midi, avaient chargé l'un de ces jeunes gens de lui dire combien ils avaient été déçus et même douloureusement surpris en apprenant qu'il allait donner à son journal le nom d'*Aioli:* Un nom si vulgaire, voyons, si ridicule! Mistral commet une erreur lamentable. Personne ne prendra son journal au sérieux. Puisse-t-il y réfléchir et changer ce titre en un autre plus convenable!
Le jeune homme fit la commission avec toute la gravité qu'elle comportait. Après quoi, il s'en divertit avec Mistral qui lui montra quelques lettres de félibres lui offrant d'autres titres; l'un d'eux avait trouvé celui-ci: *le Phare du Félibrige.*
Il répliqua à tous:
— Il est temps ou jamais. Le frimas du Nord, la morgue franchimande si nous n'y prenons garde, envahissent tellement notre franchise de race, notre grâce familière que beaucoup de gens, de ceux qui se nomment, à bon droit, *sérieux*, croient qu'il n'est pas possible de traiter, de parler des choses grandes et belles sans composer son visage et se tenir raide dans un fauteuil, autour d'un tapis de drap noir. Et il y a des Provençaux, et de nos amis qui, en voyant baptiser ce journal *l'Aioli*, ont été offusqués et ont froncé le nez.
Allons, mais, est-ce une mauvaise plaisanterie ou non? Avec le gel, la neige, le vent, les glaçons, n'est-ce pas la saison de se réchauffer le cœur? L'huile nouvelle embaume de la senteur du fruit; l'ail se pèle bien; les escargots, ces huîtres de Provence, jeûnent sous leur couvercle. *Zóu*! Mettons-les à la saumure dans la marmite. Est-il rien de meilleur qu'un plat d'escargots à l'aioli? Allez, il peut faire froid après; les joues fument.
Nous l'avons entendu dire cent fois à nos ancêtres: que croyez-vous que mangeassent nos héros de l'armée d'Italie, d'Espagne ou d'Égypte dans les fameuses guerres de la première République qui faisaient trembler la terre? Eh, ils mangeaient de l'ail, tonnerre de *goi!* et dans leur sac, ces vainqueurs de Marengo, de Lodi, pour se donner du courage, en avaient toujours quelques gousses.
Il n'y a jamais eu qu'un poltron, un poète de cour qui ait dit du mal de l'ail: ce *flacas* (gros flasque) d'Horace, Horatius Flaccus, qui sortait, vous savez, des braies d'un esclave et qui jeta son bouclier à la bataille de Philippe.
Dans le peuple il n'y a rien de bas, ni jeu, ni danse, ni ribote, et l'on danse mieux qu'avec des bottes avec des pieds sans chaussettes. (Ad. Dumas.)
Terminons. Ah! il y en a beaucoup de nos dégoûtés qui ne se sont jamais doutés d'une chose toute simple qu'au Banquet de Platon on mangea plus d'aioli que de “crème à la Chantilly”. Et ils ne se rappellent pas que lorsque le grand Béarnais — qui était pourtant d'assez bonne famille — vint au monde, le roi son père, pour lui donner le goût et l'amour du peuple, lui frotta sur les lèvres une gousse d'ail.

Voilà donc le poète de Mireille engagé dans le métier du journalisme. Il va y mettre la même application, le même désir de bien faire qu'à écrire un poème.
Avec ce qu'il a donné à l'*Aioli* on pourrait, sans y prendre tout, faire un gros volume de prose mistralienne. Sous son nom et sous ses pseudonymes, et souvent sans signer,

il a versé, dans le mortier du palais du Roure, avec bonne humeur et générosité, une abondance de trésors de toute sorte qui font de lui un étonnant journaliste. Il rédige même des réclames; dans chaque numéro, il y a un quatrain en l'honneur d'un savon célèbre. Et ce n'est pas tout: il faut encore qu'il s'occupe de la “cuisine “du journal.
“L'*Aioli* qui va brûlant (cremant) trois fois par mois”, comme dit l'en-tête, nécessite une correspondance active entre Avignon et Maillane. Mistral voit d'abord toute la “copie “dont une partie lui est envoyée par ceux des collaborateurs qui savent que c'est lui le patron, et l'autre transmise par le *baile* Folco après un premier triage.

Éliminer les manuscrits inutilisables, retenir les bons et assigner à chacun sa place dans un prochain numéro n'est pas la plus longue de ses occupations de directeur. Il faut encore souvent qu'il corrige quelques-uns de ces articles.
Ce n'est pas un travail nouveau pour lui; l'habitude en remonte aux environs de l'année 1855. Il y avait, au début du Félibrige, et il y avait en 1891, beaucoup de poètes et de prosateurs qui savaient trop imparfaitement leur langue et émaillaient leurs écrits de barbarismes, de solécismes et de gallicismes qu'un vieux paysan complètement illettré n'auraient pas commis; les fautes d'orthographe y abondaient. En général, ces écrivains étaient des gens de la ville et des primaires. Il est des fautes, dont ils ne se seraient pas rendus coupables s'ils avaient été élevés dans un village et avaient parlé la langue d'Oc dès le berceau, et d'autres qu'ils auraient évitées s'ils avaient eu une connaissance, même superficielle, du latin. Il y en a beaucoup aujourd'hui, peut-être plus qu'en 1891, et très rares sont les Provençaux qui, comme les Folco de Baroncelli, les Joseph d'Arbaud, les Pierre Devoluy écrivent une langue impeccable.
Mistral, depuis sa jeunesse jusque vers sa soixante-dixième année, n'a cessé d'être l'instituteur et le correcteur des copies de ceux de ses contemporains et disciples qui se figuraient qu'il suffit d'avoir un talent naturel ou — ce qui est pis — de croire le posséder, pour écrire correctement une langue qu'ils n'ont pas apprise en tétant le lait maternel ni en l'étudiant à fond.

Labeur immense, ingrat, obscur, auquel le maître consacrait, avec sa bonne humeur habituelle, de longues heures pour remédier, par amour pour la Provence et sa langue, à l'inévitable ignorance des uns, au début, à la paresse des autres, dans la suite. Il existe de ce labeur un témoignage précieux: le manuscrit de la *Farandole* d'Anselme Mathieu qui fut donné à l'imprimerie est tout entier, texte provençal et traduction, de la main de Mistral. Les fautes de toute sorte, les vers trop faibles étaient trop nombreux. Mistral a refait tout! A l'*Aioli*, il se dévoue à la même besogne.
Mistral se rend à Avignon dans la matinée du jour de l'apparition de chaque numéro. Le journal est prêt; il en a corrigé, à Maillane, toutes les épreuves qu'il a renvoyées au *baile*. Il n'en va pas moins à l'imprimerie où, en compagnie de Folco, il revoit le journal sur mise en page et fait une dernière chasse aux “coquilles”. Vers cinq heures de l'après-midi, ils trouvent Marius André et Félix Gras et quelquefois Roumanille au café de Paris. Après l'apéritif, on va dîner ensemble, la plupart du temps, surtout en été, dans l'île de la Barthelasse.

A l'apéritif et au dîner prenaient part aussi des amis de passage à Avignon; ils y venaient même exprès, sûrs d'y rencontrer Mistral, ce jour-là: Paul Arène, Charles Maurras, Maurice Faure, Pierre Devoluy, que les hasards de sa carrière militaire allaient rendre Avignonnais, Jules Véran qui allait débuter dans le journalisme, à la fois à l'*Eclair* de Montpellier en français et à l'*Aioli* en provençal, Adrien Frissant qui faisait aussi du journalisme mais en amateur nonchalant.
Et Clovis Hugues qu'on fêta, un soir en Barthelasse! Ce socialiste, ce révolutionnaire terrible — terrible pour son époque, car ceux d'aujourd'hui l'ont dépassé de beaucoup — était un brave homme vêtu de probité candide sinon de lin blanc, un bon Provençal et un excellent poète de langue d'Oc. Lorsqu'il écrivait en provençal, le naturel, la race, tout ce qui fait le fond immortel de tout homme bien né reprenait le dessus et il envoyait au diable ses théories sociales et politiques françaises. Sa poésie provençale est d'un patriote, d'un amoureux du terroir, d'un traditionaliste. Aussi, Mistral l'aimait beaucoup et lui pardonnait tout, y compris son anticléricalisme et un baptême laïque auquel Clovis avait présidé lyriquement:

> Puisque s'il revenait sur terre
> Le Christ ne serait plus chrétien,
> Au nom de la nature austère
> Je te baptise citoyen.

— Clovis, lui dit Mistral, tu ne crois peut-être pas au vrai Dieu, au Dieu catholique, mais tu crois certainement à saint Gent et aux Saintes-Maries-de-la-Mer.
Clovis ne dit pas non. Et il avoua aussi qu'il était papalin…
Car il y a un "nationalisme papalin "avignonnais dont les deux représentants les plus illustres sont le marquis de Baroncelli-Javon et Félix Gras. Celui-ci, qui n'était pas retenu, comme Folco, par des sentiments de fidélité à l'Église, allait très loin.

Un soir, comme un convive parlait de "l'antipape", Pierre de Luna, à propos du poème de *Nerte*, Félix Gras protesta avec véhémence.
— Non! s'écria-t-il, c'est lui, Benoît XIII, qui était le pape légitime. Bien mieux! depuis, il n'y en a plus eu; il n'y en a plus. Il y en aura encore lorsque Avignon sera redevenu le siège de la papauté. Ce jour-là, si je vis encore, foi de rouge du Midi! j'irai à la messe.
Et il ne plaisantait pas.
Mistral aussi était papalin, c'est-à-dire qu'il partageait la croyance populaire au retour de la papauté à Avignon.
Il a toujours été attiré par les prophéties, surtout quand les prophètes étaient des gens du peuple et il a expliqué pourquoi dans l'*Armana provençau* de 1871:
"Dans le gros de l'été, il y a de ces journées où il ne fait pas un brin d'air, où le temps est lourd, et tout ce qui respire, les bêtes surtout, les oiseaux, les hirondelles sentent venir l'orage et l'annoncent plus ou moins. Dans le monde moral il en est de même. A l'approche des grandes catastrophes, l'humanité sent un malaise général et souvent les simples, ou ceux qui sont le plus près de la nature, ont le pressentiment de l'orage qui s'avance.

Il recueille des prophéties de la bouche d'une vieille femme d'Avignon, les note et les publie dans le même *Armana* “seulement à titre de curiosité, dit-il, nous ne répondons pas de voir ce qu'elle annonce. Quels malheurs si elle devinait juste! Donc que chacun en prenne ce qui lui fera plaisir!”
Car sa croyance, en fait de prophéties, comme d'ailleurs, en matières religieuses, ne va pas sans une certaine dose de scepticisme; en toutes choses, il prend ce qui lui plaît. Cette Avignonnaise prédisait, en 1860, catastrophes sur catastrophes dont quelques-unes se produisirent: la République, la guerre, des massacres, la Seine rouge de sang, toute la France dévastée “à l'exception du Vivarais et de la ville d'Avignon”, la peste, la famine, les nouveaux riches et les nouveaux pauvres. Cela se terminait heureusement par la paix conclue “sur un pont neuf “et le retour de la papauté à Avignon, capitale de la France.
Vingt-cinq ans après, Mistral reprend dans ces prophéties “ce qui lui fait
plaisir “et donne dans l'*Aioli* un article sur “le Pape à Avignon”. Il était alors question de la restauration du palais des papes qui a été effectuée depuis. Un journal de Paris et un de Rome avaient parlé, comme d'une chose non improbable, du retour de la papauté en terre comtadine.
“Ce qui s'est vu peut se revoir”, écrit Mistral. Les mêmes causes produisent les mêmes effets. Les troubles de Rome, au quatorzième siècle, forcèrent la papauté à abandonner la Ville Éternelle, les contrariétés que le pape éprouve fatalement en face de l'Italie pourraient bien le décider, un jour ou l'autre, à quitter Rome. Et où aller sinon à Avignon? Justement, on va restaurer son palais qui sera bientôt prêt à le recevoir.

Tout cela, continue-t-il, s'accorde bien avec l'étoile provençale, car, comme dit Benoît XIII dans le poème de *Nerte:*
— Les trois nations les plus catholiques de la république chrétienne, en Provence, de fait viennent mêler leurs éléments; et des trois forces concentrées, votre contrée peut tôt ou tard, devenir l'articulation. A l'empereur Constantin cette vue souriait lorsque, au plus beau de ses conquêtes, il fut sur le point d'établir à Arles l'empire romain.
— La poésie, dit encore Mistral, qui souvent est la prophétesse des peuples, la poésie félibréenne a, du reste, entrevu et présumé, il y a quarante ans, le retour des pontifes sur la Roche de Dom. Écoutez Taven la sorcière dans le chant VI de *Mireille*:
— Aïe! la barque antique de Pierre, aux âpres roches où elle frappe, s'est brisée en éclats! Oh! voyez! le maître pêcheur a dominé le flot rebelle; dans une barque belle et neuve il gagne le Rhône et rebondit parmi les vagues avec la croix de Dieu plantée au timon!
O divin arc-en-ciel! immense, éternelle et sublime clémence! Je vois une terre neuve, un soleil qui réjouit, des oliveuses en farandole devant les fruits qui pendent, et sur les gerbes d'orge les moissonneurs gisants qui tettent le baril.

Enfin, dans l'article de 1895, il reproduit la prophétie de la vieille Avignonnaise; il ne l'avait, d'ailleurs, écrit que pour cela:

— Il y a une douzaine d'années vivait à Avignon, dans la rue Balance, à l'ombre du palais des papes, une respectable vieille qu'on appelait Marianne. Elle était veuve d'un pêcheur. Son esprit rêveur, méditatif et curieux, l'avait toujours portée à lire des prophéties qui courent dans le peuple, celles, surtout, du fameux Nostradamus. Or, de cette lecture et de ses propres rêveries, Marianne avait tiré comme une quintessence; et à cette quintessence, ou interprétation, elle ajoutait foi comme à son saint *Pater*, et elle la communiquait à tout pauvre venant.

Et voici la phrase de la prophétie qui concerne le pape:
— Le pape viendra faire pénitence à Avignon; et le pape arrivera quand vous entendrez dire qu'une armée navale a failli périr sur mer... Alors, heureux ceux qui auront une pierre dans Avignon!
Après quoi, avait conclu Marianne, “la France fleurira plus que jamais; ce sera le siècle d'or; il n'y aura plus qu'un parti, plus qu'un accord. Les oiseaux dans les champs n'auront plus peur d'être tués; les pommes de terre sortiront sans qu'on les sème.”
Et cela, disait-elle à Mistral, moi je ne pourrai le voir, mais vous le verrez, vous. Et on parlera de moi quand je serai morte.
En 1895, le poète attendait encore, sinon le retour de l'âge d'or, du moins celui du pape, lorsqu'il crut voir dans un événement contemporain le signe précurseur du retour cette armée navale en danger de mort.
Et il termine son article par cette question:
— Cette “armée navale “ne se rapporterait-elle pas aux pauvres soldats mourants qui reviennent de Madagascar?
Eh! non. Mistral est mort sans avoir pu s'écrier, comme le troubadour sisteronais de sa *Reine Jeanne*:
Enfin, en Avignon est le pape! grandeur, pouvoir, magnificence et resplendissement qui dominent la terre et font, réellement, souffler l'haleine de Dieu sur les rivages de la Sorgue.

Mais la foi persiste chez quelques-uns de ses disciples et parmi beaucoup de vieilles gens du peuple.
On parla encore une fois des prophéties dans un banquet de l'*Aioli* en novembre 1892. Dans le numéro du 7, Mistral avait annoncé que “l'illustre et haut félibre des *Parpaïoun blu, des Piado de la Princesso* et du *Libre dóu Soulèu*, notre vieux capitaine des luttes provençales, William Bonaparte-Wyse, vient d'arriver de son Irlande pour boire encore une fois le soleil d'Avignon”. Et il avait donné dans le numéro la traduction en provençal faite par Bonaparte-Wyse même d'un poème anglais de celui-ci sur *Bacchus en Provence* où il y a une claire allusion à la Coupe sainte du Félibrige:
— O terre! O peuple! criait-il, élevant avec une voix miraculeuse, suave, le symbole doré de la Coupe des fêtes. O noble peuple! O terre prédestinée, bénie de Minerve et de la main de Cérès, je viens pour vous consoler, pour vous caresser, pour vous sauver. Il n'est personne qui résiste à la douceur de mes dons.
Je suis le roi Bacchus, le beau, le brave, amené à vos rives comme Cypris de l'onde.

Malgré le froid et le mauvais état de sa santé, Bonaparte-Wyse voulut passer le Rhône, revoir les lieux où, dans sa jeunesse, il avait fait, avec Mistral et d'autres compagnons, tant de poétiques et joyeuses félibrées, et déjeuner en Barthelasse. Enveloppé dans un manteau de fourrure, grand, bien bâti, avec son visage empreint de sérénité et de noblesse, sa barbe blanche de patriarche aussi belle que celle de Roumanille, le petit-neveu de l'empereur avait l'air d'un beau chêne humain sur lequel il a neigé mais qui n'est pas près de mourir. Le vœu de Mistral semblait se réaliser: l'air d'Avignon et la compagnie du poète de *Mireille* le ragaillardissaient.
Il fit honneur à la bonne cuisine provençale de la Barthelasse et au vin de Châteauneuf qu'il a si bien chanté. Pendant le repas et après, au cours d'un entretien qui dura plus de deux heures, Mistral et lui évoquèrent à maintes reprises les souvenirs de l'Avignon de leur jeunesse.
— De 1867 à 1870, s'écrie tout à coup Bonaparte-Wyse, Avignon a été la ville la plus étonnante de l'Europe. Un vrai miracle! Oh! ce n'est pas celui auquel vous pensiez, Mistral, lorsque, quelques années avant cette période, vous m'écriviez qu'Avignon était prédestiné à quelque chose de grand.
— Oui, dit Mistral, j'avais cru découvrir dans les poésies de Nostradamus qu'Avignon allait être la capitale d'un grand prince nommé roi de Blois et je me demandais si ce roi serait vous ou votre cousin le petit prince impérial à qui Blois avait donné son château.

La prophétie ne s'est pas réalisée en ce qui concerne le fils de Napoléon III; quant à moi, n'en parlons pas; c'était, de votre part, une charmante et amicale plaisanterie. Pourtant, il y avait alors à Avignon une souveraineté: la vôtre.
Elle existe toujours, mais le groupe des hommes illustres, qui illuminèrent la cité papale pendant les années qui suivirent immédiatement l'apparition de *Calendal* et vous faisaient une couronne, n'est plus; les uns sont morts, les autres dispersés.
Il parle de quelques-uns d'eux, de Balaguer, d'Aubanel, et surtout de Stéphane Mallarmé.
— En 1864, dit-il, notre cher Mallarmé rentré en France après un long séjour en Angleterre et encore opprimé par les brumes du Nord dont j'ai souffert plus que lui et dont je meurs, aspirait éperdument vers la lumière du Midi, cette lumière où il a baigné son *Après-midi d'un faune*. Le Rhône était la voie royale qui y conduisait; le fleuve l'invitait à descendre son cours lorsqu'il professait l'anglais à Tournon. Son rêve, qu'il n'espérait plus réaliser, était d'être nommé au lycée d'Avignon. Quelle joie lorsqu'il y parvint!
L'attrait qu'exerçaient le Rhône, Avignon avec sa poésie et sa lumière sur l'esprit et le cœur du professeur qui s'ennuyait à Tournon se trouvent dans les lettres que Mallarmé écrivait de cette ville:
— Voici une année triste pour moi puisque je ne vous ai pas vu, écrit-il à Mistral en 1864.

Il en est toujours ainsi: vous ayant connu, et sachant que vous habitez un des diamants de la voie lactée, j'inventerais des ailes pour vous y rejoindre; quarante lieues nous séparent, et je ne trouve pas le moyen de vous serrer la main.

Dans une lettre d'août 1867, il parle de l'émotion qu'il éprouve quand ses yeux plongent dans le fleuve qui coule sous sa fenêtre vers ce Midi où est Mistral et qu'il regrette tant, “Tant de sensations exquises, ajoute-t-il, vous me permettrez de ne pas les analyser dans cette lettre, et de les garder pour le temps proche, je l'espère, où revenant parmi le soleil, loin du noir et humide climat qui m'achèverait, je vous reverrai à Maillane comme il y a un an.

En octobre de la même année, il est nommé professeur à Avignon; c'est à Aubanel qu'il fait part de sa joie:
— J'ai reçu hier la nouvelle que j'étais envoyé à Avignon, comme si l'on avait surpris le secret intime et ancien de mon rêve. Cela me vivifie. Si vous et le soleil pouvez faire le reste par votre pareille chaleur amicale, vous sauveriez du néant de bien divines œuvres, navrées d'être à moitié plongées dans le futur. Enfin, nous aurons tout le temps de parler de cela pendant une vie entière que je rêve passer à Avignon...

Malheureusement, ce n'est pas sa vie entière qu'il passe. Après la guerre, il est nommé à Paris. Mais il n'oubliera jamais ses amis d'Avignon; leur correspondance en fait foi.

Vers la fin de ce dernier déjeuner en Barthelasse, Bonaparte-Wyse ne parlait plus de passé, mais de l'avenir: de séjours plus fréquents qu'il ferait en Provence, de quelques poèmes provençaux qu'il espérait écrire encore. Avec l'amour de la vie que lui rendait Mistral il avait repris des espérances abandonnées depuis des années. Quelques jours après il partait pour Cannes d'où, disait-il, il reviendrait à Avignon, guéri par les rayons du soleil, l'air et l'azur de la Méditerranée. Avant de partir, il dit à l'un des jeunes collaborateurs de Mistral qui avait été de ce déjeuner:
— Je vous reverrai à mon retour. Nous causerons longuement. J'aurai quelque chose d'important à vous dire.

Un mois après, le 3 décembre 1892, il mourait à Cannes.

X X X X X X X X X X X X X X

CHAPITRE XI

La mort de Roumanille. — La sainte Estelle des Martigues. — Le Félibrige rouge et le Félibrige blanc. — La déclaration des jeunes félibres en 1892. — L'assemblée des Baux. — Mistral s'efface devant l'action des jeunes. — L'âge du recueillement.

L'*Aioli* du 17 avril 1891 annonce que, le 14 du même mois, Mistral et sa femme sont partis pour un voyage de deux mois en Italie. Pendant trois mois et demi le poète avait fait presque tout le travail du journal, mais il avait eu le temps de se rendre compte que Folco de Baroncelli était capable de mener la barque. Il pouvait donc réaliser ce projet d'une excursion en Italie qu'il caressait depuis longtemps. Au cours du voyage il envoie ses impressions à l'*Aioli* sous forme de lettres au *baile* Folco. Paul Arène en traduit des extraits et les commente dans un article du *Gil-Blas* (16 mai 1891)

“L'auteur de *Mireille* est en train de publier, dans un vaillant petit journal dont le titre fera sourire, l'*Aioli*, les impressions toutes naïves de son présent voyage en Italie. Permettez-moi de vous en traduire quelques lignes. Certes! Rome l'enthousiasme: La capitale des Césars, des papes et de l'Italie est véritablement à la hauteur de tout rêve que l'on peut s'en être fait. Là, de quelque côté que vous vous tourniez, tout est grand, tout est beau, tout est encore plus beau. La puissance suprême qui, depuis deux mille ans, s'y est perpétuée sous forme d'empire ou de pontificat montre là qu'éternellement elle a voulu s'affirmer au regard du monde, par des monuments dignes d'elle. Que ce soient les maisons, les palais, les basiliques, les places, les rues, les fontaines, les colonnades, tout y retrace la force, la majesté romaine. Oh! ces fontaines superbes, telles qu'aucune capitale n'en possède! Des fontaines pareilles à des fleuves qui regorgent, qui dégorgent comme celle de Vaucluse, avec des ni dieux de marbre colossaux et tranquilles qui les regardent écumer. Nous sommes montés au Janicule et de là nous avons vu l'épanouissement de Rome, ses clochers innombrables, ses dômes, ses colonnes, ses obélisques, ses bouquets de pins-parasols, la grande coupole de Saint-Pierre, le fort Saint-Ange au bord du Tibre, une ribambelle d'églises et, sur les versants des sept fameuses collines, tout le déploiement de l'histoire romaine.
Son émotion, pourtant, ne lui fait pas oublier la France. Il admire mais ose comparer.
Devant Saint-Pierre:
— La façade, toute géante qu'elle s'offre, dans son encadrement de colonnades énormes, ne satisfait l'œil qu'à moitié. La masse toute brute du palais papal d'Avignon est plus imposante que cela.
Va-t-il dans une rue dont le nom lui rappelle le pays: *la via degli Avignonesi:*
— Je remarque que les Romains aiment, comme chez nous, faire marcher la poêle. Devant chaque porte vous voyez frire, sur le seuil, des pommes d'amour, des artichauts, des poissons blancs du Tibre.

Les cafés sont étroits:
— Des cafetons comme nous en avons à Arles.
La voie Appienne?
— Ce sont nos Alyscamps prolongés à perte de vue.
Et maintenant, la Rome antique que l'on déterre peu à peu:
— Voici le Forum tout jonché de colonnes rompues, quelques-unes encore debout comme au vieux théâtre d'Arles, plein de temples et d'arcs de triomphe. Mais si beaux soient-ils, ces arcs font moins d'effet, il me semble, que ceux d'Orange et de Saint-Rémy. Voici le Colysée énorme et croulant. Nos arênes d'Arles et même de Nimes ne pâlissent pas, tant s'en faut, devant celles de Rome, surtout quand les taureaux y courent et que nos Arlésiennes leur donnent la vie qui ici manque pour toujours.

— N'est-ce pas touchant? conclut Paul Arène.

Mistral était encore en Italie, à Venise, lorsque, le 24 mai, jour de la fête des Saintes-Maries, Roumanille mourut après une courte maladie.
— Il est mort, écrit dans l'*Aioli* Folco de Baroncelli-Javon, en saint et en poète, beau, gai, serein comme il avait vécu...
Il s'est éteint doucement dans un rayon de soleil matinal, et je suis bien sûr qu'à son chevet, pour recevoir son âme et la porter dans Sainte-Estelle, était Mgr Saint Michel, prince de Paradis, compagnon de la mort, comme dit la prière que notre bon capoulié avait apprise de sa mère et qu'il aimait tant à répéter. J'ai eu le bonheur et l'honneur, moi son petit félibre et son écolier, de l'assister à son dernier soupir et je n'oublierai jamais ce visage calme que rien n'avait défiguré, qui semblait déjà briller de la gloire de là-haut.

Le lendemain, Mistral écrivit au *baile* qui la publia dans le journal une longue lettre dont voici le début et la fin:
— Avec toi, mon cher Folco, qui as veillé Roumanille dans sa dernière nuit et qui as recueilli ses dernières paroles, il faut que je m'épanche. Depuis qu'ici, loin d'Avignon, le malheur a voulu que je reçusse la nouvelle de sa mort, je me sens tout désorienté. Et la fin de notre voyage, malgré l'azur d'Italie, en est tellement ennuagée, que je n'ai plus le cœur de parler d'autre chose.
Si tu savais! quand, pendant plus de quarante ans, vous avez cheminé l'un avec l'autre; que, partis du même point, presque du même nid, vous avez ouvert votre aile dans les mêmes branches en vue du même horizon; quand vous avez en commun, sur vos commencements, ce fonds de détails qui créent pour une vie l'intimité de l'amitié, quand, pendant quarante ans, vous avez pu vous dire:
— J'ai connu ton père, j'ai connu ta mère, quand vous avez tous deux tété les mêmes traditions et les mêmes croyances et les mêmes coutumes, que vous vous êtes attelés ensuite et opiniâtrés tous deux à une tâche sacrée; que vous avez savouré ensemble et qu'ensemble vous avez pleuré les mêmes souvenances de race et de pays; que vous avez ahané pour les mêmes espérances; que vous avez tressailli dans les mêmes victoires et que vous avez partagé, en creusant votre sillon, illusions, déceptions, tout

ce qui est la vie; le coup qui, dans le sillon, terrasse un des bœufs de la charrue, ah! mon pauvre Folco, ébranle aussi, arrête et déconcerte l'autre...
... Je ne t'oublierai jamais, noire gondole de Venise qui, avec ton petit falot à la proue, m'apportas un soir, à l'heure où montaient les sérénades, au Grand Canal, la dépêche de la mort de Roumanille.

À peine Mistral est-il rentré à Maillane qu'une série de fêtes, commémorations, inaugurations de monuments, commence dans le Midi. Elles ont été organisées, les unes par le Félibrige, d'autres par les Félibres de Paris et les Cigaliers qui viennent en Provence par la voie du Rhône, d'autres par le gouvernement et les municipalités. Les deux principales sont celles d'Avignon et de Martigues.
Le 19 juillet 1891, le trop fameux Constans, ministre de l'Intérieur, accompagné d'une bande de sénateurs, de députés et de hauts fonctionnaires, inaugure à Avignon le monument, assez laid et chaotique, du centenaire de la réunion du Comtat Venaissin à la France. Dans le numéro de l'*Aioli* du 27, Mistral félicita le maire d'avoir bien voulu, dans son discours, reconnaître qu'avant 1789 il y avait à Avignon et dans toute la Provence, assez de conscience nationale, assez de garanties civiques, pour faire respecter l'indépendance du pays et les droits des citoyens. Oh! cet orateur et les autres n'avaient salué que très peu et de très loin le grand passé d'une histoire qu'ils ne connaissaient, d'ailleurs, que vaguement. Mais enfin rendons-leur justice, écrit Mistral, et puisqu'ils tiennent le gouvernement, demandons-leur une chose: que dans les écoles, grandes et petites, on ne passe plus cette histoire sous silence.
Et il raconte l'anecdote suivante:
— Vous avez tous admiré le beau château de Beaucaire où, si gaillardement, autrefois, nos ancêtres forcèrent le sire de Montfort à s'avouer battu. Un jour, un Beaucairois, qui pourtant savait lire (car tous les matins il se repaissait de son journal d'un sou) me disait en me montrant ce château:
— Comme il fallait que nos devanciers fussent arriérés, comme il fallait qu'ils fussent niais pour gaspiller leur argent à bâtir ainsi, à la cime d'un mamelon, une masse de murailles qui n'étaient bonnes à rien!
Ah! pauvres devanciers! Fondez donc sur un roc, avec vos prouesses, l'indépendance d'une race pour qu'un de vos descendants, abêti dans l'ignorance, ne comprenne plus pourquoi vous aviez fortifié son berceau... Ah! oui, c'est cela qui va faire de bons patriotes!

Un jeune homme, Charles Maurras, qui prélude au grand rôle de chef et de maître qu'il ne tardera pas à tenir dans les lettres et la politique et qui est l'un des félibres de Paris les plus actifs, a été chargé d'organiser la fête de Sainte-Estelle qui aura lieu à Martigues, sa ville natale, le 12 août. Il déploie, dans cette mission qui l'enchante parce qu'elle lui permet de contribuer à mettre en honneur sa république municipale, les qualités qui brilleront dans tout ce qu'il entreprendra et réussit si bien que la Sainte-Estelle martégale est restée dans les annales du Félibrige comme l'une des plus belles et des plus populaires. Avec tout ce qui se fit et dit ce jour-là aux bords de l'étang de Berre où Paris, la Provence et le Languedoc s'étaient donné rendez-vous, on aurait pu composer un gros volume. La communion entre les poètes, les pêcheurs

de Martigues et les paysans des environs fut parfaite, car on était dans un des pays où la langue populaire et les vieilles coutumes sont restées les plus vivantes. C'est ce que dit Mistral dans son discours:
— Je commence par élever la Coupe, en souriant des lèvres et en pleurant du cœur, à la mémoire et à la gloire de Joseph Roumanille, mon très cher ami, notre capoulié, qui a conduit si longtemps et avec tant de sagesse la barque félibréenne et qui l'aurait conduite jusqu'à Martigues, sans la mort qui l'a cueilli.
— Puis, je l'élève, la Coupe, en l'honneur de Martigues, la plus provençale de vos villes, si provençale que son nom même ne peut pas se dire en français car les uns disent, *Martigues*, les autres *le Martigue*, les autres *les Martigues*; mais allez donc leur dire de prononcer *Lou Martegue!*
À Martigues nous devons aussi, nous félibres, une grande reconnaissance. N'est-ce pas les Martégaux qui, en naviguant un peu partout, ont répandu par tout le monde, jusque dans les ports de l'Inde et de la Chine, l'usage du provençal? Et notre langue, grâce à eux, sur tous les rivages des mers orientales, n'a jamais été appelée que “le parler martégal”.
Aussi, il n'y a rien de surprenant qu'une fois un Chinois auquel, par distraction, j'avais adressé la parole en provençal, me répondit:
— Moi aussi, je parle martégal.
Et où l'as-tu appris? dis-je.
— Je l'ai appris en servant comme chauffeur sur un bâtiment des Messageries où la moitié des marins était de Martigues.
— Mais, mesdames et messieurs, je vous dirai plus encore. Si, dans la Chevalerie, notre langue tint la primauté durant des siècles et des siècles, c'est à Martigues que nous le devons. Dans l'ordre de Malte, les chevaliers, comme vous le savez, se divisaient en huit langues, et la première de ces langues, la plus considérée dans l'ordre de Malte, était la langue de Provence. Pourquoi? Pour cette raison que le fondateur de l'ordre était un brave Martégal nommé Gérard Tenque.
Donc, messieurs, buvons au maire de Martigues, aux prud'hommes de Martigues, à leur hospitalité gracieuse et gaie. Buvons en Sainte Estelle à la fortune astrée de cette charmante ville appelée quelque jour, par sa position heureuse, à la bouche et en tête de la jolie mer de Berre, à devenir la clef du grand port de refuge de notre marine marchande.

Le citoyen martégal Charles Maurras porta le brinde suivant, en provençal, bien entendu:
— Il y a trois cents ans, l'amiral Doria courait sur la côte de Provence et, partout, les remparts des villes tombaient entre ses mains. Il y eut trois citadelles qui restèrent pucelles: la tour de Toulon, la tour de Roquevaire, et la tour d'Embou qui était défendue par les Martégaux.
Eh bien! messieurs, les Martégaux sont toujours là. Jusqu'au dernier souffle, ils défendront la cause de l'Étoile, la sainte cause de Mistral, du Félibrige, du Midi. Et jamais ils ne voudront rendre cette tour d'Embou.

À Martigues, à Avignon et à Maillane, Mistral avait eu de nombreux entretiens avec quelques jeunes félibres qui savaient l'entendre et voulaient le suivre. Le moment lui paraissait venu de se lancer dans l'action fédéraliste. Or, une quinzaine d'années auparavant, il y avait eu, en Languedoc, un mouvement fédéraliste dont le chef était Xavier de Ricard, le fondateur avec Catulle Mendès, de l'école parnassienne; mais il n'avait aucune chance de réussite car il s'y mêlait trop d'éléments de dissensions étrangers à la cause méridionale; il se plaçait exclusivement sur un terrain républicain, radical et violemment anticlérical et était, par conséquent, au service d'un parti. Tandis que Mistral, Aubanel et le royaliste et catholique Roumanille ne cessaient de témoigner une cordiale sympathie à des radicaux comme Maurice Faure, à des socialistes comme Clovis Hugues avec qui ils fraternisaient dans l'amour de la Provence et de sa langue, il suffisait, vers 1880, qu'un évêque ou un curé prît l'initiative d'une fête provençale ou simplement y assistât pour que des fanatiques du radicalisme poussassent les hauts cris. Mistral s'était vu dans l'obligation de dégager officiellement le Félibrige que compromettait cette campagne.

En 1891-92, la situation est changée. Sans rien renier de ses idées de militant de la politique parisienne, Xavier de Ricard mène, dans la puissante *Dépêche de Toulouse,* une admirable campagne en faveur des libertés méridionales. Il est en correspondance avec de jeunes félibres conservateurs ou indifférents à tous les partis parlementaires. Aux Baux, le lauréat de la poésie lui adressera l'hommage de son admiration et de celle de ses amis. Mistral cite souvent ses articles dans l'*Aioli* et le félicite.

Alors, l'union des patriotes de langue d'Oc est possible dans le Félibrige? Non. Car voici un revirement qui peut paraître bizarre, paradoxal, mais est parfaitement logique du moment que la doctrine fédéraliste n'est plus un instrument au service de l'anticléricalisme, les républicains “avancés “n'en veulent plus. Xavier de Ricard ne les convainc plus: ils le traitent d'idéologue et d'égaré.

Il n'est donc pas encore possible d'identifier la cause félibréenne avec le fédéralisme; il faut rester officiellement sur le terrain de la défense de la langue afin de ne pas écarter de l'association de bons Méridionaux et des poètes qui comptent au nombre des meilleurs. L'impossibilité est d'autant plus grande que le nouveau capoulié, Félix Gras, élu à Martigues en remplacement de Roumanille, est parmi les opposants.

La position de Mistral est des plus délicates. Son immense prestige, la vénération filiale dont l'entourent tous les félibres, quelles que soient leurs opinions politiques et religieuses, lui imposent, dans certains cas, la réserve et l'abstention. Dans une question qui va jeter les uns contre les autres les rouges et les blancs, car en 1892 blanc est, sauf de rares exceptions, synonyme de fédéraliste, il ne peut prendre publiquement part. Prisonnier de sa gloire et de son idéale royauté, il ne peut, sans risquer une dislocation du Félibrige, s'engager ouvertement et à fond, par discours ou écrit signé et publié, que lorsque la question de la langue est en jeu.

Mais il va se “compromettre “dans la mesure du possible et même un peu au delà. Bientôt nul n'ignorera que la jeunesse fédéraliste ne fait que suivre ses conseils et, lorsqu'elle se réclamera de lui, ses adversaires n'obtiendront jamais un désaveu. L'*Aioli*, le journal de Mistral, sera l'organe de cette jeunesse; on y lira des notes fédéralistes, assez vives parfois, au bas desquelles tout lecteur averti mettra sans hésiter le nom de Mistral, car le maître est aisément reconnaissable à son style.

Comment ces jeunes hommes allaient-ils manifester leur volonté d'engager sous leur responsabilité — mais avec l'appui de Mistral — le Félibrige dans la voie politique? Un article de journal ou de revue parut insuffisant. Il fallait que ce fût fait publiquement, verbalement, au milieu d'une assemblée, dans une circonstance quelque peu solennelle. O ironie! ce fut Félix Gras qui la fournit lorsque, à la mi-février 1892, il alla faire une visite officielle aux félibres de Paris qui organisèrent une réception et un grand banquet en son honneur. A ce banquet, qui eut lieu le 22, Gras prononça un discours où il se défendit de "fourrer la politique des partis dans le Félibrige". A peine avait-il achevé que Frédéric Amouretti se levait et donnait lecture de la "Déclaration des jeunes félibres "rédigée par lui et par Charles Maurras.

Ce document fut publié et commenté, les jours suivants, par de nombreux journaux de Paris et du Midi. Plus de trente ans après, on s'y réfère et on le cite encore. Maurras en a donné le texte provençal et la traduction française dans son *Étang de Berre*. En voici les parties essentielles:

"... Avant toute chose, nous réclamons la liberté de nos communes; nous voulons qu'elles deviennent maîtresses de leurs fonctionnaires et de leurs fonctions essentielles. Nous voulons qu'elles puissent remettre à leur place ces jolis messieurs qu'on appelle les sous-préfets. Et nos pauvres communes ne seront plus alors de simples circonscriptions administratives; elles auront une vie profonde, elles seront de véritables personnes et, pour ainsi dire, des mères inspirant à leurs fils les vertus, les passions ardentes de la race et du sang... Nous voulons que leur union se fasse suivant les affinités historiques, économiques, naturelles et, à bien les voir, éternelles.

Point de détour. Nous voulons délivrer de leurs cages départementales les âmes des provinces dont les beaux noms sont encore portés partout par tous? Gascons, Auvergnats, Limousins, Béarnais, Dauphinois, Roussillonnais, Provençaux et Languedociens.

...Nous sommes autonomistes, nous sommes fédéralistes et si, quelque part, dans la France du Nord, un peuple veut marcher avec nous, nous lui tendons la main. Un groupe de patriotes bretons vient de demander, pour leur illustre province, le rétablissement des anciens États. Nous sommes avec ces Bretons. Oui, nous voulons une assemblée souveraine à Bordeaux, à Toulouse, à Montpellier; nous en voulons une à Marseille ou à Aix. Et ces assemblées régiront notre administration, nos tribunaux, nos écoles, nos universités, nos travaux publics. Si l'on objecte qu'un peuple ne revient jamais sur la voie qu'il a parcourue, nous répondrons que c'est le cas: nous ne travaillons pas pour copier les institutions d'autrefois, mais pour les compléter et les perfectionner.

Car nous ne sommes pas enivrés de mots ni de phrases. Ce qui nous meut, c'est le profond sentituent des intérêts nationaux. Nous attendons sans doute de notre idée la renaissance intellectuelle et morale du Midi, mais nous voulons quelque chose de plus: la complète mise en valeur des richesses de notre sol.

Le provincialisme peut seul mener à bien les grands travaux rêvés depuis cent ans et jamais achevés: le canal des Deux-Mers pour la Gascogne et le Languedoc, le canal du Rhône à Marseille pour la Provence et le Dauphiné. Qui sait? Peut-être que les discussions économiques qui déchirent présentement le pays pourront alors être

réglées pour le bien de chacun et de tous. Allons plus loin: les deux ou trois questions sociales qui nous troublent le plus seraient même résolues avec moins de difficultés.
Nous ne sommes pas les premiers dans cette espérance. Les chefs-d'œuvre de Mistral sont tout gonflés de cette idée. Nous envoyons au maître nos souhaits passionnés. Que Mistral ne l'ignore pas la génération, non contente de l'aimer et de l'adorer, le comprend...”

Cette Déclaration produisit l'effet d'un véritable coup de théâtre. Les jacobins, qui étaient en majorité au Félibrige de Paris, furent estomaqués et quelques-uns ne purent digérer leur repas. L'un d'eux, Jean Bayol, ancien gouverneur du Sénégal, et futur député, voulut répliquer. Il le fit en buvant à la France:
— Ce brinde, écrit Mistral dans le compte rendu de la séance qu'il fit pour l'*Aioli*, ce brinde était-il une protestation? Et pourquoi? Une France qui est en train de chercher la meilleure des républiques n'aurait-elle pas le droit de choisir la fédérale?
— Non! répondaient au nom des félibres du café Voltaire Pierre Laffite, ancien directeur du Positivisme qui, dit avec raison Maurras, “oubliait un peu les idées de Comte”, et Sextius Michel, maire d'un arrondissement de Paris, effrayé par des observations que lui fit le préfet de la Seine au sujet des fédéralistes.
Maurras enregistrait les aveux.
La Déclaration fut aussi une surprise pour Mistral, car Amouretti et Maurras avaient agi spontanément, sans le consulter, sans même l'avertir.
Quelque temps après, un félibre qui tenait pour l'“Une et Indivisible “publia, dans un journal de Marseille, un sonnet par lequel il conseillait “à un jeune fédéraliste “de ne pas troubler le sommeil de la Belle, c'est-à-dire de la Provence. L'*Aioli* répliqua par cet autre sonnet:

Pour le plaisir de l'énorme poulpe qui la pipe éternellement, tu veux que la comtesse dorme dans un long évanouissement.
Et tu veux que la France forme cent mauvais départements pour que tout reste conforme dans un plat nivellement.
Ô marchand de soporifiques, vienne le jour de victoire, et tu peux vite déguerpir!
Car si le petit berger saisit l'épée étincelante, c'est sur toi qu'il frappera!
Ce sonnet est signé: “Le jeune fédéraliste”.

Qui est ce “jeune”? Mistral lui-même.
Le texte provençal intégral de la Déclaration des jeunes félibres fut publié en première page du numéro de l'*Aioli* du 7 mars 1892, précédé d'un “chapeau “qui est une approbation sans réserve et se termine par cette phrase mistralienne:
— Il est vieux, il a le hoquet de la mort, ce siècle lourd de la centralisation, et la jeunesse, elle qui le verra finir, peut, sur la pourriture de ses avortements, planter et voir croître l'ordre de la vie nouvelle.

Il n'y avait plus de place, dans l'esprit des anti-fédéralistes du café Voltaire, pour le moindre doute: Mistral approuvait et encourageait Amouretti et Maurras.

Dans l'*Étang de Berre,* la Déclaration est précédée d'un sommaire extrait de la *Revue critique des idées et des livres* (1909) résumant les circonstances dans lesquelles elle fut faite, et ses conséquences. On y lit ceci:
— La lecture de cette Déclaration causa au sein du Félibrige de Paris, vingt-six mois de crise furieuse, qui se terminèrent par l'expulsion solennelle de Charles Maurras qui avait collaboré à la pièce et qui l'avait signée avec Amouretti. Du moment qu'il était question de pratiquer ce que le Félibrige avait chanté, la scission était devenue inévitable entre les amateurs et les hommes d'action. Mauras expulsé, douze “jeunes félibres “donnèrent leur démission et allèrent fonder avec lui, sous la présidence d'Amouretti, leur chef, l'école parisienne du Félibrige qui, pendant cinq années, entretint un remarquable foyer d'études et d'agitation méridionales.
... La résistance des anciens, si violente fût-elle, avait été fort peu de chose auprès de l'enthousiasme avec lequel la jeunesse des pays d'Oc, des Alpes aux Pyrénées, de la Garonne au Var, accueillit le nouvel exposé des idées fédéralistes. Notamment à Marseille, le poète Auguste Marin, en avant reçu communication dès le lendemain, le signa sur l'heure et le porta aux bureaux du *Petit Marseillais* qui assurèrent au discours d'Amouretti une publicité considérable en Provence.
Cette émotion fut aussitôt manifestée par le plus grand témoignage que pussent recevoir des jeunes Provençaux dévoués à leur terre et à leur histoire: les auteurs de la pièce reçurent la chaleureuse approbation de Mistral, qui répondit à Maurras par l'envoi de ce présent royal, son plus grand ouvrage, *aquest libras*, disait la dédicace autographe: les deux immenses volumes du *Trésor du Félibrige.* L'*Aioli* soutint énergiquement le petit groupe naissant qui venait mettre ses ressources de jeunesse, d'intelligence et de cœur au service de la pensée développée dans l'œuvre entière du maître. Jamais cet appui ne faiblit, et la pensée comme la maison de Mistral fut, dès lors, grande ouverte à tous ceux qui avaient pris part à cette manifestation dont le poète prévoyait ou devinait les conséquences.

Jamais cet appui ne faiblit... Rien de plus vrai, Les collaborateurs avignonnais, encore vivants, de Mistral, pourraient en témoigner et, d'ailleurs, les textes imprimés le prouvent.

En somme, expulser Maurras du Félibrige de Paris équivalait à en expulser Mistral. Mais les “anciens “du café Voltaire affectèrent toujours, en public, d'ignorer cette complicité du grand Maillanais avec le jeune Martégal. Cela valait mieux pour eux.
Le 17 mai de la même année, Mistral, sous son pseudonyme de Mèstre Franc, faisait les honneurs de la première page de l'*Aioli* à Xavier de Ricard; il le louait, sans restriction aucune, de sa campagne dans la *Dépêche* contre “l'oppression que le système centralisateur fait, depuis trop longtemps, peser sur notre race “et il reproduisait en entier l'un de ses articles qu'il aurait volontiers signé car c'était de la pure doctrine mistralienne. On était même surpris de la voir s'épanouir avec tant de force et de netteté dans le grand organe jacobin de Toulouse. Qu'on en juge par ces extraits:
— Nous voudrions que l'enseignement en France daignât enfin tenir compte des milieux et des temperaments; qu'il assouplît un peu et même beaucoup son

autoritarisme unitaire et centraliste aux diversités et aux nécessités locales pour se faire plus réel, plus vivant, se rapprocher plus qu'il ne le fait du peuple, qui lui reste parfaitement inconnu et sur lequel il travaille avec la même placidité de cruauté qu'un savant à son laboratoire, sur une bête.
Si vous ne voulez pas que j'aime mon coin de terre, comment voulez-vous que j'aime le coin de terre du voisin? Vous m'apprenez que Toulouse et Montpellier ne sont rien dans la grande patrie; ni Lyon non plus, je suppose; ni Marseille, ni Quimper; Corentin, ni Lille-en-Flandre.

Si tous les fragments du territoire qui, agglomérés, forment la France, ne sont, pris isolément, rien du tout, je conclurai que le total de tous ces riens ne peut pas être grand'chose. Si, au contraire, vous respectez en moi mon instinct filial pour mon endroit; si vous maintenez la solidarité pieuse qui m'unit à tous les miens, aux vivants par la sympathie familiale, aux descendants par l'hérédité; si vous me faites sentir que je suis une personnalité et qu'en cette personnalité est résumée toute la vie collective d'un groupe, je m'attacherai à ma cité et, en m'y attachant, je comprendrai que les autres aiment la leur comme j'aime la mienne. Je serai prêt à les aider autant qu'ils seront prêts à m'aider eux-mêmes.
... Qu'on le veuille ou non, le progrès en tout se fait par une différenciation continuelle; l'enseignement qui reste unitaire et centraliste est donc de plus en plus contraire au développement intellectuel qu'il prétend servir. Il devient une véritable tyrannie gênante aujourd'hui, insupportable demain et, sous peu, impraticable absolument...

Après avoir affirmé, avec Raoul Fraxy, que la réforme universitaire ne peut s'accomplir “sans un peu de fédéralisme”, Xavier de Ricard dit en conclusion que la “France a été souvent et est encore ingrate envers le Midi... Que maintenant elle nous permette d'être un peu nous-mêmes et de retrouver, dans nos souvenirs du passé, les énergies et les vertus dont elle a profité .

Désormais, tant que durera cette série d'études, les fédéralistes, qu'on accuse d'être des réactionnaires et des calotins, puiseront des exemples et des arguments dans la *Dépêche de Toulouse.*
On est encore en pleine polémique quand on arrive à la date de la plus solennelle des fêtes félibréennes, celle des “grands Jeux Floraux de Sainte-Estelle” qui n'a lieu que tous les sept ans. Le consistoire félibréen nomme deux lauréats — sans qu'aucun concurrent ait eu à envoyer des manuscrits au jury ni à poser sa candidature — des jeunes de préférence, les deux qui ont produit les œuvres les plus remarquables, œuvres de débutants, bien entendu, l'un en poésie, l'autre en prose. En 1892, la désignation du lauréat de la prose devait se faire sans discussion; son nom était, depuis plusieurs mois, sur toutes les lèvres et nulle autre candidature ne pouvait être opposée à la sienne Baptiste Bonnet dont les *Memôri d'un gnarro* (Mémoires d'un valet de ferme) en cours de publication dans l'*Aioli*, devaient, plus tard, être traduits en français par Alphonse Daudet et obtenir un si franc succès. Pour la poésie, plusieurs noms étaient mis en avant; le consistoire en retint deux et se décida, sur la

proposition de Mistral, pour le jeune auteur d'un, petit livre de poésies intitulé: *Plòu e souleio*, on avait vu des promesses dans cette œuvre d'adolescence. Mais certains prétendaient que Mistral avait voulu surtout faire récompenser le poète pour sa collaboration assidue au journal; peut-être n'avaient-ils pas tout à fait tort.

Le lauréat de la poésie jouit d'un privilège enviable: il fait une reine. C'est lui, seul et tout-puissant électeur, qui choisit la jeune fille ou la dame qui à partir de ce jour et pendant sept ans, sera reine du Félibrige. Celle qui allait être élue serait la troisième depuis l'institution de cette royauté. La première avait été Mme Mistral à qui avait succédé Mlle Thérèse Roumanille.
Cette fête eut lieu le 6 juin 1892, en plein air, sur le rocher des Baux. Le numéro de l'*Aioli* du lendemain publie le discours de Sainte-Estelle du capoulié, son allocution au poète-lauréat et l'allocution de celui-ci à la reine. Le numéro suivant donne un long compte rendu de la fête, non signé et qui est de Mistral. La nomination du lauréat et l'électeur de la reine y sont consignés en ces termes:
— Les Jeux Floraux étant ouverts, le capoulié Félix Gras proclame à voix solennelle les lauréats du consistoire: Marius André pour la poésie, Baptiste Bonnet pour la prose. Après l'allocution que lui fait le capoulié, Marius André reçoit la couronne d'olivier en argent, remercie, puis selon le droit qu'il tient du Statut, choisit la reine de la fête. Le poète a élu Mlle Marie Girard, la fille toute belle de Marius Girard, le vaillant syndic de la maintenance de Provence. Marius André lui adresse un gracieux compliment, lui pose sur la tête, aux applaudissements de tous, la couronne d'olivier. La reine des félibres, nationalement vêtue du costume arlésien fait, en un gentil provençal, son royal remerciement, et, en grande allégresse, le festin commence.

Quand il écrivait ces lignes, Mistral ignorait que l'apparition et le couronnement de la reine Marie “toute belle” avait produit l'effet d'un coup de foudre sur le cœur d'un des assistants, d'un beau jeune homme, Joachim Gasquet, ami du lauréat. Une des conséquences de cette fête fut que la reine Marie devint Mme Gasquet.
Le récit mistralien de la félibrée des Baux porte en épigraphe quatre vers de Bonaparte-Wyse que nous avons déjà cites:
— Écoutez! Comme par des escaliers resplendissants on montait aux grandes églises antiques, ainsi la poésie, ô vaillants majoraux, mène à la Haute Politique.

Pourquoi Mistral résume-t-il son impression de la journée des Baux par ces vers? Il ne fait pas allusion au discours du capoulié. Certes, Félix Gras fut, ce jour-là, éloquent comme à l'accoutumée, mais d'une éloquence qui n'était pas très mistralienne. Il eut des envolées lyriques sur la Sainte-Estelle, sur “notre Cause sublime”, sur “la Lumière et la Civilisation”, sur le “culte du Beau et de la Nature”, sur “la grande famille française”, sur les poètes “dont la parole est une épée”, sur leur droit” qui est l'arbre fleuri de la liberté”, sur le Félibrige qui “chemine avec les siècles, et figure dans la grande cavalcade de l'Humanité”; il eut même quelques mots sur la vie de la province, sur la décentralisation, sur le provençal dans les écoles, et remercia le ministre de l'Instruction publique, “homme éminent, esprit élevé, lettré”,

d'avoir souscrit pour l'érection d'un monument à Roumanille. Mais enfin ce discours ne cassait rien.
La citation de Bonaparte-Wyse fait allusion au discours du poète-lauréat. On attendait de lui un poème. A la surprise de tous, excepté de Mistral, il fit un discours en prose, un discours politique, un appel fédéraliste que Mistral qualifie d'*espouscado* (éclaboussure) n'oublions pas qu'*Espouscado* est le titre du plus ardent, après la *Comtesse,* des sirventes du poète des *Iles d'or.*

Voici une partie de cette *espouscado* qui a été souvent citée depuis.

"Si nous voulons que le réveil de la Provence ne soit pas une chose vaine uniquement bonne à approvisionner de thèmes faciles des rimailleurs arriérés
et vides d'idées, si nous voulons conserver la beauté de notre langage, nos mœurs, nos traditions, si nous voulons reconquérir des libertés perdues, nous avons le droit, mieux, nous avons le devoir sacré d'être des hommes d'action et d'entrer dans la lice pour lutter de toutes nos forces contre qui est en train d'accabler tout ce que nous avons à cœur, nous, de maintenir.

... Notre cause est la cause du fédéralisme et tous les bons Méridionaux peuvent se rassembler autour de nous, car l'ennemi à combattre et à renverser — c'est la Centralisation — n'appartient à aucun parti, ou, plutôt, il appartient à tous... Cette œuvre néfaste a été grosse de telles conséquences désastreuses pour la France entière, le mal est, à présent, si grand et le péril si évident que des protestations s'élèvent de tous les côtés...
... Et nous qui sommes les premiers intéressés dans cette grave mêlée, nous pour qui c'est une question de vie, nous serions les seuls à nous croiser les bras en disant: qu'importe! La négation de la mission politique du Félibrige est la négation du Félibrige même. Vous ne pouvez pas vous contenter de jouer quelques airs de galoubet, car vous mériteriez le reproche que vous font vos adversaires debn'être que des mandarins inoffensifs et des entrepreneurs de tutu-pan-pan. Vous mériteriez le mépris de ce peuple qui met en vous sa suprême espérance, et l'oubli de la postérité.
... Que cette Coupe fraternelle, que nous devons transmettre à la génération qui suivra avec le trésor des nouvelles conquêtes et des saintes traditions conservées, que cette Coupe félibréenne, dis-je, ne soit plus un symbole vain et mensonger de notre union! En l'élevant pour la première fois avec émotion, avec respect, je porte un toast à la ligue de tous les Méridionaux, au-dessus des libertés communales et provinciales. Je porte un toast, messieurs, au triomphe de notre grande et patriotique idée, à l'accomplissement de notre vœu le plus ardent qui est l'établissement de la République fédérale des provinces de France!"

Cela ne manquait pas d'audace, ni même, at-on dit, d'insolence. C'était même, de l'avis de beaucoup, plus grave que la Déclaration d'Amouretti et de Maurras. M. André était assis à côté du capoulié au grand banquet septennaire et il avait pris la parole, avant de hauts personnages officiels. En sa qualité de lauréat du consistoire, il avait eu lui-même un haut caractère officiel pendant quelques heures et il en avait

profité, il en avait abusé pour se livrer à une manifestation politique "inconvenante". Aussi dès le lendemain, Mistral et Félix Gras reçurent des tas de protestations indignées. On accusait le lauréat d'avoir violé le statut. On demandait des sanctions contre lui, un désaveu public, son exclusion même. Mistral était assailli des plaintes des Jacobins et des poltrons du Félibrige qui se considéraient comme insultés. Ces braves gens ignoraient qu'une douzaine de jours avant la Sainte-Estelle, Marius André avait communiqué son discours à Mistral qui l'avait chaleuleureusement approuvé. Mais il ne l'avait pas montré à Félix Gras.

Les criailleries n'empêchèrent pas le maître de publier ce discours dans *l'Aioli.* L'affaire ayant été portée devant le consistoire, il donna dans le même numéro une note, une "communication du bureau consistorial" dont il était, sinon l'auteur, du moins l'inspirateur. Il y était dit que l'orateur avait parlé sous sa seule responsabilité sans engager en rien celle de l'association, ce qui était l'évidence même. Marius André ne fut ni expulsé ni même blâmé. Mistral ne l'aurait pas permis.

La propagande fédéraliste rebondit, toujours avec l'assentiment, les encouragements et les conseils de Mistral.

Charles Maurras, d'autres encore, par la parole et par la plume, ne cessent de prêcher le nouvel évangile, sans plus redouter les sarcasmes, les insinuations perfides et les attaques d'où qu'elles viennent.

La jeune génération félibréenne est de taille à mener le bon combat sous les veux fraternels du maître qui peut se reposer sur elle du soin de propager les idées qu'il fut le premier à formuler et dont il appelle de tous ses vœux le plein épanouissement.

Lorsque l'*Aioli* disparaît, par la dispersion de ses principaux collaborateurs, en 1898, l'action qu'il avait si bellement menée en Avignon continue dans la grande presse de Paris et de province.

Désormais, le poète qui avait renoncé depuis longtemps à toute action de politique intérieure peut laisser à d'autres le souci de soutenir les grandes revendications qui sont la base même du Félibrige. Sans s'enfermer dans une tour d'ivoire — la simple maison de Maillane est d'un accès facile et accueillante à tous — Mistral songe à se préoccuper avant tout de l'ouvre littéraire qu'il veut parachever.

Il pense à réaliser ce musée de Provence où revivra toute la vie familière et historique de son pays. II se doit également à sa gloire, aux innombrables admirateurs qui, de toutes parts, lui écrivent ou le viennent voir.

La soixantaine va bientôt sonner. C'est l'âge non pas du repos, mais du recueillement. Il faut reviser le passé, ordonner l'avenir, si long que la Providence veuille l'accorder.

C'est la tâche que Mistral va s'assigner à Maillane, un peu à l'écart de la vie tumultueuse des hommes, toujours attentif d'ailleurs, amant éternellement passionné de la Cause félibréenne.

Il est comme le vigneron, au sommet d'un coteau, qui regarde les ceps qu'il planta couvrir au loin la plaine et les pampres se courber déjà sous les promesses abondantes de la prochaine vendange.

CHAPITRE XII

Les grandes œuvres. — Les sept rais poétiques de la sainte Estelle mistralienne. — Le trésor du Félibrige. — Mémoires et récits. — Le *Museon Arlaten.*

La propagande félibréenne incessante, la rédaction de *l'Aioli* et de *l'Armana* prouvençau, une correspondance quotidienne très importante, le concours apporté à toutes les manifestations notables du Félibrige n'empêchèrent pas Mistral de dresser, avec une sage et scrupuleuse lenteur, l'œuvre splendide qu'il méditait.
De *Mirèio*, tout le printemps, toute la jeunesse, aux *Olivades*, cette dernière récolte de sa saison que le poète au front blanchi porte sur l'autel du bon Dieu, la moisson est lourde. Et comme elle est belle! *Calendal*, cette exaltation héroïque du patriotisme provençal; les *Iles d'or,* d'un lyrisme si haut et si pur; *Nerto*, ce conte en vers délicieux qui se passe dans l'Avignon des papes; la *Reino Jano,* drame puissant, hors des lois de la scène et des conventions théâtrales auxquelles le génie de Mistral ne semble pas avoir pu se plier, mais d'une qualité d'émotion et de grandeur incommensurables; le *Poème du Rhône* au rythme prestigieux; les *Mémoires et Récits;* la traduction de la *Genèse;* le *Trésor du Félibrige*, ce dictionnaire provençal qui fait l'admiration des philologues du monde entier; le *Museon Arlaten* enfin, ce musée si curieux où toute la vie de la Provence est représentée sous toutes ses formes, où palpite encore, vivante et non pas desséchée, l'âme même du pays.
Relisons à ce propos la belle page que, dans *l'Étang de Berre*, Charles Maurras consacre à son maître et ami:
— Aux environs de l'année 1860, Mistral s'aperçut que la Provence ne possédait pas de traduction de la Genèse, et il se promit de l'écrire. A cet effet, il traduisit un chapitre par an. Chaque année, *l'Almanach provençal* publiait un de ces chapitres, et, comme il y en a exactement cinquante, le poète en a vu la fin l'année dernière (1910). Il ne restait plus qu'à recueillir les cinquante feuillets, comme vient de le faire l'éditeur Champion dans un très beau volume avec version française de Jean-Jacques Brousson. Vous voyez, concluait Mistral, cela s'est fait tout seul. Il n'y fallait que l'intelligence de la vie, le génie de l'ordre et la foi dans l'an qui vient.
Avec la même patience, cette facilité divine s'attaquait à la plus âpre de toutes les tâches. Mistral s'était imposé de faire renaître une langue et une poésie. Il fallait créer l'œuvre et fourbir l'instrument. Cette substance provençale brillante, mais inculte ou laissée en jachère depuis des siècles, il fallait la remettre au rang d'une matière d'art. Ce fut un travail de Romain. Ce fut le plus simple des jeux.

Tous les sept ans, depuis *Mireille*, Mistral donna quelque grand livre révélant un aspect ou une idée de sa Provence. La première œuvre avait dit la terre provençale, la seconde dit notre montagne et notre mer. La troisième, d'un lyrisme épanoui selon les modes et les rythmes les plus divers, fut la synthèse de tout ce qui précéda et suivit.

La quatrième fut le docte et parfait dénombrement des mots appartenant au peuple de Provence. La cinquième chanta l'Église cette *Nerto* que le curé de Maillane a offerte à Pie X en mémoire de la papauté d'Avignon. La sixième disait l'État dans la forme splendide et parfaite de la royauté d'une fée. La septième, le fleuve. La huitième, journal des souvenirs de sa jeunesse, portait la gloire de la race et les fastes du Félibrige. A la neuvième, le poète confesse sa foi. Et, dans ces neuf livres, en quelque ordre que ses pensées se rangent, il est serviteur de l'amour. *Amore spira, noto,* disait le Florentin. Rustique et pastoral dans le frais babil de *Mireille*, héroïque dans *Calendal* (et tel que tous les Provençaux de race s'y retrouveront tête et cœur), le vœu d'amour se plie, sans changer de nature, aux coutumes de l'histoire, de la politique et de la science, aux règles de la religion.

Sans doute, si grande que soit cette œuvre, elle ne contient pas toute dans ces poèmes et ces pages. Mistral restaure la langue provençale, ressuscite l'idée de la nationalité méridionale, rallume la flamme degénie latin menacée de s'éteindre à jamais.

Par une coïncidence étrange, il faut remarquer que ses grandes œuvres poétiques sont au nombre de sept, comme les sept branches de la Sainte-Estelle, sept, chiffre fatidique auquel le poète qui expliquait Nostradamus et ses quatrains attachait une importance particulière.
Mais tous ces poèmes n'ont pas eu, auprès des admirateurs de Mistral, le même sort. Aucun n'a eu et n'aura jamais plus de succès que la délicieuse histoire de cette humble fille de Crau que Lamartine fit connaître au monde.
Calendal, après *Mirèio* dont il est cependant une sorte de réplique, avec ses douze chants écrits en strophes de semblable mesure, suscite encore l'enthousiasme du plus grand nombre, ainsi que les poésies magistrales des *Iles d'or*. Il faut avouer que *Nerto*, la *Reino Jano* et le *Poème du Rhône* sont plus connus du grand public provençal par leur titre que par leur texte même. Chacun d'eux cependant apportait un renouvellement du génie mistralien, toujours remarquable même lorsqu'il ne s'effectuait pas avec un égal bonheur.
Calendal, publié en 1867, restitue à la race les raisons de sa dignité historique. Cette œuvre, préférée de beaucoup de provençalisants a l'allure et les proportions de l'épopée, si bien qu'on a pu dire que c'était l'*Iliade* après l'*Odyssée*, ou plutôt l'*Iliade* après *Théocrite*.
Mistral n'avait voulu jusque-là d'autres inspirateurs que la voix des blés de Maillane, la rumeur des Alpilles et du Rhône qu'il écoute. Il y joint, à présent, la mer. Il pousse jusqu'à Cassis, à la côte méditerranéenne, et il raconte, à larges traits, l'aventure d'un pécheur qui, à travers les tentations et les épreuves, s'élève jusqu'à l'amour d'Esterelle, fille des princes des Baux et descendante du roi mage Balthazar. Ainsi, trouve-t-il l'occasion de peindre la vie de la province au début du règne de Louis XVI, tout entière surgie avec son histoire, son destin et ses mœurs.
Ce dessein est visible tout au long de ce poème national élevé à la gloire de l'ancienne Provence. Mistral, loin de se laisser aller à chanter, comme dans *Mirèio*, y a apporté une volonté patiente qui donne à l'ouvrage une plus grande valeur de symbole, mais

touche moins que les simples amours du vannier et de la fillette du mas des Micocoules.
Le pécheur de Cassis, *Calendal*, aperçoit un jour sur le mont Gibal qui surplombe les *calanques* de sa terre natale, une femme admirablement belle qu'il prend d'abord pour la fée Esterelle. La blonde apparition est en réalité la fille du seigneur des Baux qui l'avait unie de force à un bandit de grande allure auquel elle a échappé par la fuite, le soir même de leur union. *Calendal*, ébloui par sa grâce, implore son amour. Esterelle, pour l'éprouver, réclame de lui maints témoignages de valeur et de constance. *Calendal* devient riche, champion des joutes, bûcheron émérite, apiculteur consommé. Tout cela ne suffit pas. Il réconcilie enfin, à la Sainte-Baume, les différentes sectes des Compagnons du tour de France. Émue par tant de travaux exécutés pour elle, Esterelle s'humanise et se confie à lui. L'existence du Comte Severan, son mari, leur interdit tout espoir. C'est pourquoi *Calendal* partira à la recherche du comte, le défiera, semblera succomber d'abord par trahison, mais aura finalement raison de son rival qu'il écrase sous une roche, devant le peuple de Cassis qui applaudit à la victoire de l'amour.
Malgré l'étrangeté du sujet, la lourdeur de certains épisodes, que de beautés dans la peinture de ce jeune héroïsme qui se prodigue en des batailles contre les éléments et les hommes! *Calendal* est d'une grande force dramatique, d'une grande force d'émotion, d'une belle majesté, soutenu et vivifié par une profonde connaissance des mœurs locales.
Il ne faut pas oublier qu'avec la *Légende des siècles* de Hugo et la *Chute d'un ange* de Lamartine, il est le seul grand poème épique qui soit né, au dix-neuvième siècle, en terre française.
Ne nous étonnons donc pas qu'au lendemain de la mort de Mistral, quelques-uns de ses fidèles, devant le corps à jamais immobile du poète, ne trouvassent à murmurer d'autres mots que ceux de l'invocation à l'âme de la Provence qui se trouve dans *Calendal:*
“Ame éternellement renaissante — âme joyeuse et fière et vive — qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent! —âme des bois pleins d'harmonie
et des calanques pleines de soleil — de la Patrie âme pieuse — je t'appelle, incarne-toi dans mes vers provençaux!”

À la fois poète et réalisateur, Mistral, tandis qu'il réunissait en un recueil ses poésies lyriques, réorganisait, à l'occasion de la Sainte-Estelle de 1876, le Félibrige qu'il dotait d'un statut nouveau pour accentuer son rayonnement sur toutes les terres d'oc.

En souvenir des Sept de Font-Ségugne, le Félibrige se mettait désormais sous l'invocation de l'étoile aux sept branches et prenait pour but de réunir et d'encourager les hommes qui, par leur action ou leurs ouvrages, servent la langue des pays d'oc ainsi que les savants et les artistes qui étudient et travaillent dans l'intérêt de ce pays. Cinquante majoraux (*mantenèire*) choisis, à chaque vacance, par le Consistoire félibréen, formaient le conseil de la société dont le bureau était présidé par le *Capoulié*, chef suprême de l'action félibréenne.

Le *Capoulié*, élu pour sept ans par les mainteneurs, choisissait à son tour le chancelier et le vice-chancelier, ses assesseurs.
Le pouvoir du Consistoire s'étendait sur tout le pays d'oc divisé en *maintenances* dont chacune correspondait à un grand dialecte. Les *maintenances* comprenaient elles-même des *écoles*, dirigées à leur tour par un *cabiscol*. A la tête de chaque *maintenance* se trouvaient un syndic, un vice-syndic et délégué au bureau du Consistoire.
Tous les sept ans se célébreraient les grands Jeux Floraux du Félibrige dont le lauréat, tantôt de prose, tantôt de poésie, avait le privilège de choisir, pour un septennaire, la reine du Félibrige.
En même temps que Mistral organisait cette grande "administration" félibréenne, il donnait au public, en 1876, ses *Isclo d'or*.

Les *Iles d'or*, une des œuvres lyriques les plus parfaites, les plus pures de la littérature universelle.

C'est ici que Mistral est vraiment l'éveilleur d'une langue, l'auteur de la *Coupo*, de l'*Ode aux troubadours catalans* et de tant de sirventès de fraternité patriotique.

Aquelo grando font de pouesio blouso.

C'est la source vive du lyrisme mistralien, un des plus dominateurs, celui de tous les chants où éclate un cri de victoire, où murmure un regret ou un soupir de deuil.
Son chef-d'œuvre peut-être, écrivait Joachim Gasquet au lendemain de la mort de Mistral, où, des chants amoureux, des plaintes ensoleillées aux vieux sirventès de l'insurrection, toute l'âme d'un homme, toute l'âme d'un peuple s'incarne. Un naturel lyrisme, une musicale vertu s'en échappe. Des strophes, lourdes de sens, légères de rythmes, farandolent comme un chœur d'ardentes Arlésiennes entre les tombes et les peupliers des Alyscamps. L'ombre de la mort et le soleil de la passion à la fois les baignent, les tonifient et les attendrissent. Et tout mesurés à la cadence des vignes et des blés, infléchis aux courbes azurées des Alpilles, ces vers larges épousent, dans la même émotion, les lois de la prière, du travail et de l'amour.
Dans ces pages frissonne le chant immortel de la *Coupo:*

D'un vieux peuple fier et libre
Nous sommes peut-être la fin
Et si tombent les félibres
Tombera notre nation.

Là aussi apparaît (dans les réimpressions qui suivent l'année 1878) *l'Ode à la race latine* dont on fêta avec éclat à Montpellier, en 1927, le cinquantenaire.
"Relève-toi, race latine — sous la chape du soleil! — Le raisin brun bouillonne dans la cuve — le vin de Dieu giclera bientôt. — Avec tes cheveux qui se dénouent — au vent sacré du Thabor — toi, tu es la race lumineuse — qui vit de joie et d'enthousiasme; — toi, tu es la race apostolique — qui muet les cloches en branle; — tu es la trompe qui publie — et la main qui jette le grain!"

Toutes les inspirations se trouvent réunies dans ce recueil, de la chanson populaire à l'ode, du sonnet au chant nuptial, de l'hymne au sirventès.
Le livre est aujourd'hui parfait, s'exclame Paul Mariéton dans la *Revue félibréenne.* C'est la plus haute expression d'un idéal et d'une race; c'est aussi la formule sublime du tempérament de l'artiste heureux, du génie triomphant qui procrée dans la joie et l'amour. Aucune œuvre de cet ordre ne s'était rencontrée depuis les anciens. Une sérénité d'âme olympienne, dont Gœthe avait été le dernier exemple, une douceur virgilienne de sentiment s'y marient, pour donner l'impression d'une tranquillité de conscience que nous ne connaissions plus devant la nature immuablement belle.

Après avoir publié en fascicules pendant sept ans, le *Trésor du Félibrige* dont nous reparlerons, Mistral écrit une œuvre nouvelle qui, sitôt parue, en 1884, reçoit de l'Académie française le prix Vitet.

II s'agit de *Nerto*, conte charmant, ciselé comme un bijou de la Renaissance et dédié à la reine Elisabeth de Roumanie.
Mistral avait toujours été séduit par les ruines du vieux château de Pons, sire de Châteaurenard, dont les tours croulantes pouvaient s'apercevoir depuis la grasse plaine de Maillane. Pons est un joueur fieffé, tout entier à sa passion maudite, qui en arrive, pour se procurer l'or nécessaire à son vice, à céder au diable l'âme de sa fille, Nerte, dont le nom est emprunté à d'humbles plantes d'un gris délicat qui foisonnent en Provence et dans le jardin du poète. La jeune fille, apprenant, au moment de la mort de son père, le pacte fatal dont elle est l'enjeu, se rend à Avignon implorer le secours du pape Benoit XIII.
Nerte essaierait en vain de pénétrer dans la ville assiégée par les troupes du maréchal de Boucicaut si elle ne s'y glissait par un souterrain qui relie son castel au palais des papes. Une fois dans la place, elle rencontre le neveu de Benoît XIII, le galant Rodrigue de Lune, qui la courtise et ne cesse de lui déclarer son amour. Que le pape gagne Châteaurenard ou, de là, la ville d'Arles dans laquelle Yolande d'Aragon va s'unir à Louis de Provence, Nerte suit son protecteur et se voit poursuivie à son tour par son soupirant. Elle se croit en butte aux malices du diable. Aussi, afin de mieux lui échapper, se réfugie-t-elle dans un cloître.
Peine perdue le chevalier pénètre dans l'enceinte sacrée et l'enlève. Nerte lui échappe encore et se cache dans l'ermitage de Saint-Gabriel, au milieu des Alpilles, où Rodrigue vient la rejoindre.

Le diable lui prête son appui et emprisonne la jeune fille. Mais quand il exige son âme qu'il pensait déjà être sienne, le chevalier lui tend la croix de son épée. Tout s'écroule avec fracas et l'on ne voit plus qu'une statue de pierre au milieu de ruines, à propos de laquelle on raconte la légende diabolique au voyageur qui passe et s'étonne.
Ce récit d'une simplicité voulue n'est qu'un prétexte à de multiples évocations. La ville papaline, grouillante de foules tumultueuses et colorées, traversée de carillons et de trompettes; Arles en fête, avec ses taureaux et ses réjouissances populaires; la chaîne grise et bleue des Alpilles avec ses naïfs ermitages, ses entassements

capricieux de rocs, ses légendes fleuries où passe quelquefois le frisson d'une peur mystérieuse. Par-dessus tout, la figure émouvante de Nerte poursuivie par un amour ardent, plus trouble certes que celui de Vincent pour Mireille, et échappant comme par miracle à la faute où tout semble sans cesse l'entraîner.
La pureté du chant intitulé: *l'Ange*, d'un enchantement séraphique, fait songer en même temps à la grâce des plus belles statues du douzième, à l'émotion naïve des grands primitifs et à la sereine candeur d'un saint François d'Assise.

Le théâtre avait été jusqu'ici une des rares formes littéraires que le génie de Mistral n'eût pas effleurée. Mais la tragédie classique déroulait ses pompes nouvelles devant le mur pathétique d'Orange; les foules provençales se délectaient à l'audition annuelle de la *Pastorale de Noël* ou aux farces des félibres marseillais.

Aubanel, lui-même, avait porté à la scène un drame violent, fait de raccourcis empoignants et tout plein d'une passion sauvage, *Lou Pan dou Pecat.*
Il était tout naturel que Mistral songeât à utiliser cette forme théâtrale qui, plus qu'aucune autre, pouvait avoir de l'emprise sur le public provençal. Cependant, après avoir écrit et publié la *Reino Jano*, en 1890, il ne tente pas de le réaliser scéniquement. Peut-être son génie, mal à l'aise dans le moule dramatique, pouvait-il ne s'y éployer qu'avec difficulté; peut-être, craignait-il l'incompréhension relative des spectateurs nullement familiarisés avec une forme d'art à peu près nouvelle pour eux. La grande raison cependant me paraît être celle qui a toujours prévalu chaque fois que l'on a songé à porter au théâtre des œuvres de langue d'Oc l'absence totale d'acteurs de talent capables de s'exprimer avec art dans une langue vouée jusque-là à de plus vulgaires usages.
Ce personnage de la reine Jeanne avait de quoi séduire l'imagination de Mistral comme il avait séduit, avant lui, quelques écrivains romantiques, de médiocre importance.
Jeanne de Naples, petite-fille de Robert d'Anjou, mariée à quinze ans à André de Hongrie, est accusée d'avoir fait tuer son époux par son cousin Louis de Tarente et ses courtisans. Elle vient en Avignon se jeter aux pieds du pape Clément et se justifier de ce meurtre. La reine est éloquente et belle. Son visage et ses plaintes lui gagnent rapidement le pardon qu'elle sollicitait.

Nul doute que Mistral ne se soit laissé gagner aussi au charme de cette reine amoureuse, faible et cruelle.
Il a voulu incarner en elle, comme jadis la comtesse, la Provence tout entière, si touchante dans ses mœurs et sa gaieté au milieu des horreurs médiévales. Jeanne est une reine de légende comme le roi René, galante comme lui, bonne et bienveillante, accueillante aux troubadours et aux artistes. Elle symbolise la douceur de vivre sous un beau climat et sur une terre bénie entre toutes. Faut-il s'étonner que, l'ayant ainsi conçue, Mistral l'absolve de tous les crimes dont la charge l'implacable histoire?

Sept ans plus tard, en 1897, et voyez comme ce chiffre sept revient sans cesse dans la vie et l'œuvre du grand Maillanais — paraît le *Poème du Rhône*. Voici l'ouvrage qui,

dès son apparition, a excité le plus vivement l'admiration des lettrés et lui a valu, avec le prix Née, une nouvelle couronne académique.
Une fois encore, Mistral tente la veine épique. En vers libres et nuancés, il décrit la descente romanesque du fleuve par les bateaux et, le long des rives, les équipages du temps des grands patrons. Toute la vie originale d'un peuple est ressuscitée au rythme harmonieux du Rhône et dans la splendeur du soleil provençal. Vivant et lumineux poème du grand chemin qui marche dont, au sortir de Lyon, enfoui dans ses brouillards jusqu'au “pré” de Beaucaire, tout grouillant d'une foule bigarrée, il évoque les flots jaunâtres et les transparences bleutées, la batellerie joyeuse qui, longeant les coteaux couverts de vignes et les îles feuillues, zigzague d' “Empire” à “Royaume”, parmi les chansons des mariniers.
Cette aventure romanesque d'un bateau qui, glissant vers la mer, sombre avant l'arrivée, coupée de descriptions splendides et d'épisodes étranges où la figure énigmatique du prince d'Orange s'unit à celle de l'Anglore, la petite orpailleuse, garde un charme de féerie.
Voici comment Charles Maurras, auquel il faut bien souvent revenir quand il s'agit de l'œuvre mistralienne, en termine l'analyse dans la *Revue encyclopédique* du 31 juillet 1899:
“Le *Caburle* une dérive ainsi vers le Pont-Saint-Esprit où il se brise enfin. Le choc précipite dans les flots Guilhem et Anglore enlacés. Ils disparaissent. Sauf ce couple, pour qui Jean Roche a plongé inutilement, tout l'équipage est parvenu à gagner la rive. Ils pleurent le bon petit prince.
— Ah! va, bon petit prince... — réplique Jean Roche, sur le *Carburle*, j'avais depuis longtemps observé ses menées.
— Et qui t'a dit que ce n'est pas le Drac du Rhône — qui, par avance, instruit du grand naufrage — nous aura, lui, suivis de trajet en trajet, — pour emporter l'Anglore dans ses gouffres?...
Alors patron Arpian fait l'oraison funèbre du fleuve:
— Il a crevé pour tous, aujourd'hui, le grand Rhône!
Et l'équipage ayant enroulé de l'épaule autour de la ceinture ce qui restait des câbles et des agrès, à pied, en suivant le rivage, remonta vers Condrieu sans autre plainte.”

Les douze chants de ce beau conte et de ce *Poème* divin sont écrits en vers décasyllabiques à désinence féminine, pareils à l'endécasyllabe italien, sans rime ni assonance, avec la césure normale à la quatrième syllabe, mais coupés aussi quelquefois en 6/4, ou même selon des mesures plus subtiles, ce qui donne à sors rythme une souplesse et une grâce incomparables.

Dans le *Poème du Rhône*, la langue de Mistral en effet s'est encore serénisée. Elle coule, opulente, large et pleine, avec une vivacité toute paysanne pourtant, imprégnée de malice et d'ardeur. chaude de sèves et de soleil.
Enfin, en 1912, Mistral donna les *Olivades*, recueil de poésies qu'il avait éparpillées jusque-là dans les journaux et les revues. Il veut dresser encore un autel à la gloire du labeur agreste dont il se plaît à évoquer les rites et les traditions et il explique ainsi le titre mélancolique de ses derniers poèmes:

“Le temps qui devient froid et la mer qui déferle — tout me dit que l'hiver est arrivé pour moi — et qu'il faut, sans retard, amassant mes olives — en offrir l'huile vierge à l'autel du bon Dieu.”

— Ce recueil, a écrit M. Émile Ripert, contenait de courts poèmes, des chansons savoureuses aux rythmes originaux, des poésies de circonstance dont la circonstance était moins importante que la poésie à laquelle elle avait donné naissance. On y retrouvait toute la virtuosité des *Iles d'or*, mais voilée d'une sorte de résignation un peu triste, l'acceptation du destin diminué d'une Provence, qui aurait été pour le poète un rêve de lumière plutôt qu'une réalité facile à toucher de la main.

Peu de livres semblent plus éloignés d'une idylle ou d'une épopée qu'un dictionnaire de philologie. Pour Mistral cependant, *Mireille* ou *Calendal* et le *Trésor du Félibrige* sont deux étapes d'un même chemin le poème révéla, en un coup, toute la richesse du provençal, tout ce qu'il pouvait donner un jour d'œuvres parfaites; le *Trésor du Félibrige* démonta, mot à mot, ce que *Mireille* avait prouvé en une fois la valeur littéraire de la langue des Troubadours.
“Poussé par la pensée, écrivait Mistral dans sa préface des *Iles d'or*, de remettre en lumière et de rendre consciente de sa gloire cette noble race qu'en plein 89 Mirabeau nomme encore la Nation provençale, et comprenant sous ce vocable tous les gens de langue d'Oc, comme aux temps anciens, pendant dix ans, je me passionnai à dresser le dictionnaire de l'idiome du Midi: une grande tâche, ami lecteur, que je mènerai bientôt, si Dieu le veut, à bonne fin.”

Si rude que soit l'entreprise, nous savons que Mistral était de taille à l'accomplir. De 1878 à 1885, chaque année, parut un fascicule de l'énorme ouvrage qui forme le répertoire le plus complet des richesses de la langue d'Oc, où toutes les locutions, tous les proverbes, toutes les acceptions de tous ses divers dialectes sont minutieusement expliqués. Avec la générosité dont il donna d'éclatantes et constantes preuves, Mistral consacra les dix mille francs du prix Raynaud que lui décernait l'Académie française à l'édition de ce monument.
Aussi Péladan pouvait-il s'écrier avec enthousiasme:
— Vous avez fait les plus beaux textes et le lexique. Tous les mots ont passé par votre esprit, par votre plume; vous les avez choisis, corrigés et classés il est là le savant bouquin, *Trésor du Félibrige*!
En même temps, Mistral imaginait, créait, agrandissait, perfectionnait sans cesse une œuvre d'un tout autre genre, l'organisation d'un musée régional, constitué à Arles sous le nom de *Museon Arlaten* et destiné à recueillir les reliques précieuses de la vieille Provence.
Ce projet longuement mûri voyait le jour en 1899; l'inauguration des premières collections eut lieu, cette année-là, au milieu du plus grand enthousiasme. Mais Mistral, avec l'aide d'Adrien de Montillet, avait élaboré un plan tel que son premier succès ne lui apparaissait que comme un prélude.

Le *Museon* devait, en effet, présenter tous les aspects de la Provence, faire revivre le pays sous toutes ses faces:
-Vie matérielle d'abord: — Les outils, les armes, le vêtement, la coiffure, la parure, l'habitation, le mobilier, l'alimentation, la chasse, la pêche, l'élevage des animaux, l'agriculture, la céramique.
- Vie psychique également: — Les arts, la sculpture, la gravure, la peinture, la danse, la musique, les jeux, les fêtes, le folklore, les costumes, les superstitions, les traditions, la religion, les sciences primitives, la manière de compter, la médecine et la pharmacie populaires, etc.
- Vie collective enfin: — La famille, la naissance, l'éducation des enfants, l'organisation sociale, les castes, les privilèges. — Le commerce, les monnaies, les moyens de transport, la lutte pour l'existence, les moyens d'attaque et de défense, etc.

Mistral manifestait, en créant ce musée d'un peuple, le goût latin des grandes constructions. II en fit un véritable répertoire des mœurs du pays, poème aussi, poème de meubles, de tableaux, de livres, de documents élevés à la gloire de la patrie. Aussi quand, en 1905, la moitié du prix Nobel lui fut attribuée, — l'autre moitié devant aller à l'écrivain espagnol Etchegaray — en consacra-t-il le montant à son cher musée. Il put, grâce à l'appui effectif du ministre des Beaux-Arts d'alors, M. Aristide Briand, acquérir de la ville d'Arles l'ancien palais Laval pour y transporter ses collections qui étouffaient déjà dans des salles trop étroites.
Leur arrangement, leur embellissement fut le plus grand souci de la fin de sa vie. Tous les jeudis, il quittait Maillane pour s'en venir en Arles et là, entouré de ses fidèles, il clouait, disposait, rangeait, le marteau en main, inlassable, comme le bon artisan qui ne s'en remet pas à d'autres du soin de parer la maison où il avait recueilli tous les objets de la vie provençale, de la bague de verre ornée d'un ironique rat jusqu'aux croix passionnées des corsages. Meubles, décors, costumes, ustensiles et babioles, tout se voit au *Museon Arlaten*, arche de la région, qui sauve chaque chose du grand déluge parisien.
Tout, en effet, depuis la table du mas préparée pour le repas traditionnel de *Calendes*, avec l'aïeul, la pie, les valets et le chien tout à l'entour, depuis les relevailles de l'accouchée pâle mais souriante au pain, au sel, à l'œuf qu'on tend à son enfant nouveau-né, jusqu'à cette poignée de cheveux blonds d'une princesse de légende qu'on exhuma de la roche des Baux et qui gardent, depuis des siècles, dans leur pâleur décolorée, un peu de ce soleil d'antan qui les avait dorés alors qu'ils épandaient leurs ondes sur la blancheur de deux frêles épaules.

X X X X X X X X X X X X X X

CHAPITRE XIII

À Maillane. — La maison du sage. — L'existence quotidienne de Mistral. — L'apothéose d'Arles. — La dernière sainte Estelle. Le patriarche et le demi-dieu. — Le president de la République en Provence. — La mort du poète.

En 1855, le père de Mistral étant mort, le mas du Juge passa à d'autres propriétaires et le poète vint habiter la maison de Maillane qui lui était échue en partage, tout près de celle où il devait passer la plus grande partie de sa vie et où il est mort. Celle-ci, dans son jardinet sauvage, blanche et carrée, toute simple, de justes proportions, ne se distingue pas par de faciles ornements. Une fois la grille franchie et la haie de laurier qui couronne le mur du jardin en terrasse, on aperçoit au fond de l'allée, au-dessus de la porte, un cadran solaire surmonté l'un lézard avec cette inscription que Mistral y fit graver en 1903:

Gai lézard, bois ton soleil.
Le temps ne passe que trop vite.
Peut-être pleuvra-t-il demain.

Un figuier sorti d'une corniche tord sur le seuil ses branches grises aux feuilles rugueuses et trilobées.

Tout près, le puits et sa margelle ébréchée, le banc de pierre où il fait bon s'acagnarder, l'hiver, “au beau du jour”, surmonté d'une tête d'Arlésienne sculptée sur la pierre.
Tout à l'entour, le plus beau désordre champêtre que l'on puisse rêver. Des touffes de lauriers partout, comme il sied, des ancolies et des roses trémières, des violiers écarlates, des tournesols rustiques mêlés aux reines-marguerites et la verveine, et le basilic. La nature exubérante a pu y prodiguer ses caprices sans qu'intervint jamais pour la borner le râteau ou le sécateur. Les chiens noirs, *Pan Perdu, Jouglar,* veillaient jadis devant la demeure accueillante, et la servante, la Marie-du-Poète, surgissait avec empressement audevant de l'étranger.
Dès le vestibule, on apercevait un buste de Gounod et un buste de Lamartine sur deux colonnes. Quelques tableaux représentant des scènes locales, des marbres antiques. des meubles provençaux du dix-huitième siècle ornèrent longtemps les pièces vastes et claires.
Quand Mistral eut fondé le *Museon*, il l'enrichit d'abord de ses propres collections, ne conservant que des souvenirs intimes la *Mireille* de Rivière, celle de Mercié, des gravures de Burnand. Sur les murs, des cuivres du pays d'une tonalité chaule, le vieux fusil à pierre de l'aïeul, des faïences anciennes et deux cruches en émail vert que Paul Arène manda, un jour, de son Sisteron natal. Puis, de-ci, de-là, la panière cintrée comme un orgue, l'estanier, le verrier, la farinière.

C'est là ce que tout voyageur voyait, ce qu'il convenait au maître de la maison de laisser voir. Mais nul ne connaissait sa chambre, au premier étage, une vraie cellule monacale avec son petit lit de bois, sa chaise de paille, son lavabo net et d'une parfaite simplicité.
Les admirateurs qui de partout, s'empressaient en foule à Maillane, en repartaient avec la vision d'une existence de rêve calme dans le soleil, sous les lauriers de l'humble parc rustique et l'égide de ce lézard paresseux sculpté au-dessus de la porte d'entrée.
Auprès du poète, comme le faisait remarquer Jean Ajalbert qui vécut dans l'intimité du maître, les passants, à travers l'éblouissement du génie, ne prêtaient qu'une attention polie à la présence de Mme Mistral, silencieusement effacée: de la maîtresse de maison, ils ne devaient savoir que la bonne grâce timide, la douceur charmante, le pur regard, la fraîcheur du visage. Or, Mme Mistral était la grande prêtresse attentive du culte. Avec un art infini, elle savait écourter les conversations oiseuses, défendre son mari contre trop de tentatives quelquefois disgracieuses.
Avec quelles précautions délicates elle fait apporter le foulard ou la couverture de l'écrivain quand l'heure se refroidit! Comme elle entretient l'ambiance simple et harmonieuse, avec l'aide de la Marie-du-Poète qui est de la maison, où sa
franchise dévouée, son respect joyeux, son libre parler sonore contribuent à établir cette atmosphère de simplicité et de grandeur patriarcales!
L'emploi du temps à Maillane ne varie guère.

Dès sept heures du matin, Mistral est debout. Après le café au lait, il se met au travail jusqu'à midi, où il déjeune, avec sobriété, de plats rustiques et bien provençaux: la vinaigrette de carde crue, les grosses olives noires, luisantes, confites à l'huile, odorantes et charnues comme des truffes; l'omelette *meissounenco*, l'omelette des moissonneurs qui embaume l'oignon doux coupé en long et la bonne huile; les artichauts à la *barigoule* de Châteaurenard; ou le céleri; la brandade de Nîmes, la frangipane d'Avignon, les confitures d'Apt, les *brassadeaux* et *calissons* d'Aix et tous les fruits tropicaux que Marseille répand eu abondance dans le Midi.
Peu de viande, de la daube de bœuf comme on sait la faire à Maillane, avec un petit goût d'anchois, dans une sauce relevée, noire, bien nourrie, pas allongée, exquise. Le vin du cru, trempé d'eau; pas de café ni d'alcool.
Après midi, le maître reçoit et il y a toujours foule, beaucoup d'étrangers, en particulier des Allemands. Aussi Mistral écrira-t-il malicieusement:
— Je suis classé; on me visite comme un monument décrit dans le *Joanne.*
Qui frappe à sa porte est cependant toujours bien reçu. On ne peut l'oublier, pour peu qu'on l'ait vu, saluant, d'un geste large, les pèlerins venus pour lui rendre hommage, ni ne pas admirer la noblesse de son attitude, la sérénité de son regard, la fierté amicale de son adieu.
Le petit bout de jardin de Maillane restera grand dans l'histoire pour tant d'hôtes illustres qui s'assirent sur le banc vermoulu, pour tant de jolies légendes et d'histoires contées à l'ombre de sa maison.

L'histoire de l'horloge, par exemple, que Mistral aimait à dire, de son horloge toute droite dans sa longue gaine de bois, ressemblant à toutes celles qui agrémentent les bons mas provençaux et qui semblent les sentinelles du foyer. D'un mécanisme assez simple, il n'est point besoin d'être grand clerc en horlogerie pour la remettre en mouvement quand elle s'arrête.

Mistral, lui, employait un système personnel:
— Quand, par hasard, notre horloge s'immobilise, disait-il, — et son œil se faisait malicieux, — j'appelle ma femme, ma servante, mon chien Pan-Perdu et nous nous plaçons ensemble devant l'horloge à qui j'adresse une invocation:
— Voyons! toi qui es de la famille depuis si longtemps, toi qui as toujours exactement donné l'heure à mon père et aux miens, âme de la maison, gardienne des habitudes, sentinelle de nos jours sagement ordonnés, tu ne vas pas, maintenant, te permettre des caprices:
— Nous t'en prions, continue o être une brave horloge, traditionnelle, honnête, sans reproche.
Et il ajoutait en riant:
— L'effet de mon discours fut toujours irrésistible... Amicalement, je tapais de-ci, de-là... Elle comprenait, et, brave, elle se remettait à marcher.
Histoires naïves mais merveilleuses aussi, qui enchantent l'imagination du poète. On pouvait voir, long du mur de la maison de Mistral, une pierre antique tout enroulée de feuillage.

Or, il n'y eut jamais d'acanthes à Maillane. Sur le chapiteau romain, des acanthes profilaient, il est vrai, leur sculpture, mais c'était du travail de pierre et non une grâce de la nature. Voilà qu'un jour Mistral, à sa grande stupeur, vit croître sur l'antique débris de véritables acanthes vivaces, toutes verdoyantes et heureuses... Il s'en étonna, puis, ayant le goût du surnaturel, il imagina que quelque oiseau, reconnaissant les formes sculptées de la plante, voulut apporter dans son bec la graine véritable qui permît aux feuillages de fleurir sur la pierre...
Tel que Lamartine le décrivit dans une page célèbre, tel est resté Mistral dans sa belle vieillesse. Toujours sur la flottante chevelure noire ou blanche, sur le vaste front, le feutre à larges bords; toujours la chemise à col rabattu où se noue une lavalière; toujours la jaquette déboutonnée sur le gilet droit. Et son accueil familier garde, comme le définissait Lamnartine, “la dignité des rois et des bergers”.
“Maître, une signature...”, implore le touriste. Et le maître signe avec nue complaisance infinie, au point que, du bureau de tabac du village, on lui a demandé de signer cinquante cartes postales-portraits d'un coup.
— Cinquante! Et que veux-tu en faire!
— C'est que j'en vendrais tant avec votre paraphe!
Les visiteurs partis, le poète reste avec quelques fidèles, les félibres amis, les disciples aimés, Jouveau, Devoluy, Frissant, tant d'autres, les filles d'adoption Mme Thérèse Roumanille-Boissière, la fille de ce bon Roumanille. Mme Mireille Peyre-Roumieux, la chère filleule, la première Mireille, avant tant et tant qui depuis portent ce nom gracieux, que Mistral tint sur les fonts baptismaux.

Ah! il y eut grande discussion à Beaucaire, le jour du baptême, lorsque le félibre Louis Roumieux, si pétillant d'esprit, si boute-en-train, si plein d'*estrambord*, voulut donner ce nom à son enfant nouveau-né. Le curé de Beaucaire, inquiet, se récusait
— Mais il n'y a point de sainte qui s'appelle ainsi dans le paradis!
Et il fallut toute l'autorité souriante de Mistral pour apaiser les scrupules du digne ecclésiastique et l'assurer que, dans le paradis de sainte Estelle, sainte Mireille devait compter parmi les plus belles.., puisque, au demeurant, ce n'était qu'une déformation chantante et harmonieuse de Marie.

Vers le soir, le poète abat régulièrement ses quatre ou cinq kilomètres dans la campagne.
— Les anciens du terroir, écrira-t-il de lui-même, l'ont vu fréquenter nos sentiers.

Le souper est à sept heures, le coucher à neuf heures, mais quelles journées bien remplies!
De sept heures du matin à midi, la correspondance surtout accapare le plus clair de son temps, correspondance qui se chiffre par dix ou quinze lettres quotidiennes, et ce n'est pas le remerciement d'un mot banal aux envois de livres ou surtout de poèmes, mais, souvent, de longues lettres peronnelles Mistral n'a jamais oublié qu'il avait envoyé et dédié, à quinze ans, un de ses premiers poèmes à Jasmin qui ne lui répondit point.

L'impression de découragement momentané qu'il éprouva de ce silencieux dédain fut telle qu'il se promit de ne jamais laisser sans réponse une lettre. Il a tenu parole et la correspondance entretenue par lui avec ses amis et ses admirateurs connus et inconnus, jusqu'au bout, a été la rançon de sa gloire.
Le peu de temps dont il dispose, Mistral le consacre à pousser jusqu'à Arles ou Avignon: en Arles, où il s'occupera, jusqu'à ses derniers jours, du *Museon Arlaten;* en Avignon, où il va faire un tour à la vieille librairie Roumanille, fameuse dans le monde félibréen.
En 1907, la noble et studieuse quiétude de sa vie est troublée par les événements qui bouleversent tout le Midi et qui ne peuvent pas ne pas être profondément ressentis par l'âme de ce grand patriote méridional.
Les populations viticoles du Roussillon, du Languedoc, de Provence, écrasées par la crise lamentable qui les ruine (l'hectolitre de vin ne vaut plus, à ce moment-là, que 5 francs, 3 francs, 1 franc, 0,75 centimes même dans certaines régions), lassées de l'inertie gouvernementale qui laisse les fraudeurs impunis,
se soulèvent en masse. Des théories de gueux défilent dans les villes de la côte: Perpignan, Narbonne, Montpellier, en criant leur misère. A ces malheureux révoltés le cardinal de Cabrières fait ouvrir les portes de sa cathédrale et de ses églises. Tous se tournent alors vers Mistral, attendant de lui la parole qui réconforte et enflamme, le mot d'ordre pour la lutte à soutenir.

Les chefs du mouvement, ayant à leur tête le docteur Ferroul, maire de Narbonne, et accompagnés par l'un des dirigeants du Félibrige, se rendent à Maillane auprès de

Mistral. Là, ils le supplient, lui, le poète illustre, le chanteur de la race, de se mettre à la tête des gueux du Midi. Devant le refus attristé mais sage du poète, le docteur Ferroul va même jusqu'à l'implorer à genoux. Il voit en lui le salut, l'homme dont l'adhésion, plus que rien d'autre, forcera le gouvernement à agir. Mistral ne cède pas. Il prévoit, devant l'état d'exaspération des foules méridionales, quelle formidable Jacquerie peut éclater, si légitimes que ses revendications puissent être. Quels événements, dépassant les émeutes sanglantes de Narbonne, seraient advenus s'il avait cede!...

En 1909, sur l'initiative de M. Jules Charles-Roux, les Provençaux, par souscription publique, pour fêter le cinquantenaire de *Mirèio*, élèvent la statue du poète sur la place du Forum en Arles. Le maître est bien embarrassé lorsque vieux amis et admirateurs passionnés le mettent au courant de ce projet. Il l'approuve à la réflexion, sachant quel lustre la Provence va retirer de cette apothéose.
Sans doute, ce monument démesuré qui le montre, le pardessus sur le bras, la canne à la main, ne devait pas beaucoup le satisfaire. Le sculpteur, M. Rivière, connu pour de jolies statuettes, manquait de moyens pour les pièces monumentales. Son *Mistral* ne rend guère l'admirable modèle déjà chargé d'immortalité. Le poète ne pouvait laiser croire qu'il s'enorgueillissait de l'aventure.

Aussi, murmure-t-il, lorsque le voile du monument tombe devant une foule délirante:
— Il ne me manque plus que la valise!

Mais il n'ignore pas la vertu des fêtes et leur grâce efficace sur tout son peuple. Il se laisse donc “inaugurer” par les *blancs* et promouvoir commandeur de la Légion d'honneur par les *rouges.*
Quelle fresque cependant, le jour où, sur “la place des Hommes”, en sa présence, la Provence se fêta elle-même en inaugurant la statue de celui dont l'âme s'identifiait si étroitement à la sienne.
Dix mille personnes s'entassaient sous les platanes de l'exigu forum et dix mille autres, non moins insensibles à la rumeur du vrai mistral qui de toute sa rage participait à la fête, se pressaient dans les ruelles d'alentour. Avec tout autre que Mistral, on aurait pu craindre le ridicule. Pour lui, sa grandeur si simple rassurait.
Son visage si fin se plisse malicieusement en voyant son double de bronze où ne palpite pas le génie qu'il porte en lui.

Mais, après les discours, les ovations, les dithyrambes, quand Mistral se dresse, à la tribune, pour remercier cette multitude qui le regarde comme un dieu, l'émotion qui étreint toutes les gorges est telle qu'il est à craindre que les mots qui vont rompre le charme ne soient pas assez grands pour répondre à l'angoisse heureuse de tous ceux qui sont là.
Mistral ouvre les bras et, d'une voix qui se raffermit vite, il jette, en guise de merci, à ses Provenaux silencieux, les simples strophes par quoi, cinquante années auparavant, s'ouvrait le livre de *Mirèio:*

— Je chante une jeune fille de Provence.
— Dans les amours de sa jeunesse,
— à travers la Crau, vers la mer, dans les blés,
— humble écolier du grand Homère,
— je veux la suivre. Comme c'était
— seulement une fille de la glèbe,
— en dehors de la Crau il s'en est peu parlé.

Le mistral emporte les paroles ailées du poète par-dessus les têtes et les toits. Lorsque Mistral se tait, un cri d'amour sort de toutes les poitrines. Les pâtres et les gens des mas pour qui il a chanté et tous les autres qui ont entendu aussi et compris la bonne parole, sont là qui l'entourent, le pressent, l'étouffent de leur adoration, et c'est une minute unique comme peu d'hommes peuvent se flatter d'en avoir vécu dans leur existence.

La Sainte-Estelle de 1913 amena, à Aix-en-Provence, au moment de la Pentecôte, tout ce que le Félibrige comptait de fervents, du Canigou à la Savoie, du Limousin et de Gascogne aux rives camarguaises. On devait y célébrer, avec un grand éclat, les Jeux Floraux septennaires, les derniers assurement auxquels le maître pourrait présider.
Aussi, par un clair soleil de mai accompagné d'une brise agréable, la noble ville si calme d'ordinaire vit-elle, dès le dimanche 10, ses larges cours envahis par une foule enthousiaste venue des quatre coin de l'horizon.
On s'écrasait à la grand'messe de la cathédrale, tandis que rythmes et farandoles. airs anciens, après avoir passé, alertes, sur les hautbois agrestes, sur les tambourins dont les vibrations tragiques étreignent le cœur, étaient repris par l'orgue et par lui transfigurés en hymnes. On s'écrasait à la fête des "Quatre-Dauphins" qui déroulait ses pompes provençales dans les jardins de l'hôtel Sextius. Puis, jeunes gens et jeunes Arlésiennes formaient une vaste chaîne et, farandoleurs pleins d'entrain, développaient les méandres capricieux de leur cortège bondissant sous les beaux marronniers et les amples platanes du cours Mirabeau tout illuminé.
Mais le lendemain, ce fut bien une autre affaire lorsque à dix heures du matin, au milieu d'une cohue immense qui criait à perdre haleine:
—Vive Mistral!
Et le grand Maillanais arriva.
Une clameur continue monte de tout ce peuple au travers duquel le cortège se fraie difficilement un passage jusqu'à l'hôtel de ville. Citadins et paysans, blancs et rouges, riches ou pauvres, tous communient dans un égal amour pour la mère Provence.
— Vive Mistral! est le cri de ralliement qui s'échappe de toutes les poitrines. En passant devant la statue du roi René, le grand vieillard s'est dressé dans sa voiture et, d'un geste large, salue le prince populaire. Une même acclamation enveloppe alors dans le même élan le roi du temps jadis et le roi d'aujourd'hui.
Au sortir de l'hôtel de ville, le cortège tente de se diriger vers les facultés. Mais à peine le maître a-t-il pris place dans son landau, qu'une jeunesse ardente l'entoure.

— Maître, s'écrie d'une voix frémissante le poète Bernard de Montaut-Manse qui est un des lauréats des Jeux, maître, les dieux ne doivent pas être traînés par des bêtes; ils doivent l'être par des hommes!

En un clin d'œil, étudiants, gad-zarts, collégiens ont dételé les chevaux et, se mettant elle-même aux brancards du char de triomphe, toute cette jeunesse l'emporte au pas de charge jusqu'à la Faculté de droit.
— Je viens de voir passer la Gloire, s'écriait un journaliste en assistant à cette apothéose.
Mais elle ne cessait de grandir. Au banquet de la Sainte-Estelle, quand le félibre Reynier entonne le chant de la *Coupo*, ses mains qui serrent le précieux souvenir des Catalans tremblent, et toutes les mains crispées, les verres hauts, tremblent aussi. Mistral à son tour prend la coupe d'argent, l'élève radieux et se met à chanter, seul, dans le silence religieux à peine troublé par un oiseau jaseur, la *Chanson des aïeux*. Sa voix devient lointaine, mystérieuse et voilée pour donner la suprême leçon:

> Honneur à nos ancêtre
> Qui pour nous ont lutté!

Enfin, pendant la Cour d'Amour, lorsqu'on proclame les divers lauréats des Jeux Floraux, on voit un paysan apparaître à l'appel de son nom, arriver devant Mistral, tomber à deux genoux, embrasser les mains du poète et rester là prostré dans une ivresse inexprimable, tandis que des ovations inouïes montent de la foule.

L'âge ne semble avoir aucune prise sur la splendide constitution de Mistral. Les émotions aussi douces que fortes éprouvées à Aix sont-elles à peine évanouies, qu'il assiste, en juin, aux fêtes *virginenco* d'Arles, où six cents Provençales portant, chacune, la coiffe de son village, le costume de son pays, défilent devant lui en l'acclamant, à Saint-Rémy, à celles données en l'honneur de Gounod. Enfin, peu de temps après, en septembre, au retour de son voyage d'Espagne, M. Poincaré apporte au solitaire de Maillane l'hommage de la France.
En recevant le président de la République au seuil de son petit jardin, avec la noble simplicité qu'il apportait à ses moindres actes, Mistral parla, pour la dernière fois en apôtre, en chef mystique, des revendications régionales et il en profita pour affirmer au chef de l'État la réalité profonde des provinces, de leur vie et de leurs libertés particulières.
“En venant saluer dans son humble village le poète provençal qui ne l'a jamais quitté, vous témoignez très haut vos sympathies pour ce régionalisme dans lequel la France aura, j'en ai la foi, son rajeunissement.”
Paroles qui devaient être son testament politique, comme le livre des *Olivades* reste son testament littéraire, ne fût-ce que par ce sublime poème sur “son tombeau”, ou l'on mesure les pas du temps.

Vient l'hiver et la vie du poète se déroule aussi calme que d'habitude, toute remplie de cette paisible et inlassable activité qui est la règle de toutes ses journées.

Bien qu'il se sente toujours gaillard, il pense à l'heure où il lui faudra quitter à jamais ceux qu'il aime. En bon Latin, il a une horreur foncière de la mort, lui qui n'a jamais voulu accompagner à leur dernière demeure ses amis les plus chers et les plus intimement pleurés. Aussi veut-il que son départ de ce monde soit simple comme l'a été sa naissance, — que son cercueil demeure nu, — que ses compatriotes le portent en terre, — que l'église de Maillane n'emprunte pas de draperies étrangères, — que sur sa tombe on prononce le moins de discours possible. Il n'aurait pas voulu de couronnes, mais lorsque à Mme Mistral il fit part de ses désirs (c'était aux environs dc 1907 et depuis il ne revint jamais sur ce sujet), il ajouta après réflexion:
— Laissez faire et, quelques jours après, vous vous rendrez au cimetière et vous les partagerez entre les pauvres tombes qui n'en ont point.

Ainsi, de même que, sa vie durant, il avait fait bénéficier de sa gloire les Maillanais vivants, de même il voulait, au jour de son décès, en faire bénéficier les morts.
Parfois, plaisantant, il disait à ses compatriotes:
— Pour m'accompagner au cimetière, je me contenterai d'un troupeau de moutons et de mes trois chiens.

Mais si, ses obsèques réglées une fois pour toutes, le poète évitait d'en parler, il prenait un soin particulier de sa dernière demeure. Son tombeau avait été pour lui une grande et paisible préoccupation. Il avait fait édifier une réplique gracieuse du pavillon de la reine Jeanne des Baux, et, quand le mausolée fut achevé, il composa l'émouvant poème, s Mon Tombeau s, qu'on trouve dans les *Olivades:*

Sous mes yeux, je vois l'enclos
— Et la coupole blanche
— Où, comme les colimaçons,
— je me tapirai à l'ombrette.
— Suprême effort de notre orgueil
— Pour échapper au temps vorace,
— cela n'empêche pas qu'hier ou aujourd'hui
— Vite se change en long oubli!
— Et quand les gens demanderont - à Jean des Figues, à Jean des Guêtres:
— Qu'est-ce que ce dôme? ils répondront
— Ça, “c'est la tombe du Poète”,
— Poète qui fit des chansons
— Pour une belle Provençale
— qu'on appelait Mireille: elles vont
— Comme en Camargue les moustiques,
— Éparpillées un peu partout;
— Mais lui demeurait à Maillane
— Et les anciens du terroir
— L'ont vu fréquenter nos sentiers.
— Et puis un jour on dira: “C'est celui

— qu'on avait fait roi de Provence...
— Mais son nom ne survit plus guère
— que dans les chants des grillons bruns.”
— Enfin, à bout d'explications,
— on dira: “C'est le tombeau d'un mage”.
— Car d'une étoile à sept rayons
— Le monument porte l'image.

Pas de nom en effet. Le masque de *Pan perdu,* son chien, l'étoile à sept branches du Félibrige et le visage de Mireille. C'en est assez pour que, défiant les âges, ce coin de terre reçoive toujours des pèlerins, tant qu'il existera une Provence et la langue que ce génie a rendue immortelle.

L'hiver, pour ce début de l'année 1914, semblait avoir adouci plus tôt que de coutume ses dernières rigueurs et déjà, du Rhône au mont Ventoux, de claires après-midi ensoleillées voyaient bourgeonner les arbustes, s'ouvrir les premières fleurs et frissonner la nature entière à l'approche d'un précoce printemps.
Si près de la terre maternelle dont il suivait les moindres transformations avec un amour attentif, Mistral se sentait rajeunir comme elle et ne cessait de parcourir quotidiennement les sentiers verdoyants de la plaine maillanaise où tant de bourgeons pointaient aux sureaux fragiles.
Le dimanche 15 mars, il reçut la visite du marquis d'Ille qu'il accompagna, lorsque celui-ci prit congé de lui, jusqu'à l'auto qui l'avait transporté. Il était nu-tête et l'air était vif. On lui en fit la remarque. Il répondit en plaisantant qu'il ne s'était jamais senti aussi jeune. On se sépara sur cette repartie confiante et gaie.
L'église de Maillane venait d'être dotée d'une cloche nouvelle. Le baptême de cette cloche était fixé au 19 mars, jour de Saint-Joseph, qui est un jour férié à Maillane, où une importante confrérie d'hommes est instituée sous le patronage du bienheureux Patriarche.
Le poète avait appelé cette cloche “Daillane” du nom de son compatriote, ami et contemporain, M. Daillan, qui en avait fait présent à l'église.
Mistral se faisait une fête d'assister au baptême.
— Nous sommes bien vieux l'un et l'autre, disait-il à M. Daillan. Tu en as quatre-vingt-deux... moi quatre-vingt-quatre.
Nous nous mettrons ensemble; si tu faiblis, tu pourras t'appuyer sur moi...

II avait composé l'inscription gravée sur le bronze et qui disait ainsi:

O cloche, voix de Dieu, prête à nos allegresses
Ton joyeux carillon
Et, maternellement, laisse au jour des tristesses
Gémir ta compassion.
Et longtemps, Daillane,
Sonne à Maillane
Pour réjouir le cœur et nous tenir d'accord.

Ce sont là les derniers vers que sa plume écrivit un appel à l'union des hommes, à l'harmonie des cœurs et des esprits, vou suprême où se concentraient toutes les hautes leçons d'une œuvre et d'une vie magnifiquement fécondes.

Le mercredi 18 mars, Mistral se rendit à l'église où la cloche était exposée. Il négligea d'emporter la calotte de velours dont il avait l'habitude de protéger sa tête lorsqu'il quittait son chapeau. Dès le seuil, il éprouva un frisson.
— Il ne fait pas chaud ici, remarqua-t-il.
Il examina la cloche et l'inscription qu'elle portait; puis il rentra chez lui.
— Je me serai attrapé, dit-il à Mme Mistral.
Le 19 au matin, un rhume violent s'était nettement déclaré. Le poète dut s'imposer, à son très grand regret, de ne pas assister à la cérémonie du baptême de la cloche. Il reçut cependant M. l'abbé Mascle qui avait prononcé, à cette occasion, un beau sermon en provençal et qui venait l'entretenir de la cérémonie, ainsi que Mme Thérèse Roumanille-Boissière, ancienne reine du Félibrige, qui porte un nom qui lui était très cher. Il fut plein d'affabilité et, quand il fut question de se séparer, il insista pour retenir un moment encore Mme Boissière. Agité de quelque vague pressentiment, voulait-il lui faire une confidence supreme? Son insistance était-elle simplement un témoignage aimable du plaisir qu'il avait eu de sa visite? Nul ne le saura jamais.

Le vendredi et le samedi, rien ne donna l'éveil à la sollicitude inquiète de l'entourage. Le rhume paraissait suivre son cours. Le dimanche seulement, Mistral se décida à mander le docteur Terras. La fièvre s'était déclarée; la température atteignait 40°. Le médecin s'étonna d'être appelé si tardivement et il en fit au poète l'amical reproche, observant qu'il devait souffrir depuis de longues heures. Mistral avoua qu'en effet il souffrait depuis le vendredi, “ne sachant où se mettre, ne trouvant pas de bonne place.”
Le lundi, d'ailleurs, le pronostic fut nettement rassurant. Plus de température. L'admirable organisme de ce vieillard de quatre-vingt-quatre ans était, au dire du docteur, aussi sain qu'à trente ans. Le cerveau était entièrement libre.
Le mardi matin, Mistral reçut le médecin gaiement. Lui qui eût pu vivre enfermé dans sa gloire, il n'avait jamais cessé de s'intéresser aux menus détails de la vie locale. Les élections législatives étaient proches.

— *Les politiqueurs* ne sont-ils pas encore venus? demanda-t-il avec une pointe d'ironie, en faisant allusion aux candidats qui battaient la campagne pour obtenir les suffrages des électeurs.
Le soir, la température remonta légèrement.
Dans la nuit, le malade parut souffrir. Cependant la poitrine sembla, au matin, se dégager. Il prit un peu de lait chaud.
— Que je suis bien! dit-il après avoir bu.

C'était le mercredi, 25 mars, fête de l'Annonciation. Ainsi que le nombre sept, les fêtes de la Vierge Marie, de la Vierge du mois de mai, se retrouvent comme enlacées à la vie de Mistral: il est né le 8 septembre, fête de la Nativité; il a livré au public sa *Mirèio* le 2 février, jour de la Purification, *Mirèio* qui purifia la langue provençale; annonciateur, il va disparaître le jour de l'Annonciation.
La matinée s'écoulait, lente et douce, apaisante comme une tisane parfumée. Mistral regardait Mme Mistral qui l'entourait de soins pieux, et la brave Marie, Marie-du-Poète qui, depuis vingt-huit ans, était à son service.
— Pauvres femmes, leur dit-il soudain, comme pour leur rendre grâce à jamais, que de peines je vous donne!
Puis, comme autrefois son père, avant de mourir, avait demandé:
— Quel temps fait-il?, lui, appelant Marie, lui demanda:
— Marie, quel jour sommes-nous?
Marie répondit:
— Mercredi, maître.
Alors, ayant fixé ses regards vers le lointain, il dit avec bonne humeur et gravité à la fois, comme s'il venait de découvrir un signe:
— Alors, ce sera mercredi tout le jour!
— Mercredi tout le jour!

Oui, pour lui qui ne devait plus voir d'autres matins, mercredi tout ce jour où commençait l'éternité de sa vie en Sainte-Estelle!
— Oui, pour son œuvre, ici, sur terre, mercredi tout ce jour fait de siècles et de siècles qui répandra sur les peuples sans cesse renaissants de la terre entière le nom ensoleillé de Mistral et celui de Provence, symboles de résurrection et de poésie! Et donc, tout en marquant lui-même le seuil de son jour éternel, il se tournait, pour un remerciement suprême vers le temps qui lui avait permis de graver sa pensée sur la matière, de souffler la vie sur le limon terrestre.
Soudain, vers midi et demi, Mme Mistral crut s'apercevoir que le regard se troublait. Pendant qu'elle envoyait quérir d'urgence M. le curé Celse, ami fidèle du maître, et le docteur, penchée sur le malade et le soutenant dans ses bras:
— Recommandons-nous aux grandes Saintes! lui suggéra-t-elle pieusement.

Il sembla bien qu'à ce moment se renouvelait pour lui la vision de *Mirèio* agonisante dont les lèvres décolorées murmuraient, avant de se clore à jamais,
la touchante invocation:

La séparation se prépare...
— Allons! touchons-nous maintenant la main
— car du front des Maries augmente l'auréole...
— O bonnes saintes! elles me font signe
— d'aller avec elles,
— que je n'ai rien à craindre,
— que, puisqu'elles entendent aux Constellations,
— leur barque en Paradis tout droit nous mènera.

Elles étaient là, à n'en pas douter, les trois femmes de Judée, Marie-Magdeleine, Marie-Jacobé et Marie-Salomé, les mains offertes aux pas chancelants du poète, et Sara, la brune Sara dont les traits se confondaient avec ceux de la servante dévouée et familière.
Mistral eut un léger sursaut. Un reflet passa, comme un sourire et un espoir, sur son visage calme. Tourné vers l'Éternité, et les yeux grands ouverts sur le Paradis, regardant loin, vers l'au-delà, comme *Mirèio* au faîte de l'église des Saintes, — il dit:
— Les Saintes! les Saintes! et, ayant soupiré trois fois, il mourut.

FIN

© CIEL d'Oc – Avoust 2012